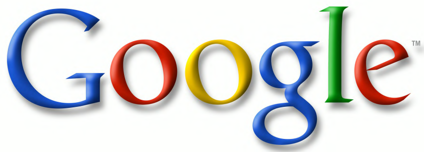
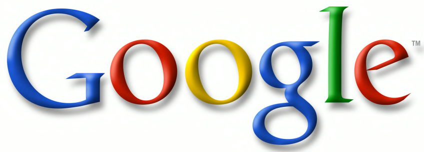
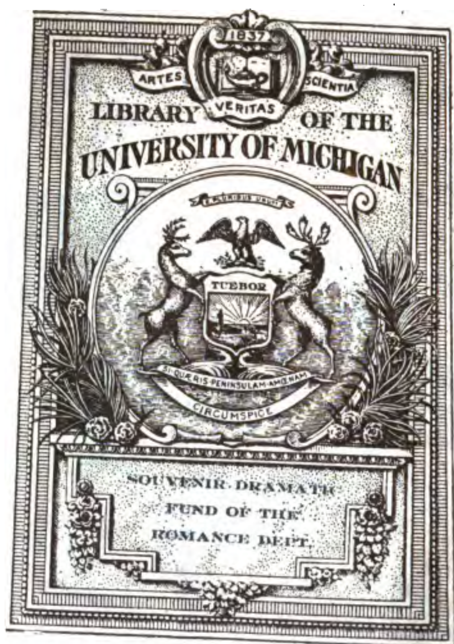
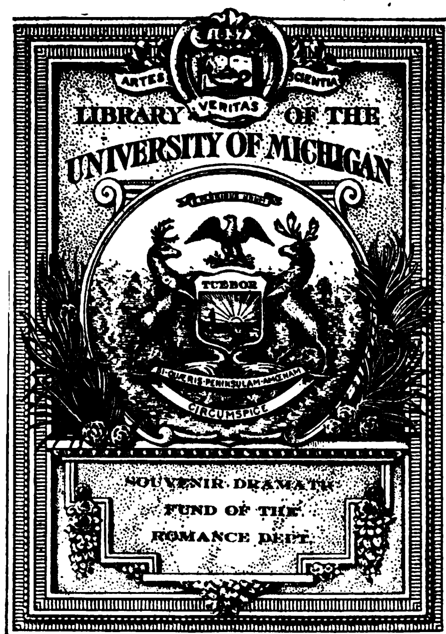



Google


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE
SOUVENIR DRAMATIC
FUND OF THE
ROMANCE DEPT.




ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE
SOUVENIR DRAMATIC
FUND OF THE
ROMANCE DEPT.

NOUVEAU THEATRE ITALIEN

TOME NEUVIE'ME.

TOME NEUVIÈME.

L'HYVER.

LES QUATRE SEMBLABLES.

LE TEMPLE DU GOUT.

LE BOUQUET.

LA FEINTE INUTILE.

Musique.

LE NOUVEAU THEATRE ITALIEN,

OU

RECUEIL GENERAL DES COME'DIES

Representées par les COME'DIENS ITALIENS Ordinaires du Roi.

Augmenté des Piéces nouvelles, des Argumens de plusieurs autres qui n'ont point été imprimées, & d'un Catalogue de toutes les Comédies représentées depuis le rétablissement des Comédiens Italiens.

NOUVELLE EDITION,

Corrigée & très-augmentée, & à laquelle on a joint les airs des Vaudevilles gravés à la fin de chaque Volume.

TOME NEUVIE'ME.



A PARIS,
Chez BRIASSON, ruë Saint-Jacques, à la Science.

M. DCC. XXXVI.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

Mottinger



L'HIVER,

COMEDIE

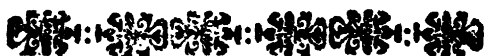
Représentée pour la premiére fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roy, le 19. Février 1733.

Par Mr. D'ALLAINVAL.



A PARIS,
Chez BRIASSON, ruë Saint Jacques, à la Science.

M. DCC. XXXIII.
Avec Approbation & Privilege du Roy.



ACTEURS.

L'HIVER.

COMUS.

L'HIMEN.

LE PHARAON.

LE BAL.

LA MODE.

LA MEDISANCE.

LA VOLUPTE'.

HECTOR CRIQUET.

BACCHUS, les Jeux & les Ris à la suite de l'Hiver.

La Scéne est à Paris.



L'HIVER,

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

L'HIVER *seul, en habit fourré avec un manchon.*



DES vrais plaisirs, unique azile;
Paris, c'est l'Hiver que tu vois:
Las de regner au Nord, il vient, heureuse Ville,
Dans tes murs enchanteurs, se delasser trois mois.
Ne tremble point à voir mes neiges & mes glaces,
Au rôle de Vieillard le sort m'a condamné,
Mais le Printems, malgré sa jeunesse & ses graces,
N'en est pas moins mon frere aîné.
Bacchus, les Ris, les Jeux, sont toûjours sur mes traces,

Et sous cet attirail Barbon ;
J'ai le cœur verd-galant, enjoüé, vif, aimable;
J'ai toujours bon vin, bonne table,
Et je n'ai pas toûjours les mains dans mon manchon.

SCENE II.

L'HIVER, COMUS.

L'HIVER.

MAis j'apperçois Comus, charmant Dieu de la joye.

COMUS.

Dieu de l'Hiver, c'est vous ? quoi déja de retour ?
Quel bon vent sitôt vous renvoye ?

L'HIVER.

Le désir de revoir dans ce riant séjour,
De toutes parts cent beautez réunies,
Et tant de folâtres genies
Qui par leurs traits badins égayeront ma Cour.

COMUS.

Mais à propos de Cour, je n'y vois point paroître
Mes enfans, les Jeux & les Ris :
Ils vous suivent toujours, peut-être ?

L'HIVER.

Oüi, Comus, ils seront sur le soir à Paris ;

Mais pourras-tu les reconnoître ?

COMUS.

Comment ?

L'HIVER.

Par l'air du Nord, ils sont plus engourdis ;
Qu'un épais Seigneur de finance.

COMUS.

Et pour avoir trop vû le bon Bacchus, je pense ?

L'HIVER.

Mais... Oüi ; car vivre, est boire en ces pays.

COMUS.

Ah les petits vilains ! quoi malgré ma défense...
Ah patience, patience,
Je vous les rends ce soir plus vifs, plus étourdis ;
Qu'un Petit Maître ou de Robe ou d'Epée.

L'HIVER.

Appelles-tu cela les mettre à la raison ?
Mais m'as-tu fait une maison ?

COMUS.

Votre attente n'est point trompée ;
J'ai déja retenu quatre gros Cuisiniers,
Fiers, brillans d'embonpoint, plaignans peu les dépenses.
Professeurs en leur Art : ils ont pris leurs licences
Chez de riches Fermiers.

L'HIVER.

Peste la bonne Ecole !

COMUS.

Item quatre Officiers,

Qui chez des Dévots même ont fait des confitures.

Est-ce-là prendre ses mesures ?

L'HIVER.

A merveille !

COMUS.

Tubleu, je me connois en gens !

L'HIVER.

Voilà ma table assez bien établie;
Mais pour d'autres plaisirs du moins aussi piquans,
Comus, de tes heureux talens,
Que puis-je esperer je te prie ?
Car avec toi je n'en fais pas le fin,
Je viens ici mener une joyeuse vie.

COMUS.

Vous êtes un vieux libertin;
Et vous ne serez jamais sage :
Aussi tous ces Guerriers vous aiment à la rage.

L'HIVER.

Du moins avec regret ils me quittent toujours.

COMUS.

C'est que vous les menez pleins d'honneurs & de joye,
Dans de certains quartiers où les mains des Amours
Filent pour eux des jours d'or & de soye.

L'HIVER.

Condamne-tu mon penchant amoureux ?

COMUS.

Moi? vous ne me connoissez gueres:
Livrez-vous aux plaisirs, l'Hiver est fait pour eux;
Vous valez mieux que pas un de vos freres.

L'HIVER.

Oüi ma foi.

COMUS.

Le Printems est fade, doucereux,
Etalant par tout les fleurettes;
Vous diriez d'un Abbé qui d'un air langoureux
A son Agnés soupire des sornettes

L'HIVER.

Et l'Eté?

COMUS.

C'est un grand flandrin,
Plus endormi mille fois qu'un Robin,
Que le moindre travail, la plus petite peine,
Met en sueur, ou hors d'haleine.

L'HIVER.

Mais, pour l'Automne?

COMUS.

Ah fi; son merite est son vin;
Et s'il faut qu'à vous je m'explique,
C'est un yvrogne, & des plus reconnus.

L'HIVER.

A propos d'yvrognes: Comus,
M'as-tu bien retenu des suppôts de Musique?

COMUS.

Le Concert a voulu se traîner jusqu'ici,



Mais il étoit si foible & si transi,
Qu'il est mort de froid sur la route.

L'HIVER.

Mais j'aurai des Comediens?

COMUS.

Si vous en aurez? Oui sans doute;
Des François, des Italiens;
Pour les Francois, Phœbus même s'employe.

L'HIVER.

Pour obliger ce Dieu, je les prends avec joye.

COMUS.

Pour les Italiens Momus vous parlera,
Et Mercure pour l'Opera.

L'HIVER.

A la bonne heure.

COMUS.

Enfin, Seigneur, c'est une rage
Comme l'on montre des desirs
De travailler à vos plaisirs;
Grands & petits briguent cet avantage;
Usuriers, beautez de tout age.
Combien d'Originaux je vous ai retenus!
Poëtes, Charlatans, Danseuse blonde & brune,
Plaideurs desœuvrez & camus,
Coquette surannée aboyant à la lune:
Plus, un peintre en grotesque; il peint les Parvenus.

L'HIVER.

Mais aurai-je une femme?

COMUS.

Il en est venu mille,
Mais vous êtes si difficile. . . . .

L'HIVER.

Moi difficile ? non, Comus,
Je veux de la beauté ; mais sans affetterie ;
Des graces sans minauderie ;
De la gayeté, mais sans coquetterie ;
De l'esprit, mais sans précieux ;
De la vertu, mais sans rudesse.

COMUS.

Une femme de cette espece,
Est rare même dans les cieux ;
J'espere encor pourtant, & dans ces lieux
Il en est qui sçauront vous plaire.

L'HIVER.

Mais on vient.

COMUS.

C'est quelqu'un qui cherche de l'emploi
Dans votre cour.

L'HIVER.

C'est ton affaire ;
Je le laisse avec toi :
Je vais me délasser un instant du voyage,
Tu peux le renvoyer ou bien le recevoir,
Cher Intendant ; mais songe à me pourvoir.

il s'envа.

SCENE III.

COMUS, L'HIMEN.

L'Himen est habillé de jaune de la tête aux pieds; il a un bonnet qui se termine en Croissant.

COMUS.

MAis, que vois-je? l'Himen, le Dieu du mariage?

L'HIMEN.

Tu vois, Comus: l'Hyver est, dit-on, en ces lieux,

COMUS.

Oui, les vents ses porteurs l'ont mis sur ce rivage.
Il arrive à l'instant.

L'HIMEN.

Tant mieux;
Même on dit qu'il a pris quelque goût pour la Noce?

COMUS.

Oui, d'en tâter trois mois, il seroit curieux;
Comme les gens de guerre il épouse en tous lieux;

L'HIMEN.

Ventrebleu, le joli négoce!

COMUS.

Mais, te voilà bien habillé!
On le voit bien, Fripon, vous hantez les Notaires.

L'HIMEN.

Ah ! c'eſt depuis que je me ſuis brouillé
Avec l'amour, j'en fais mieux mes affaires.

COMUS.

Comment donc ?

L'HIMEN.

Avec lui je ne finiſſois rien ;
Pendant un ſiecle il faiſoit des miſteres ;
Avant qu'il me permît d'unir dans mon lien
Un amant avec ſa maîtreſſe.
Sont-ils égaux, diſoit-il, en nobleſſe,
En age, en bien,
Et leur humeur ſe convient-elle ?
Sentent-ils l'un pour l'autre une ardeur mutuelle ?

COMUS.

Bon ! c'eſt bien de cela dont il eſt queſtion !
L'Amour aima toûjours la bagatelle.

L'HIMEN.

Quand il vouloit ſans moi faire quelque union ;
Il ne lanternoit point, il alloit au fait, zeſte :
Préſentement je viens, je vois, j'unis.

COMUS.

La peſte !

L'HIMEN.

Quand il s'agit de matrimonion
L'homme doit bruſquer l'avanture ;

COMUS.

Sans doute.

L'HIMEN.

Avec Plutus je suis associé.

COMUS.

Autre aveugle : ma foi, te voilà bien lié !
Mais, notre cher Himen, selon ce que j'augure
Tu n'aimes pas les clairs-voyants.

L'HIMEN.

Plutus a maintenant un carquois & des fléches,
Et tous ses coups sont surprenants.

COMUS.

Ce n'est pas dans les cœurs qu'ils vont faire des bréches.

L'HIMEN.

Par ses ordres j'unis
Avec l'adolescent l'antique Doüairiere ;
A l'aimable tendron, l'époux sexagenaire ;
Et le veritable Marquis,
Avec la fille du Commis.
En vain la vertu toute nüe,
Mais de mille charmes pourvûe,
A son secours m'apelle nuit & jour ;
A ses soupirs je suis plus sourd
Qu'un Sécretaire,
Qu'un plaideur, la main vuide, instruit de son affaire.

COMUS.

Diantre !

L'HIMEN.

Ce n'est pas tout.

COMUS.

Que fais tu donc de pis?

L'HIMEN.

L'Amour aime les gens de guerre;
Pour me venger de ses mépris,
Je les barre par toute terre.
Quand j'en vois un qui veut se marier,
Aux parens de la fille alors je cours crier;
Prendre un guerrier pour gendre, helas! c'est prendre un maître;
Bientôt à vos dépens il se feroit connoître:
Il vous tourmenteroit & vous & vos Fermiers;
Vous verriez votre bien passer aux Usuriers;
Cependant votre fille en un triste village
Vivroit à peu de frais, pour qui? pour un volage
Qui loin d'elle en tous lieux, plein d'une folle ardeur
A d'autres porteroit & ses vœux & son cœur?
Il reviendroit un jour, victime de la guerre,
Sans jambes & sans bras, avec un œil de verre;
Le beau meuble, Messieurs, pour sa jeune moitié,
Qu'un pauvre Epoux qui ne fait que pitié!
Oh je n'achette pas si cher un invalide,
Répondent les parens, que l'avis intimide.
Entre l'amour & moi jamais de paix;
Pour les guerriers, jamais de mariage.

COMUS.

De ta mauvaise humeur l'Amour les dédommage;
Et le plus souvent à tes frais.
Ami, retire-toi, je vois une Brunette
Qui vient apparemment pour épouser l'Hiver.

L'HIMEN.

Pour l'épouser ? quoi son emplette
N'est pas faite ?

COMUS.

Non, il ne veut rien prendre en l'air.

L'HIMEN.

Pour un bail de trois mois, c'est être difficile.
Je laisse avec toi cette Iris.
Quand je pourrai vous être utile,
J'ai mon temple à deux pas dans un champ de Soucis.

SCENE IV.

COMUS, LA MODE.

LA MODE *sautant au col de Comus.*

CHer Comus, que je vous embrasse.

COMUS *la repoussant.*

Comment donc, s'il vous plaît?

LA MODE.

Quoi! vous me rebutez?

COMUS.

Vous avez l'abord tendre.

LA MODE *voulant l'embrasser.*

En vain vous resistez.

COMUS *la repoussant encore.*

Madame finissez, de grace.

LA MODE.

Comment, Dieu de la joye, & quel accüeil glacé ?

COMUS.

Embrasse-t'on les gens sans les connoître ?

LA MODE.

Sans les connoître? moi ? vous vous mocquez peut-être.

A la Cour de l'Hiver, je vous vis l'an passé.

COMUS.

Non, je ne vous vis de ma vie.

LA MODE *vivement & gayement.*

Quoi tout de bon?

COMUS.

Tout de bon.

LA MODE.

Quel plaisir !

Comus me méconnoît, j'en ai l'ame ravie. *Elle rit comme une folle*

COMUS *la considerant.*

Quel vertigo vient la saisir ?

Un manchon d'une main, un évantail de l'autre!

Elle a l'esprit troublé, je ne m'y méprens plus.

LA MODE.

Comus me méconnoît, quelle gloire est la nôtre!
Que vous me charmez, cher Comus,
Et que ce compliment est flateur, agréable.
C'est mon mérite à moi d'être méconnoissable:
Je change tous les jours,
Au moindre vent d'habit & de visage,
D'esprit, de geste, de discours,
De caprices, d'humeur, sans en être plus sage;
Incessamment je cours du blanc au noir;
Ce qui me plaît ce soir
Me déplaira demain, j'en suis certaine.

COMUS.

Mais votre nom?

LA MODE.

Il vous est bien connu;
Je suis la Mode.

COMUS.

Vous?

LA MODE.

Oüi, qu'il vous en souvienne;
Divinité Parisienne;
Fille de la folie & du premier venu.

COMUS.

Qui diable vous eût devinée?

LA MODE.

Depuis neuf mois
Vous me trouvez donc bien changée?

COMUS.

COMUS.

Plus extravagante cent fois.

LA MODE *lui faisant une profonde reverence.*

Comus peut-être me cajolle,
Sa politesse....

COMUS.

Ah croyez-moi,
Quoique Intendant je suis de bonne foi,
Je ne vous vis jamais si folle,
Vous charmerez l'Hiver sur ma parolle

LA MODE.

Oh vraiment je l'ai bien compté,
Je me sens là-dedans une vivacité:
Et mille inventions cornuës:
Le pauvre Dieu d'Hiver, au milieu de sa cour,
Avec moi sera chaque jour
Comme tombé des nües;
Mon plan est déja tout dressé.

COMUS.

De grace, tracez-m'en une legere Image.

LA MODE.

Volontiers. Par exemple il laissa l'an passé
Les Medecins en lugubre équipage,
En habit noir, manteau, rabat, petits cheveux,
Le sourcil sombre & ténebreux,
L'accueil farouche; enfin toutes les marques
Qui doivent distinguer les ministres des Parques.

COMUS.

Ils tiioient du coup d'œil.

LA MODE.

Je les ai déguisez
En Adonis; j'ay mis leurs personnes charmantes
Sous les couleurs les plus brillantes.
Ils sont brodez, poudrez, frisez,
Ils ont des teints fleuris, des yeux vifs, des voix claires
Comme des Courtisans, même des airs aisez:
Enfin vous les croiriez d'aimables Mousquetaires,
S'ils n'étoient pas un peu trop empesez;
Bref, la seringue & la lancette en France
Vont aujourd'hui sous le velours:

COMUS.

Ces Charlatans sont gens sans conséquence.

LA MODE.

Ces Medecins chez eux tapis comme des Ours.
Lisoient des bouquins Grecs, Arabes....

COMUS.

Ils en tiroient cent barbares syllabes
Dont ils éblouïssoient les gens.

LA MODE.

Je leur fais lire à présent les Gazettes,
Les Livres de bons mots, & les nouveaux Romans:
Ils sont toujours farcis de chansonnettes,
De Brevets de Calote, & de telles sornettes,
De caquets du quartier; d'un malade aux abois,
Ils vont en égayer l'oreille.

COMUS.

Et les guerissent-ils ?

LA MODE.

Seroit-ce donc merveille ?
On les en voit ratter tout autant qu'autrefois.

COMUS.

Qu'appellez-vous ratter ?

LA MODE.

Guerir, c'est même chose.
Hé bien, que dites-vous de la métamorphose ?

COMUS.

Vous êtes trop plaisante, & l'Hiver en rira.

LA MODE.

C'est le moindre des tours que ma gayeté projette.

COMUS.

Avez-vous des suivans avec ces travers - là

LA MODE.

Une femme plûtôt voudroit être coquette.
Que de n'être pas ma sujette.

COMUS.

Vous changez si souvent de goût, que quelque jour,
Pour le merite enfin vous prendrez de l'amour.

LA MODE.

J'en ai voulu tâter ; Misantrope incommode,
Il contrôloit toutes mes actions,
Il vouloit reprimer toutes mes passions.
Oh vive un pied-plat pour la mode,
Il ne connoît la honte, ni l'honneur;

SCENE III.

COMUS, L'HIMEN.

L'Himen est habillé de jaune de la tête aux pieds ; il a un bonnet qui se termine en Croissant.

COMUS.

MAis, que vois-je ? l'Himen, le Dieu du mariage ?

L'HIMEN.

Tu vois, Comus: l'Hyver est, dit-on, en ces lieux.

COMUS.

Oui, les vents ses porteurs l'ont mis sur ce rivage.
Il arrive à l'instant.

L'HIMEN.

Tant mieux;
Même on dit qu'il a pris quelque goût pour la Noce?

COMUS.

Oui, d'en tâter trois mois, il seroit curieux;
Comme les gens de guerre il épouse en tous lieux.

L'HIMEN.

Ventrebleu, le joli négoce!

COMUS.

Mais, te voilà bien habillé!
On le voit bien, Fripon, vous hantez les Notaires.

L'HIMEN.

Ah ! c'eſt depuis que je me ſuis brouillé
Avec l'amour, j'en fais mieux mes affaires.

COMUS.

Comment donc ?

L'HIMEN.

Avec lui je ne finiſſois rien ;
Pendant un ſiecle il faiſoit des miſteres ;
Avant qu'il me permît d'unir dans mon lien
Un amant avec ſa maîtreſſe.
Sont-ils égaux, diſoit-il, en nobleſſe,
En age, en bien,
Et leur humeur ſe convient-elle ?
Sentent-ils l'un pour l'autre une ardeur mutuelle ?

COMUS.

Bon ! c'eſt bien de cela dont il eſt queſtion :
L'Amour aima toûjours la bagatelle.

L'HIMEN.

Quand il vouloit ſans moi faire quelque union ;
Il ne lanternoit point, il alloit au fait, zeſte :
Préſentement je viens, je vois, j'unis.

COMUS.

La peſte !

L'HIMEN.

Quand il s'agit de matrimonion
L'homme doit bruſquer l'avanture ;

COMUS.

Sans doute.

COMUS.

Le beau ſtile, le beau langage!

LE PHARAON.

Tous mes honneurs aujourd'hui ſont ceſſez;
Tous mes Temples ſont renverſez,
Je n'ai pas un grenier, je n'ai pas une cave,
Pas un ſeul trou pour me fourrer.
Par tout mon ennemi me brave,
Et me vient deterrer;
Voyez, jugez par mon deſordre. *Il entr'ouvre ſon manteau.*

COMUS.

Cet ennemi quel eſt-il?

LE PHARAON.

Le bon ordre,
Un Dieu qui voit plus clair qu'Argus.
Pour m'échaper de lui, mes ſoins ſont ſuperflus;
Son nez lui dit où je puis être:
Tout à l'heure il m'avoit barré tous les chemins,
Et je n'ai pu me ſauver de ſes mains
Qu'en me jettant par la fenêtre

COMUS.

Je plains l'état où vous voilà.

LE PHARAON.

Vous pourriez reparer ce mal....

COMUS.

Comment cela?

LE PHARAON.

A l'Hiver faites moi-connoître;

Qu'il me loge ; pour grand-merci,
Je vous divertirois ....

COMUS.

Eh de quelle maniere?

LE PHARAON.

Et sandis par mon sçavoir-faire.
Vous verriez arriver ici,
En cortege nombreux, en brillant équipage;
Un Marquis du bel air, riant & sans souci;
Dès qu'il m'auroit fait son hommage,
Vous l'en verriez sortir triste, pâle, transi;
La fureur dans la bouche, & la vûë égarée;
Sans Marquisat, à pied, sans bijoux, sans livrée;
Je donnerois le tout au premier Cadedis.
Vous verriez la Comtesse aimable
Qui montre pour mon culte un zele infatigable;
Me sacrifier tout, Bagues, Joyaux de prix,
Meubles .... enfin jusques à ses habits.

COMUS.

Et garder assez mal le reste.

LE PHARAON.

Pour orner mes autels la chicane funeste
Souvent immoleroit la veuve & le mineur,
Et le Marchand impitoyable,
M'apporteroit avec ardeur,
Ce qu'une usure abominable,
Lui feroit arracher au prodigue Seigneur.

COMUS.

Le tout iroit souvent aux mains d'un miserable.

LE PHARAON.

Bref; à Plutus il faut des dix, vingt ans,
Pour métamorphoser des laquais en traitans;
Pour changer un faquin en homme d'importance
Je ne demande, moi, qu'un jour, moins quelque-
fois.

COMUS.

Cet habit prouve mal votre rare science;
Pour faire croire vos exploits
Vous êtes, notre ami, trop mal dans vos
affaires.

LE PHARAON.

Vous en êtes surpris? hé donc! depuis un mois,
J'ai passé par les mains de quatre Commissaires:
Mais vous allez m'arracher de ce pas;
A l'Hiver menez-moi tirer ma reverence.

COMUS.

Qui? moi, non ne l'esperez pas.
Si vous ne faisiez connoissance
Qu'avec des gens d'usure ou de finance,
L'Hiver vous verroit volontiers
Plumer jusqu'au vif ces Vautours de la France:
Mais il vient ici des guerriers
Dont nous cherissons la présence;
Vous voudriez d'abord vous lier avec eux:
De votre adresse infortunée.
Et de votre commerce affreux,
Ils se mordroient les doigts le reste de l'année.

Allez

Allez ailleurs chercher fortune.

LE PHARAON.

Eh du moins attendez qu'il soit un peu plus tard;
Je me sauverai sur la brune,
Chez quelque Comte de hazard.

COMUS.

Non sans replique & sans excuse;
Sortez vite...

LE PHARAON *riant.*

Ha ha ha.

COMUS.

Vous riez!

LE PHARAON.

Oüi, ma foi.
Vous croyez me fâcher, & vous êtes bien buze;
Car vous y perdez plus que moi.
Avec un Intendant, je sçai comme on en use;
D'un pot de vin, en bel argent comptant,
J'aurois payé votre entremise;
Vous me regreterez, & je pars à l'instant;
Je vais faire briller mon mérite à Venise,
Où Mons du Carnaval m'attend. *Il s'en va & après quelques pas il se détourne.*
Ain!.. vous me rappellez?...

COMUS.

Qui, moi? je vous rappelle!

LE PHARAON.

Oüi, vous joüez de la prunelle:
Vous voudriez racrocher mes écus,

Sandis, vous ne me tenez plus;
Aux regrets, je vous abandonne.
Une autre fois soyez moins fier, Comus,
Avec un Dieu de la Garonne.

COMUS.

Le coquin! son sang-froid m'étonne.

SCENE VI.

COMUS, LE BAL *en Domino noüé sur le côté, un Masque à la main.*

LE BAL *dansant & chantant.*

LA, la, la, la, la, la, la, la.

COMUS.

Ah le bel enfant que voilà!

LE BAL.

La, la, la, la, la, la, la, la.

COMUS.

Cette gayté, ce beau visage,
Et cette taille faite au tour,
M'annoncent sans doute l'Amour?

LE BAL.

Qui, moi l'Amour? fi donc: ce brillant étalage
Annonce-t'il un pauvre Dieu,
Qui n'ayant plus ni feu ni lieu
Est contraint de vivre au Village?

COMUS.

Il est vrai, de l'Amour les Champs sont l'appanage.

LE BAL.

Le jour que je nâquis, que j'excitai de ris!
Car tout l'Olympe étoit en fête,
Et de me voir l'Hymen fut si surpris,
Que les cornes soudain lui vinrent à la tête.

COMUS.

Mais qui donc êtes-vous? Peste!

LE BAL.

Du Carnaval;
Je suis fils naturel & frère de la Danse;
Mercure éleva mon enfance.

COMUS.

L'habile Précepteur! votre nom est?..

LE BAL.

Le Bal.

COMUS.

Ah, je ne vous connoissois guere.

LE BAL.

Je le crois bien, car je dors tout le jour:
Ce sont les Dieux bourgeois que le soleil éclaire,
Ils reçoivent l'encens tandis qu'il fait son tour,
Pour moi, pour mes joyeux misteres,
Vive la nuit, & ses sombres lumieres.

COMUS.

Que vous devez avoir une gaillarde Cour!

LE BAL.

Ah je vous en reponds: tenez, avec ce masque

Je fais tous les jours quelque frasque ;
Et j'ose défier l'Amour & tous ses traits
De faire les coups que je fais.
Ils tiennent ma foi du miracle.

COMUS.

Vous me surprenez, & comment ?

LE BAL.

Ce masque fait parler un sot comme un Oracle :
Le trop timide Amant
Qu'un respect du vieux tems aux genoux de sa Belle.
Retenoit plus interdit qu'elle,
Devient avec ce masque entreprenant, hardi.

COMUS.

En amour, vive un étourdi.

LE BAL.

Jamais avec ce masque il ne fut de cruelle.
Ce masque change en beauté la laideur ;
En tendron, l'antique femelle.
Cette Prude, dont la pudeur
Au seul nom d'un Amant étoit sur le qui-vive ;
Lui prête avec ce masque une oreille attentive,
Et son hypocrite froideur,
Devient une brûlante ardeur.

COMUS.

Elle savoure à longs-traits la fleurette.

LE BAL.

Avec ce masque une fine coquette ;
A l'étranger se donne pour Agnès,

COMUS.

Non, l'étranger ne s'y trompe jamais :
Mais comme nos Marquis cherchent la gloire aisée,
Plus une belle est décriée ;
Et pour lui plus elle a d'attraits.

LE BAL.

Ce masque rend le Commis suportable ;
Et la Provinciale aimable.
Sous le masque une femme enchante son mari ;
Et le mari charme sa femme.

COMUS.

Mais du visage de la Dame
Si le masque tomboit ; le beau charivari !

LE BAL.

Tant pis pour eux. Comus, de mon espiéglerie
Vous allez voir des tours joyeux.

COMUS.

Qu'allez-vous faire, je vous prie ?

LE BAL.

En entrant dans ces lieux
J'ay rencontré vos fils, les Ris, les Jeux ;
Je leur ai dit le plan de mon étourderie :
Et quoique yvre, Bacchus va venir avec eux
Aux nôces de l'Hiver ; car moi je le marie.

COMUS.

Vous mariez l'Hiver ?

LE BAL.

A la Danse ma sœur.

COMUS.

Que voulez-vous qu'il fasse d'elle ?

LE BAL.

Ce que je veux qu'il en fasse ? elle est belle.

COMUS.

Oui ; mais pour un barbon, la danse me fait peur:
C'est, entre-nous, une étrange commere.

LE BAL.

Elle a quand il lui plaît moins de vivacité :
Selon les Gens elle est * grave, tendre, ou legere.

COMUS.

Pour le front quelle sureté,
Qu'une femme qui change ainsi de caractere !

LE BAL.

Une Jeune beauté,
Cher Comus, est Comedienne née ;
C'est un Protée.
Veut-elle plaire à l'homme de Palais,
Ou bien au Financier ? elle est simple, innocente, *
Naïve, timide, tremblante ;
Elle rougit de tout, c'est une Agnès.
Veut-elle prendre en ses filets
Un Petit-Maître ? elle est enjoüée, indiscrette ;
Elle assomme de son caquet,
Elle est folle, étourdie ; & c'est une coquette.
A-t'elle des desseins sur un Petit collet ?
La voilà sombre, serieuse,

* *Le Bal contrefait ces trois caracteres.*

Vindicative, précieuse ;
De tout le monde elle médit,
Et hardiment se loüe & s'applaudit ;
C'est une Prude. Enfin sans qu'on s'en doute,
D'un rôle à l'autre elle passe à son choix,
Et sans que la chose lui coûte.

COMUS.

Elle joüeroit cent rôles à la fois.
Avec tous ces talens qu'en vôtre sœur j'admire,
L'Hiver pourra l'aimer ; mais je dois vous instruire,
Qu'il n'épouse que pour trois mois.

LE BAL.

Tant mieux ; en faut il davantage ?
Après trois mois de mariage,
Le plus aimable époux, plaît-il encor longtemps ?
Ma sœur ne fit jamais de bail à vie ;
Et quand l'Hiver faussera compagnie,
Elle compte épouser tour à tour le Printems,
L'Eté, l'Automne.

COMUS.

Votre sœur est une aimable friponne ;
Mais malgré tous ses agrémens,
Je doute que l'Hiver pour épouse la prenne.

LE BAL.

Qu'il la renvoye, ou bien qu'il la retienne,
Du moins il l'aimera pendant quelques momens ;
C'est assez pour ma sœur, elle est peu façonniere.

Adieu je cours faire avancer mes gens. *Il sort en chantant & en dansant.*

COMUS.

L'honnête sœur ! & le bon frere !

SCENE VII.

COMUS, LA MEDISANCE.

La Médisance est habillée en Devote, sans panier, avec une pointe noire, & une espece de guimpe ou de collet.

COMUS.

Mais que veut cette Doüairiere ?
Prétend-elle à l'Hiver avec ses cheveux blancs ?
Il faut écouter la friponne ;
Mais d'avance, elle peut compter sur mes refus.

LA MEDISANCE *doucereusement.*

Le Ciel vous tienne en joye, agréable Comus.

COMUS.

Sans compliment, que voulez-vous, ma bonne ?

LA MEDISANCE *aigrement.*

Ma bonne ! moi ?

COMUS.

Quoi ! ce nom vous étonne ?

LA MEDISANCE *doucereusement.*

O Jupiter ! souffrez-vous ces abus.

aigrement.

Moy ! m'appeller ma bonne ? une Déesse !

C O M U S *riant.*

Qui vous ! une Divinité !
Que Bacchus fit sans doute en son yvresse.

LA MEDISANCE.

Non, traître, je le suis d'un & d'autre côté ;
L'Envieux Momus est mon Pere,
Et ma mere, l'Oisiveté.

C O M U S.

Les honnêtes parens ! votre nom ?

LA MEDISANCE.

Le vulgaire
M'appelle Medisance.

C O M U S.

Ah, je vous reconnois.

LA MEDISANCE.

Je me plais peu chez les petits Bourgeois ;
J'y suis dégoûtante, grossiere,
Sans façons, sans esprit.

C O M U S.

Mais, chez les gens de Cour ?

LA MEDISANCE.

Je n'y parois jamais sous ce nom éfroïable,
J'en choisis un plus agreable :
J'en ai plusieurs que je prends tour à tour,
Selon les gens que je frequente.

C O M U S.

Bon : sous quel nom êtes-vous en ce jour ?

LA MEDISANCE.

Avec cette démarche lente,
Ces yeux baissez, ce severe maintien,
Cette parure innocente & modeste,
Ce ton de voix éteint, & ce doucereux geste,
Je vais trouver des gens de bien.

COMUS.

Par ma foi, c'est l'entendre.

LA MEDISANCE.

Ecoutez, je vous prie.
Sous un dehors d'austerité,
Déguisant ma malignité,
Tout sentira les traits de ma furie.

COMUS.

Fort-bien : & votre nom sera ?

LA MEDISANCE.

La Verité.

COMUS.

Qui diantre s'en seroit douté !

LA MEDISANCE.

Sortant d'avec ces gens, vive, étourdie, aimable,
Toute brillante & d'or & de rubis ;
Je me ferai traîner dans un cercle agréable
De Duchesses & de Marquis.
Que de plaisirs, & que de ris
Exciteront les charmantes saillies,
Et les piquantes railleries,
Que je ferai tomber sur mes meilleurs amis !

Quel feu, quels traits ! bons mots de toute espece :
Je contreferai tout, l'air, les tons, les habits
Du Commandeur, de la Comtesse . . . .

COMUS.

Vous vous appellerez dans ces endroits cheris ?

LA MEDISANCE.

Enjoüement, gentillesse,
Vivacité, délicatesse :

COMUS.

Les beaux noms que vous avez pris !

LA MEDISANCE.

De-là dans un Caffé, bureau des beaux-esprits,
En Pedant de Robe ou d'Epée,
En Petit collet, en Poupée,
Par des tons décisifs & d'effroïables cris,
Incapable de rien (mais capable d'envie)
Je vais fronder tous les nouveaux Ecrits :
Jusqués sur leurs Auteurs étendant ma furie,
Je me crois un Docteur sans prix,
Et je me fais nommer fine Plaisanterie.
C'est à midi qu'on y vient m'écouter.

COMUS.

Mais, vous vous faites détester.

LA MEDISANCE.

Que m'importe ? mais, non : tel qui dit qu'il m'abhorre
Dans le fond de son cœur m'adore ;
Et tel me hait de bonne foy

Qui pourtant se plaît à m'entendre.
Pour tout oüir, tout voir, & tout répandre;
La Renommée a moins de voix que moy,
Moins d'oreilles, moins d'yeux. Nulle chose innocente,
Que je ne tourne avec malignité:
Dans un besoin même j'invente.
Partout mon esprit est fêté;
On rit dès qu'on me voit paroître;
Et l'on se croit heureux de me connoître.

COMUS.

Plus heureux qui de vous, ne fut connu jamais.

LA MEDISANCE.

Il faut me voir dans un spectacle
Avant que l'on commence; Ah, c'est-là que je plais!
On m'environne, on m'écoute en oracle:
Je promene mes yeux distraits
De Loge en Loge; homme, femme, personne
Ne peut échaper à mes traits.
Les charmans contes que j'en fais!
Voyez cette beauté qui paroît simple & bonne;
Dis-je à mes Auditeurs, les bons tours que j'en sçais!
Son sot d'époux dans ce coin l'espionne;
Il prête aux jeunes gens à triples interêts.
Ce petit freluquet que vous voyez auprès,
Est l'Ennuyeux, ou l'Amant de la Belle;

Il danse, il chante, il joüe un air de Vielle ;
Voilà tout son petit sçavoir ;
C'est un échapé de finance,
Cependant il faut voir,
Cómme il fait le gros dos, & l'homme d'importance.
Ce Beau Marquis qui s'étale là-bas ;
Qui vient de s'annoncer avec tant de fracas,
Est un fat : pour mérite il n'a que sa naissance,
Il attend pour parler que la piece commence ;
Plus haut que les Acteurs, alors il parlera,
De ses sotises il rira,
Ou bien dans les foyers il ira voir la piéce,
Et Dieu sçait ce qu'il en dira,
Et comme hardiment il en décidera,
Chez la Présidente Lucrece,
Qui veut passer pour sa Maîtresse ;
Mais le Public s'obstine par malheur,
A la croire femme d'honneur.
Ah ; ; ; ce Blondin qui vient jusqu'aux bords du Théatre,
En propre original est la fatuité ;
De son air & de sa beauté,
Il croit chaque femme idolâtre.
Par pitié pour le sexe il vient se faire voir ;
Vous ne le verrez point s'asseoir,
Il est toûjours debout, ou bien il se promêne ;
Malgré les cris du Spectateur,
Il offusque, il arrête & l'Actrice & l'Acteur ;

En traverſant cent fois la Scéne.
Cet autre....

COMUS.

As-tu bien-tôt noirci tous les mortels!
Sors d'ici, cruelle furie,
Retourne aux Enfers ta patrie;
Des fers éternels,
Sont pour toi de trop doux ſuplices.

LA MEDISANCE.

Vous me chaſſez? Malgré vous je reviens.
Je ſuis l'ame des entretiens,
Et j'en fais toutes les délices.
L'Hiver ſans moi ne feroit que bâiller;
Sa reſſource toujours ſeroit de quadriller:
Le jeu n'eſt que pour ceux qui ne ſçavent rien dire.
L'Hiver m'épouſera.

COMUS.

Sors d'ici, Monſtre affreux.

LA MEDISANCE *d'un ton doucereux.*

Adieu, pour un inſtant, Comus, je me retire. *Elle fait deux pas.*
Vous êtes Intendant, Seigneur, & ſcrupuleux.

COMUS.

Quoi, juſques ſur moi-même elle exerce ſa rage!



SCENE VIII.

COMUS, HECTOR CRIQUET.

Hector Criquet est habillé de noir avec un Manteau, une grande Perruque sans poudre, & un grand Rabat.

COMUS.

MAis que cherche ici ce visage?
Seroît-ce encore un Dieu? Je n'en vis jamais tant,
Ni de plus sots. Ecoûtons-le pourtant.

HECTOR CRIQUET.

C'est sans doute ici le palais du Dieu de l'Hiver?

COMUS.

Oüi, Monsieur.

HECTOR CRIQUET.

Et c'est au Dieu Comus que j'ai apparemment l'honneur de parler.

COMUS.

Oüi, Monsieur; vous suis-je nécessaire?

HECTOR CRIQUET.

Seigneur, j'ai appris que vous cherchiez un nombre de gens pour contribuer par leurs divers talens aux besoins & aux plaisirs de l'Hiver pendant son séjour en France.

COMUS.

Il est vrai.

HECTOR CRIQUET.

Avec votre permiſſion, & ſauf le meilleur avis de votre divinité, ne ſeroit-il pas beaucoup plus avantageux, au lieu de multiplier les êtres à l'infini, de trouver un ſujet qui raſſemblât en lui tous les divers talens?

COMUS.

Ce ſeroit une fort bonne affaire,
Car moins de gens, moins d'ennemis;
Mais dans quels climats pourroit être
Un original d'un tel prix?

HECTOR CRIQUET.

Je le connois, c'eſt une veritable Enciclopedie; *Id eſt*, l'abregé de toutes les ſciences.

COMUS.

Ah de grace, Monſieur, faites-le moi connoître.

HECTOR CRIQUET.

J'ai trop de modeſtie pour vous le nommer; mais voici un petit Placet où vous trouverez avec ſes mérites détaillés, ſes nom & demeure.

COMUS.

Je le lirai.

HECTOR CRIQUET.

Je reviendrai demain matin, ſçavoir quel cas vous aurez fait de mon Placet. Serviteur, ſeigneur, ſerviteur, *il fait deux pas & revient*: comme vous êtes un Dieu, j'ay mis le Placet en votre langage, je l'ay écrit en vers.

COMUS.

Tant mieux ;

Il m'en ſera plus précieux,

HECTOR CRIQUET.

Si vous me le permettez, j'aurai l'honneur de vous déclamer mon Placet.

COMUS.

Très-volontiers.

HECTOR CRIQUET *déclamant ridiculement.*

A Monſeigneur
Comus, Dieu de la joye & de la bonne chere,
Et du Dieu de l'Hiver Intendant ordinaire,
Mais Intendant tout plein d'honneur.
Monſeigneur, humblement ſuplie,
Hector Criquet.
Et vous remontre en ce Placet ;
Qu'il montre l'Eloquence & la Philoſophie,
Les Langues, le Blazon, & la Geographie,
La Medecine, & les Loix,
La Marine, l'Aſtrologie ;
La Guerre, la Magie ;
Et mille autres Arts à la fois.
Ledit Hector Criquet demeure,
Depuis pluſieurs ſaiſons,
Auprès des petites Maiſons ;
On l'y trouve à toute heure.

COMUS.

Le charmant Placet ! les beaux Vers !

Vous sçavez tous ces Arts divers?

HECTOR CRIQUET.

Non pas, Seigneur, mais je les enseigne. A demain Seigneur, Serviteur. *Il fait six pas.*

COMUS.

La peste soit du fanatique!

H. CRIQUET *revenant.*

S'il vous plaisoit, je vous chanterois mon Placet,
Car je l'ay mis en Musique.

COMUS.

Voyons: un Placet en Musique!

H. CRIQUET.

En quelle Musique voulez-vous que je le chante? Musique Italienne, Françoise, Angloise, Allemande, Suisse, Turque, Chinoise? car je compose en toutes ces Musiques, sans les avoir aprises que par les Mathematiques: oh cela fait de beau chant! Parlez.

COMUS.

Chantez celle qu'il vous plaira.

H. CRIQUET.

Vous en êtes pour l'Italienne, je le vois; c'est le grand goût: aussi, qu'est-ce que cette Musique Françoise? elle approche trop des paroles.

COMUS.

Oui, mais de ce défaut on la corrigera

H. CRIQUET.

La la la... Quelle voix voulez-vous? car je les ai toutes, haut-dessus, bas-dessus, haute-

contre ; taille, concordant, discordant ; voix entiere ; voix claire, basse-taille, basse-contre : parlez, choisissez.

COMUS.

La voix que vous voudrez ; il ne m'importe guere.

H. CRIQUET.

La la la : je n'ai pas mis le titre du Placet en Musique, si vous vouliez pourtant....

COMUS.

Non, non, il n'est pas nécessaire.

H. CRIQUET *chante en Musique Italienne.*

Monseigneur humblement suplie, &c. *jusqu'à ces mots, ledit Hector Criquet.*

COMUS.

Je suis enchanté de votre Air ;
Et j'en ferai rire l'Hiver.

H. CRIQUET.

J'abuse de vos bontez. A demain, Seigneur, serviteur. *Il fait huit pas.*

COMUS.

Fut-il jamais pareille extravagance !

H. CRIQUET *revenant.*

Il tire de dessous son manteau un violon qu'il présente à Comus.

Un Dieu sçait toutes choses. Sçauriez-vous joüer du violon ?

COMUS.

Non, je n'ai pas toute votre science.

H. CRIQUET.

C'eſt que je vous danſerois mon Placet, j'ay compoſé des pas deſſus.

COMUS.

Ah! voyons danſer un Placet :
Je n'oublirai jamais ce trait.

H. CRIQUET.

Il chante, joüe du violon, & danſe en même-tems.

Je vais vous en donner le plaiſir moi ſeul.

COMUS.

Vous êtes de talens un ſi rare aſſemblage,
Que vous avez ſans doute un Equipage ?

H. CRIQUET.

Un Equipage, Seigneur ! eſt-ce que les talens ſont récompenſez dans ce Pays ? on croit trop payer un Genie, qui va par les maiſons enſeigner la Philoſophie & la Politique, quand on lui donne une demie piſtolle pour trente leçons ; & l'on ne rougit point d'en donner dix à un Danſeur, à un Chanteur pour douze quarts-d'heure ; cependant il eſt honteux à un honnête homme de trop bien ſçavoir leurs Arts : bien danſer n'eſt qu'un mérite de ſinge.

COMUS.

Mais tout Paris aime ces Arts galants.

H. CRIQUET.

Dites, la Bagatelle. Qu'un homme du premier mérite entre dans une compagnie du bel air, s'il ne débute pas par une reverence extravagante,

dit-il d'ailleurs des choses plus galantes que Demosthénes & Ciceron, fi, c'est un mausfade, un pedant, un sot, un homme à jetter par les fenêtres: qu'il entre ensuite un étourdi, qui jette sa tête d'un côté, son corps de l'autre; qui danse sur un pied, qui chante en même tems, qui voltige de fauteüil en fauteüil, il ne dira que des fadaises, & toute la compagnie s'écrira: ah le joli homme! qu'il est aimable! qu'il a d'esprit! c'est un prodige.

COMUS.

Cela vous dit, que le corps a ses graces;
Comme l'esprit a ses talens;
Il faut les cultiver en homme de bons sens;
De l'éducation, ils nous montrent les traces;
Mais le François veut être universel,
Et jamais, quoiqu'il se propose,
Il ne sçait à fond nulle chose;
Il n'est que superficiel.
Bien plus, c'est de l'Art qu'il professe;
Qu'il parle souvent le plus mal.
Le Magistrat parle guerre sans cesse,
L'Abbé parle toillette & bal,
Le courtisan Morale, & l'homme de Finance
Parle bel esprit & science.
Mais vous m'avez donné des passe-tems trop doux;
Venez me voir demain, & j'aurai soin de vous.

H. CRIQUET *joyeux.*

A demain, Seigneur, Serviteur, Serviteur.

SCENE IX.

L'HIVER, COMUS.

COMUS.

MAis voici l'Hiver qui s'avance.

L'HIVER.

He bien aurai-je une femme, Comus?
Est-elle jeune? est-elle belle?
De bonne humeur? me plaira-t'elle?

COMUS.

Jusques ici mes soins ont été superflus,
Un galant de votre âge est de dure défaite
S'il ne prend pas une coquette.

L'HIVER.

Va, mon cher Intendant, ne te tourmente plus
J'ai moi-même fait choix d'une aimable Déesse,
En qui les graces, la gayeté,
L'esprit & la délicatesse,
Brillent autant que la beauté,

COMUS.

C'est la Mode, sur ma parole.

L'HIVER.

Fi donc, Comus, c'est une folle;
Et qui contre un Ruban troque un amant cheri.

COMUS.

Que seroit-ce d'un vieux mari?

Vous prenez donc la Médisance ?

L'HIVER.

Oh ! non : de sa sincerité,
J'étois cependant enchanté ;
Mais de moi-même, en ma présence,
Elle m'a dit du mal.

COMUS.

Voyez quelle insolence !
Ah ! si vous étiez son Epoux,
A cause de la connoissance,
Elle parleroit mieux de vous.
Enfin, vous choisissez la Danse ?

L'HIVER.

Ne pense pas railler, j'aime ses entrechats,
Et je lui donnerois ma foi la préference ;
Mais de sa part je crains trop les faux pas.

COMUS.

He quelle est donc cette aimable Déesse,
Dont votre cœur est enchanté ?

L'HIVER.

Cher Comus, c'est la Volupté.

COMUS.

Vous aimiez, disiez-vous, la Vertu sans rudesse ;
Vous la trouvez en cette Déité.

L'HIVER.

Je l'aperçois, mon bonheur me l'adresse.
Cours appeller l'Himen, & que le Bal s'empresse
A celebrer mes feux & sa beauté.

SCENE X.

L'HIVER, LA VOLUPTE'.

L'HIVER.

VEnez, belle Divinité;
Pardevant l'Himen que j'appelle,
Mon cœur va vous jurer une ardeur immortelle.

LA VOLUPTE'.

Que parlez-vous d'Himen, Seigneur ? C'est me trahir.
Voulez-vous déja me haïr ?
Le talisman du mariage,
D'un Amant tendre, aimable, vif & doux;
Fait souvent un mari morne, avare, jaloux;
D'un galant, un brutal; d'un fidele, un volage.

L'HIVER.

D'un amant bel esprit, peut-être un mari sot.

LA VOLUPTE'.

Toujours d'une beauté charmante, douce & sage;
Complaisante, attentive aux soins de son menage,
En un moment l'Himen fait, par un mot;
Une Guenon maussade, altiere, imperieuse;
Une furie & coquette & joüeuse.
Ce beau couple d'Amans, qui toujours se cheris- choient;

Que

Que les plaisirs l'un à l'autre attachoient :
Sont-ils époux, incessamment se fuyent ;
Et quand le sort malin les rassemble, ils s'ennuïent ;
On les voit dormir ou bâiller,
Et la discorde peut seule les réveiller.

L'HIVER.

Appellons donc l'Amour. Oüi, constant, vif & tendre....

LA VOLUPTE'.

Jurez pour le présent & non pour l'avenir,
Et faites des sermens que vous puissiez tenir.
Souvent du premier coup un cœur se laisse prendre ;
Il ne faut pour charmer qu'un regard languissant.
Tout engage, tout plaît dans un amour naissant ;
On croit toujours aimer, on le jure de même,
Et soi-même on se trompe en trompant ce qu'on aime.

L'HIVER.

Remplissez mes désirs, aimable Deïté ;
Et mon ardeur pour vous sera toujours extrême.

LA VOLUPTE'.

Ne vous y trompez pas... je suis la Volupté,
Et Fille de la Liberté,
Mais non pas du libertinage.
Mon enjoûment & ma gayté ;
Et mon aimable badinage
Viennent de ma tranquilité.

L'HIVER.

Vous êtes Philosophe?

LA VOLUPTE'.

Oh non : mais le vrai Sage,
Quand il touche au midi de l'âge;
Trouve en moi sa felicité;
Je fuis la fougueuse jeunesse,
Ses soins impetueux & ses distractions;
Je hais & la folie & l'austere sagesse:
J'ay des plaisirs & non des passions.
Libre de soins, libre d'inquiétude,
De craintes, de désirs,
De remords & de repentirs;
Dans une douce étude,
Je trouve d'innocens plaisirs,
Sans en être plus précieuse.
Voilà la Volupté, Seigneur, telle qu'elle est;
Si son caractere vous plaît . . . .

L'HIVER.

Non : vous êtes trop serieuse:
Pardonnez, je suis franc & peut-être brutal.

LA VOLUPTE'.

Je ne vous en veux point de mal,
Tous ne sçavent pas me connoître.
Adieu je vois quelqu'un paroître :
Vous visez au terrestre, & je cours à l'esprit.

SCENE XI.

L'HIVER, COMUS.

COMUS.

SEigneur, l'Himen me fuit ; mais où fuit la
Déesse ?
Déja quelque amoureux dépit,
A-t'il troublé votre tendresse ?
Quoi si tôt vous querellez-vous ?
Vous n'êtes pas encore époux.

L'HIVER.

Ni ne serons jamais : je hais le verbiage.
Le Ciel garde toute maison,
D'une femme qui n'est ni coquette, ni sage ;
Cette Déesse est folle à force de raison.

SCENE XI.

L'HIVER, COMUS, L'HIMEN.

L'HIMEN.

VEnez, Dieu de l'Hiver . . où donc est la
future ?

L'HIVER.

Pardon, mon cher Himen, pardon,

COMUS.

Trop tard, mignon,
Il ne veut plus en courir l'avanture.

L'HIMEN.

Qu'eſt-ce à dire, pardon ? Se mocque-t'on de moi ?
Non ; j'en jure par ma coëffure,
Et vous épouſerez, ou vous direz pourquoi.

COMUS.

Point de courroux, je te conjure ;
Ami, reſte à rire avec nous.

L'HIMEN *en colere.*

Vous m'inſultez encor ? Que je reſte avec vous ?
Prenez-vous l'Himen pour Mercure ?
Oh vous épouſerez, je le veux, je l'entens . . .

COMUS *à l'Hiver.*

Ce n'eſt que pour trois mois.

L'HIVER.

Puiſqu'il le faut, je prens . . . . .
Je prens . . . . . .

L'HIMEN *bruſquement.*

Achevez donc.

L'HIVER

Un peu de patience.

L'HIVER.

Je prens . . . . aide-moi donc. Comus ;

COMUS

Prenez la Danſe ;

Elle vient à propos vers nous.

L'HIVER.

J'y consens, tout coup vaille.

SCENE DERNIERE

L'HIVER, L'HIMEN, COMUS LA DANSE *amenée par un Prélude, suite de l'Himen.*

L'HIMEN.

Approchez-vous, la Belle;
Je vous donne en ce Dieu la perle des époux.

COMUS.

Ce n'est pas pour longtemps, tâchez d'être fidelle.

DIVERTISSEMENT.

Le Bal amene les Jeux, les Ris & les Graces.

MARCHE.

AIR.

Venez plaisirs charmans & doux;
Assemblez-vous troupe immortelle
Le Bal vous mene, & l'Hiver vous appelle.
Venez folatrer avec nous,

Que les Graces,
Sur vos traces,
Brillent toujours:
Des cœurs fondez les glaces,
Brûlans Amours,
Par la tendresse,
La froide vieillesse,
Rajeunit sans cesse,
Et trouve encore de beaux jours.

On Danse.

A I R en duo.

L'Hiver pour nous n'a rien d'épouventable;
Ce n'est point un vieillard triste, morne, grondeur,
Cassé, transi, trembleur;
Il est riant, folâtre, aimable:
De l'Amour, il court à la table.
Amans, Buveurs, il est le pere des plaisirs;
Chantez sa gloire;
Amans, il sçait ranimer vos désirs,
Buveurs, il vous enseigne à boire.

On Danse.

V A U D E V I L L E.

Quand un jeune Amant vif & tendre,
A trouvé l'art de nous surprendre,
L'Hiver n'éteint point nos feux;
Quels aimables nœuds,
Quel sort heureux!

Près de l'Epoux que l'Himenée,
Unit à notre destinée,
Nous nous morfondons,
Nous grelottons,
Nous tremblons,
Nous gelons,
Les quatre saisons de l'Année.



Auprès d'un objet du bel âge,
Tant qu'on s'en tient au badinage,
L'amour répond à nos vœux :
Quels aimables nœuds,
Quel sort heureux !
Mais quand par un destin contraire,
L'Himen se mêle de l'affaire,
Nous nous morfondons, &c.
L'amour fuit toujours le Notaire.



Quand un Marquis dans notre bourse
A dessein de faire ressource,
Qu'il est doux, poli, pressant,
Flateur, caressant,
Et séduisant !
Doit-il rendre ? pendant Septembre,
Octobre, Novembre, Décembre,
Nous nous morfondons,
Nous grelottons, &c.
A la porte de l'Antichambre.



Auprès d'un objet agréable,
En commençant tout est aimable,
L'amour répond à nos vœux;
L'ardeur de nos feux
Nous rend heureux.
Mais après deux jours on s'ennuie:
Aux genoux de notre Silvie,
Nous nous morfondons, &c.
Et l'Amour fausse compagnie.



Quand une plaideuse est gentille,
Ou que dans sa main l'argent brille,
Elle gagne son procès,
Tous les interêts,
Dépens & frais;
Mais n'avons-nous plus de quoi plaire,
Ni d'argent pour aider l'affaire,
Nous nous, &c.
A la porte du Secretaire.



Messieurs quand notre Comedie
Vous plaît & vous paroît jolie;
Quand vous vous divertissez,
Vous applaudissez,
Vous revenez;
Mais quand par un destin contraire
Elle a le malheur de plaire,

Nous nous morfondons, &c.
Les frimats naissent au Parterre.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux un Manuscrit qui a pour titre, *l'Hiver*, Comédie, suite du Théâtre Italien. Fait à Paris ce 15. Mars 1733.

DANCHET.

NOUVEAU THEATRE ITALIEN.

LES

QUATRE SEMBLABLES.

COMEDIE

En Vers, & en trois Actes.

Par M. DOMINIQUE.

Réprésentée pour la premiere fois par les Comediens Italiens ordinaires du Roi, le 5. Mars 1733.



A PARIS,
Chez BRIASSON, ruë saint Jacques, à la Science.

M. DCC. XXXIII.
Avec Approbation & Privilege du Roi.



ACTEURS.

CHRISANTE.
HORTENSE, Fille de Chrisante.
LISETTE, Suivante d'Hortense.
FABRICE.
I. LELIO, } Fils de Fabrice.
II. LELIO, }
I. ARLEQUIN, valet du I. Lelio.
II. ARLEQUIN, valet du II. Lelio.
LEANDRE.
LEONORE, Sœur de Leandre.
SCAPIN, Aubergiste.
Plusieurs Garçons de Cabaret.
Plusieurs Archers.

La Scene est à Naples au coin d'une ruë, d'où l'on apperçoit une fenêtre de la Prison.



LES QUATRE SEMBLABLES.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CHRISANTE, HORTENSE, LISETTE.

CHRISANTE.



D'Où naît, ma chere enfant, cette sombre tristesse?
Tu ne fais que rêver, tu soupires sans cesse.
A ton âge doit-on se livrer à l'ennui?
Ce n'est point là l'emploi des filles d'aujourd'hui.
A prévenir tes vœux, tu sçais que je m'aplique;
Cependant je te vois triste, melancolique,
Tu t'obstines toujours à garder la maison,
De cette inquiétude aprends-moi la raison.

HORTENSE *soupirant.*

Hélas!

CHRISANTE.

Nous y voilà, tu soupires encore;

Pourquoi?

LISETTE.

Vous l'ignorez?

CHRISANTE.

Oui vraiment je l'ignore.

LISETTE.

L'esprit bouché!

CHRISANTE.

Cela ne doit pas t'étonner,

Je n'ai pas le talent de sçavoir deviner.

LISETTE.

Et moi je vous croïois bien plus d'intelligence.

J'ai moins d'âge que vous, & moins d'experience,

Cependant je connois la cause de son mal.

CHRISANTE.

Pourtant je n'y puis rien comprendre.

LISETTE *à part.*

L'animal!

HORTENSE.

Lisette ne dis rien, tu vas fâcher mon pere.

LISETTE.

Que m'importe? dussais-je exciter sa colere

Je prétends lui parler, & soulager mon cœur.

Lorsque vous la voyez de si mauvaise humeur,

Distraite, solitaire, inquiete, agitée,

Vous demandez le mal dont elle est tourmentée!

CHRISANTE.

Sans doute ; & plus j'en veux pénetrer le ſujet
Et moins de ſes ennuis je découvre l'objet.

HORTENSE.

Quelle conception ! tu perds ton tems Liſette.

LISETTE.

Patience.

CHRISANTE.

Faut-il lui faire quelque emplette
D'habits, ou de rubans ? elle n'a qu'à parler,
J'y cours tout de ce pas.

LISETTE *l'arrêtant.*

Où voulez-vous aller ?
Ne vous preſſez pas tant.

HORTENSE.

Tu vois ce qu'il propoſe ;
Que je ſuis malheureuſe !

LISETTE.

Il lui faut autre choſe,

CHRISANTE.

Quelque livre nouveau, peut-être....

LISETTE.

Point du tout,
La lecture n'eſt pas ce qui flate ſon goût.

CHRISANTE.

Oh ! je ſçais ce que c'eſt, ſa toilette eſt meſquine,
Va, je l'enrichirai.

HORTENSE.

Tu vois comme il devine.

LISETTE.

Elle n'a pas besoin de toilette, d'habits,
De livres, de rubans....

CHRISANTE.

Quelque bague de prix
La rendroit, j'en suis sûr, plus gaye, & plus contente;
Ma fille j'aurai soin de remplir ton attente,
Tu seras satisfaite, & je te suis garant....

HORTENSE *en riant.*

Que mon pere a d'esprit! & qu'il est pénetrant!

CHRISANTE.

Lisette, pour le coup je suis au fait.

LISETTE.

J'enrage!
Quoi! Monsieur, se peut-il qu'un homme de votre âge
Ait si peu de lumiere, & si peu de bon sens,
Qu'il ne connoisse rien à ses besoins pressans?

CHRISANTE.

Non.

LISETTE.

Quoi vous n'êtes pas encore assez habile,
Pour sçavoir ce que veut une fille nubile?

CHRISANTE.

Je n'entens point ce terme, il est nouveau pour moi.
Qu'est-ce qu'il signifie?

HORTENSE.

Ah! Lisette, tais-toi,
S'il n'entend point ce mot, que faut-il que j'espere?

LISETTE.

C'est un sublime esprit que Mr. votre pere !

HORTENSE.

Heureusement pour moi, je ne tiens pas de lui.

CHRISANTE.

Mais que manque-t-il donc à ma fille ?

LISETTE.

Un mari.

CHRISANTE.

Un mari !

LISETTE.

Je l'ai dit, grace au Ciel, je respire.

HORTENSE.

Peut-être il n'entend pas ce que cela veut dire.

LISETTE.

Faut-il vous expliquer ce terme ? j'y consens.

CHRISANTE.

Il n'en est pas besoin ; mais crois-tu qu'il soit tems
De la mettre en ménage ? elle est si jeune encore ;
C'est une tendre fleur qui ne fait que d'éclore ;
Je crains de l'exposer....

LISETTE.

Allez, ne craignez rien,
L'hymen lui sera bon, & j'en répondrois bien.

CHRISANTE.

Oui, mais je veux sçavoir ce que ma fille pense,
Es-tu de son avis ? parle, ma chere Hortense,
Te faut-il un époux ? C'est un grand embarras,
Fais-y réflexion ... elle ne répond pas:

Tu te trompes Lisette ....

LISETTE.

Et non, Monsieur, vous dis-je ;
Je connois son chagrin, je vois ce qui l'afflige.

à Hortense.

Parlez donc vous ?

HORTENSE.

Je n'ose.

CHRISANTE.

Et moi je vais gager ;
Que sous le joug d'himen, bien loin de s'engager,
Elle veut rester fille : oh le bon caractere !

HORTENSE.

Non, non, ne gagez point, car vous perdrez, mon pere.

CHRISANTE.

Quoi ! ma fille, si-tôt tu veux m'abandonner ?
Attens du moins deux ans pour te déterminer.

HORTENSE.

Des filles d'apresent, je veux suivre la route.

CHRISANTE.

Mais sçais-tu ce que c'est qu'un mari ?

HORTENSE.

Je m'en doute.

CHRISANTE.

Hé bien, ma fille, ſoit, je vais ſonger à vous ;
Et moi-même je veux vous choiſir un époux,
Riche, doux, complaiſant ; enfin ſoïez certaine ....

HORTENSE.

Je l'ai déja choiſi, n'en prenez pas la peine.

CHRISANTE.

Bonne précaution ! cela paſſe le jeu,
Ma fille, deviez-vous choiſir ſans mon aveu ?

HORTENSE.

En fait d'époux, on doit toujours ſe ſatisfaire ;
Une fille, je crois, s'y connoît mieux qu'un pere.

LISETTE.

Bien répondu ! courage.

CHRISANTE.

Elle eſt en bonne main.

LISETTE.

Oui, Monſieur, je ſçaurai la mettre en beau chemin ;
Par mes ſages leçons laiſſez-moi la conduire.

CHRISANTE.

Peut-on ſçavoir l'objet pour qui ſon cœur ſoûpire ?

LISETTE.

C'eſt un joli garçon que l'amour a formé,
Vous-même, en le voyant vous en ſerez charmé.

HORTENSE.

Liſette a bien raiſon ; c'eſt un jeune homme aimable,

Je suis bien soulagée à present.

LISETTE.

Je le crois.

HORTENSE.

Je n'oublirai jamais tout ce que je te dois.

LISETTE.

Vous aviez peu d'esprit sur certaine matiere.

HORTENSE.

Il est vrai.

LISETTE.

Mais j'ai fait une bonne Ecoliere.

HORTENSE.

Je ne puis trop payer tes soins officieux,
Tu m'as fort bien instruite, & je m'en trouve mieux.
Avant qu'à tes leçons je me fusse prêtée,
D'une extrême langueur sans cesse tourmentée
Je ne connoissois point ce trouble interieur,
Qui souvent, malgré moi, s'élevoit dans mon cœur.
De mes frequens soûpirs la douce violence,
Ces pleurs qui m'échapoient, ces desirs, ce silence,
Cette melancolie, & ces chagrins secrets,
Ces jours longs à couler, ces ennuis, ces regrets;
Enfin de tous les maux ausquels l'amour expose,
Sans toi, sans ton secours, j'ignorerois la cause.

LISETTE.

C'eût été grand dommage, oh les charmans progrès!

Et que je m'aplaudis de cet heureux ſuccès!
Mais raiſonnons un peu.

HORTENSE.

Je ſuis prête à t'entendre.

LISETTE.

Ainſi que Lelio, vous avez vû Leandre,
Le premier vous a plû, n'eſt-ce pas?

HORTENSE.

Tout-à-fait.

LISETTE.

Vous l'aimez mieux que l'autre, & pourquoi s'il vous plaît?

HORTENSE.

C'eſt de la ſympathie un effet invincible
Qui m'a pour Lelio fait devenir ſenſible.

LISETTE.

Oui, voilà ce que c'eſt, vous avez bien choiſi.

HORTENSE.

Pour l'autre en verité, mon cœur n'a rien ſenti.

LISETTE.

Puiſque de votre amour vous ſçavez l'origine,
Je n'ai point vainement employé ma doctrine;
Mais ce n'eſt rien encore, un époux empreſſé,
Achevera bien-tôt ce que j'ai commencé,
De vous inſtruire mieux il aura l'avantage.

HORTENSE.

Bon! tu m'en as tant dit.

LISETTE.

Il dira davantage.

HORTENSE.

Je n'en crois rien.

LISETTE.

Allez, je sçais ce que je dis;
Mais je vois Arlequin, rentrez dans le logis.

HORTENSE.

Tu l'aimes?

LISETTE.

Oui, sans doute, & mon ame est ravie...

HORTENSE.

Ton bonheur, je l'avouë, excite mon envie;
Tu vas entretenir ton amant, tu fais bien,
Que ne puis-je de même entretenir le mien!

SCENE III.

I. ARLEQUIN, LISETTE.

LISETTE.

BOn jour, cher Arlequin.

I. ARLEQUIN.

Bon jour, belle Lisette.

LISETTE.

Que ton absence, hélas! me rendoit inquiette!

I. ARLEQUIN.

Pourquoi-donc?

LISETTE.

Quand je passe un moment loin de toi,

Il n'eſt, je te le jure, aucun plaiſir pour moi.

I. ARLEQUIN.

Hé bien, conſole-toi, me voilà ma mignonne ;
Là, contemple à loiſir ma gentille perſonne,
Satisfais tes regards, conſidere mes traits,
Ce port, cette démarche, & ces divins attraits ;
En loüant ma beauté, tu lui rendras juſtice,
Ma petite figure eſt toute à ton ſervice ;
Si-tôt que je parois tu te ſens émouvoir,
Ma chere goûte bien le plaiſir de me voir.

LISETTE.

Quelle vivacité ! quelle humeur agréable !

I. ARLEQUIN.

Je conviens avec toi que je ſuis bien aimable ;
Et quand je vois ton cœur de mes graces épris ;
A parler franchement, je n'en ſuis point ſurpris.

LISETTE.

Petit badin !

I. ARLEQUIN.

Non, non, je ſuis fait d'un modele
A déſarmer bien-tôt une beauté cruelle ;
J'ai le jargon joli, les geſtes familiers,
Le minois attractif, l'air des plus cavaliers ;
J'aime le jeu, le vin, les femmes ; peut-on être
Plus digne de porter le nom de Petit-Maître ?
Mais Liſette à propos, quand nous épouſons-nous ?
Je te ferai joüir du deſtin le plus doux,
Tu ne te plaindras point, tu vivras à ta mode ;

Et je ferai pour toi l'époux le plus commode.

LISETTE.

Tu me laisseras-donc entiere liberté ?

I. ARLEQUIN.

Autant que tu voudras.

LISETTE.

Voyez quelle bonté !

Chez moi je pourrai-donc recevoir compagnie?

I. ARLEQUIN.

Oh je le prétens bien.

LISETTE,

La noire jalousie

Ne troublera jamais ton cœur, ni ton cerveau?

I. ARLEQUIN.

Que dis-tu ? moi jaloux ? cela seroit fort beau !

LISETTE.

Si de quelque galant je recevois visite....

I. ARLEQUIN.

En ce cas je dirois ma femme a du merite.

LISETTE.

Fort bien, c'est un tresor qu'un mari si benin.

I. ARLEQUIN,

Je ne te donnerai jamais aucun chagrin;
Et pourvû qu'au logis je fasse bonne chere,
Que je ne manque pas sur-tout du nécessaire,
Qu'il me soit quelquefois permis de m'enyvrer,
Sans crainte à ton penchant tu pourras te livrer.

LISETTE.

Je ne te croiois pas si doux, & si docile;

Pour-

Pour moi je l'avouerai, j'ai l'esprit moins tranquile ;
Et si tu m'irritois par tes dereglemens,
Tu te trouverois mal de mes emportemens ;
Je suis vive.

I. ARLEQUIN.

Ecoutez, notre épouse future,
Vous seriez sur le champ payée avec usure ;
Si jamais avec moi vous preniez le haut ton,
Je mettrois en usage un remede assez bon,
Et qui vous guériroit de votre pétulence ;
C'est un remede sûr contre la violence,
Qui de certains maris sçait maintenir les droits,
Quoique je sois doux, je rosse quelquefois ;
Mais cela ne doit point vous faire de la peine,
Cela n'arrivera que trois fois la semaine.

LISETTE.

Comment, tu me battrois ?

I. ARLEQUIN.

Oui, mais tout doucement,
Quelques petits soufflets donnez legerement,
Si vous les meritiez.

LISETTE *pleurant.*

Déja tu me menaces,
Et des maris bourrus, tu veux suivre les traces,
Je n'en puis plus.

I. ARLEQUIN.

Là là, ma poulette, tout doux.
Attendez, pour crier, que je sois votre époux.

LISETTE.

Le brutal !

I. ARLEQUIN.

Le plus sûr est de me laisser faire;
Par-là vous obtiendrez le bonheur de me plaire.

LISETTE.

Il faudra donc souffrir, sans oser murmurer,
Que pour un autre objet vous osiez soupirer?

I. ARLEQUIN.

Vous ferez sagement de garder le silence,
Puisque j'aurai pour vous la même complaisance.

LISETTE.

Un pareil sentiment merite attention;
J'accepte volontiers cette condition.

I. ARLEQUIN.

Je ne prétends pas seul avoir cet avantage.

LISETTE *le saluant & s'en allant.*

Allez ne craignez rien, nous ferons bon ménage.

SCENE IV.

I. ARLEQUIN *seul.*
I. LELIO *survient.*

I. ARLEQUIN.

JE crois que nous n'aurons rien à nous reprocher;
Mais Lelio paroît.

I. LELIO.

Il faut donc vous chercher;
D'où venez-vous, Monsieur, vous devenez bien rare?

I. ARLEQUIN.

Accusez-en l'amour qui de vous me sépare ;
Je trouve avec Lisette un passe-tems plus doux ;
Cette fille tout franc, m'amuse plus que vous.
D'ailleurs depuis le tems que nous vivons ensemble,
Pour agir prudemment nous devons ce me semble,
Nous passer nos défauts : vous en avez assez ;
Moi, j'en ai quelques-uns : si vous me connoissez,
Je vous connois de même, & cette connoissance
Doit exciter en nous une égale indulgence.

I. LELIO.

Tu n'abuses que trop de ma facilité.

I. ARLEQUIN.

Ma foy vous abusez aussi de ma bonté ;
Mais enfin il faut bien excuser la jeunesse.

I. LELIO.

Insolent, sçavez-vous qu'un tel discours me blesse ?

I. ARLEQUIN.

Oh ! si vous vous fâchez vous avez tort, vraiment ;
Qui pourroit m'empêcher d'en user librement ?
Me contester ce droit seroit une injustice ;
Avec vous élevé chez le Seigneur Fabrice,
Je m'imagine, moi, que nous sommes égaux.

I. LELIO.

Tu te trompes, mon cher, tes préjugés sont faux,

La différence est grande, & tu dois la connoître.
Tu n'es que le valet, & moi je suis le maître.

ARLEQUIN.

Peut-être à cet honneur parviendrai-je à mon tour,
Vous êtes maître, hé bien, je pourrai l'être un jour.

SCENE V.

LEONORE, I. LELIO, I. ARLEQUIN.

I. LELIO.

J'Aperçois Leonore; ah! vous voilà, Madame?
Animé des transports de la plus vive flâme,
Je me rendois chez vous pour vous jurer cent fois,
Que jusques au tombeau je vivrai sous vos loix.

LEONORE.

De vous revoir aussi, j'étois impatiente,
Et dans l'ennui que cause une cruelle attente,
J'ai cent fois souhaité ce précieux instant.

I. LELIO.

Vous m'avez inspiré l'amour le plus constant,
Vous seule avez fixé mes voeux & mon hommage,
Vous avez triomphé du cœur le plus volage.
Laissant un libre cours à mes ardens desirs
A l'infidelité je bornois mes plaisirs;

Mais j'ai vû Leonore, en la voyant si belle,
L'amant le plus leger devient le plus fidele;
Lelio n'éteindra jamais de si beaux feux,
Il doit à vos appas ce changement heureux.

I. ARLEQUIN *à Leonore.*

N'en croïez rien, j'en dis tout autant à Lisette,
Je lui jure à ses pieds l'ardeur la plus parfaite;
Je promets de brûler toujours pour ses appas;
Mais ce que je lui dis, je ne le pense pas.

I. LELIO.

Que vous dit Arlequin?

LEONORE.

Il m'a fort allarmée;
Et de vos sentimens je suis trop informée,
Je ne m'attendois pas.

I. LELIO.

Comment?

LEONORE.

Si je l'en croi
Je dois à vos discours ajoûter peu de foi;
Lelio, faudra-t'il craindre votre inconstance?

I. LELIO.

Ah! que me dites vous? que ce soupçon m'offense!
Retire-toi maraut, ou mon juste couroux...

LEONORE.

Ne vous emportez point.

I. LELIO.

Il [illegible] donc coups

I. ARLEQUIN.

Tâchez de m'imiter, j'ai l'humeur pacifique.

LEONORE.

Il est, vous le sçavez, ancien domestique.

I. ARLEQUIN.

Domestique, Madame, oh tout beau, s'il vous plaît,
Je suis presque son frere....

I. LELIO.

Ah! l'insolent valet!
Mon Pere à mon bonheur consentira sans peine:
Quel plaisir de former une si belle chaîne!
Lorsque rien ne s'opose à ma felicité,
Et que tout favorise un himen souhaité.

LEONORE.

Puisque vous êtes sûr de l'agrément d'un Pere,
Et que je puis compter sur celui de mon frere,
Ne différez donc plus.

I. LELIO.

Croïez que mon amour
Avec impatience attend un si beau jour.

LEONORE.

A ce moment heureux mon tendre cœur aspire,
Unir mon sort au vôtre est tout ce qu'il desire.
Adieu.

I. LELIO.

Vous me quittez?

LEONORE.

Je vous en ai trop dit;
Accusez-en l'amour, c'est lui qui me trahit.

SCENE VI.

I. ARLEQUIN *un moment seul;* FABRICE *survenant.*

I. ARLEQUIN.

DAns un cœur feminin lorsque l'amour se cache,
Il y tient tant morbleu, que rien ne l'en arrache.
J'aperçois mon vieux maître, il le faut éviter.

FABRICE *retenant Arlequin.*

Arlequin, faites-moi le plaisir de rester.

I. ARLEQUIN.

Je ne sçaurois, ailleurs mes soins sont nécessaires.

FABRICE *l'arrêtant.*

Demeurez un moment.

I. ARLEQUIN.

Monsieur, j'ai des affaires.

FABRICE.

Ma présence vous gêne, & j'en sçais la raison.

I. ARLEQUIN.

Vous me grondez toujours, vous faites le Caton;
Je vis d'une façon à ne me pas contraindre.

FABRICE.

De mon fils Lelio ne dois-je pas me plaindre?
Je ne le vois jamais au gré de mes désirs;
Sans cesse, il s'abandonne à de nouveaux plaisirs;
Loin de l'en détourner, tu l'engages à suivre

Cette route fatale, où son penchant le livre.

I. ARLEQUIN.

Ah ! Monsieur, votre fils est un garçon d'honneur,
Il a de l'enjoüment, de l'esprit, & du cœur ;
Reglé dans sa conduite, il est toujours le même,
Il fait de la dépense, il boit, il joue, il aime,
Il achete bien cher, quand on lui fait crédit,
Il se couche le jour, & se leve la nuit.
De remplir ses devoirs avec exactitude,
Il s'est fait dès long-tems une douce habitude ;
Il est l'exemple enfin de tous nos jeunes gens,
Et s'il vouloit se rendre à mes conseils prudens,
Il se divertiroit encore davantage.

FABRICE.

Il suivroit les leçons d'un Précepteur fort sage.

I. ARLEQUIN.

Il aime Leonore, & la doit épouser.

FABRICE.

Je le sçais : à ses vœux bien loin de m'opposer
Je voudrois que déja l'affaire en fut concluë ;
Elle est très-vertueuse, & pour telle connuë ;
Si l'autre Lelio n'eût point fini son sort....

I. ARLEQUIN.

Qu'allez-vous rappeller?

FABRICE.

Mais hélas, il est mort.
Sa mémoire, Arlequin, toujours me sera chere.

I. ARLEQUIN.

Vous me faites par-là souvenir de mon frere :

Pourquoi

Pourquoi renouveller aujourd'hui mes douleurs ?

FABRICE *pleurant.*

Je ne puis m'empêcher de répandre des pleurs.

I. ARLEQUIN *pleurant.*

Vous reveillés en moi l'amitié fraternelle.
Depuis plus de vingt ans, ô disgrace cruelle !
Mon frere avec ce fils, que vous avez perdu,
Partit un beau matin, & n'est point revenu ;
Mais croïez-vous, Monsieur, qu'ils ne soient plus en vie ?

FABRICE.

Il n'en faut point douter, elle leur fut ravie.
Depuis un si long-tems Lelio m'eût écrit,
Et j'aurois de son sort été sans doute instruit.

I. ARLEQUIN.

Mon frere, comme moi, ne sçavoit point écrire,
C'est pourquoi, de son sort, il n'aura pû m'instruire ;
Ce fils que vous pleurez avec juste raison,
De l'autre Lelio portoit aussi le nom.

FABRICE.

Tous deux le même jour, reçurent la naissance,
Ils avoient même traits, & même ressemblance.
Ta mere, qui chez moi servoit fidelement,
Mit au monde deux fils dans le même moment;
Ton pere en ressentit une allegresse extrême,
Et suivant mon exemple, il les nomma de même :
Ton frere s'appelloit Arlequin comme toi.

I. Arlequin.

Oui, c'étoit mon portrait, mais cependant je croi
Que j'étois plus mignon, plus beau, plus agréable.

Fabrice.

Non, sa figure étoit à la tienne semblable,
Le départ de ce fils m'occupoit nuit & jour;
Venise me devint un funeste séjour,
Et quelque tems après je quittai cette ville,
Pour venir établir ici mon domicile.

I. Arlequin *pleurant amérement.*

Mon pauvre frere, hélas! je ne te verrai plus.

Fabrice.

Epargne-toi, mon cher, des regrets superflus.

Arlequin *pleurant toujours.*

Avant que d'avoir vû le ténébreux rivage,
S'il m'eût laissé du moins quelque gros heritage,
Je me consolerois; car j'ai le cœur si bon...
Mais mourir loin de moi, sans me faire aucun don,
C'est une cruauté dont j'ai lieu de me plaindre.

Fabrice.

Finis.

I. Arlequin *pleurant plus fort.*

Dans ma douleur, je ne puis me contraindre,
Il a vraiment grand tort d'être ainsi trépassé.

Encore plus fort.

Mon pauvre frere est mort, & ne m'a rien laissé. *Il sort.*

SCENE VII.

FABRICE *seul.*

SOus le joug de l'himen, si Lelio s'engage,
J'adoucirai bientôt les chagrins du veuvage;
Et lorsque de mon fils je serai délivré,
Je ne tarderai pas à choisir à mon gré
Une jeune personne, & digne de me plaire.
Hortense, par ma foi, seroit bien mon affaire;
Elle m'inspireroit un feu toujours nouveau;
Elle n'a que vingt ans! ah! le friand morceau!

Il sort.

SCENE VIII.

II. LELIO, II. ARLEQUIN.

Arlequin portant une Valise sur ses épaules; & Lelio qui se promene pendant qu'Arlequin le suit chargé de la Valise.

II. LELIO.

DEpuis plus de vingt ans absent de ma Patrie,
Je n'ai pû du destin fléchir la barbarie;
Des caprices du sort, objet infortuné,
Je fus presque en naissant à souffrir condamné.

II. ARLEQUIN.

Monsieur, cette Valise est diablement pesante.

II. LELIO.

Je me livre avec joie à l'espoir qui m'enchante,
Je ne prétends rester à Naples que deux jours.

II. ARLEQUIN.

Monsieur, soulagez-moi; jaserez vous toujours?

II. LELIO.

Et sans perdre de tems je repars pour Venise.

II. ARLEQUIN.

Encor ? je ne puis plus porter cette Valise.

II. LELIO.

J'espere y retrouver mon pere.

II. ARLEQUIN.

Babillard !

LELIO.

Quelle vive douleur lui causa mon départ !
Je reverrai mon frere....

II. ARLEQUIN.

Ecoutez-moi, de grace ;
Depuis assez long-tems ce fardeau m'embarasse:

II. LELIO.

Et le Ciel favorable à mes vœux....

II. ARLEQUIN.

Par pitié...:

II. LELIO.

Excuses-moi, mon cher, je t'avois oublié.

Lelio déchargeant Arlequin, remet la Valise sur ses épaules.

II. ARLEQUIN *contrefaisant son maître, & se promenant.*

Depuis plus de vingt ans, absent de ma Patrie,
Je n'ai pû du destin fléchir la barbarie.

II. LELIO.

Arlequin que fais-tu?

II. ARLEQUIN.

Quel plaisir d'embrasser
Mon cher papa mignon, & de le caresser!
Je lui raconterai mes peines, mes voyages,
Des païs que j'ai vûs les différens usages.

II. LELIO.

Veux-tu bien....

II. ARLEQUIN.

Je verrai mon frere & mes amis,
De mon heureux retour ils seront tous ravis,
Je reverrai Venise.

II. LELIO.

Encor? tu me desoles.

II. ARLEQUIN.

Son superbe Arsenal, & ses belles Gondoles.

II. LELIO.

Pour moi de ce fardeau c'est trop de la moitié.

II. ARLEQUIN *lui ôte la Valise, & dit après*

Excuse-moi mon cher, je t'avois oublié.

II. LELIO.

Je t'aprendrai, maraut...

II. ARLEQUIN.

Ah! treves de colere.
Croïez que je n'ai point prétendu vous déplaire;

J'ai voulu seulement vous faire convenir
Que contre un pareil poids, on ne sçauroit tenir.
Vous l'avez éprouvé, j'en suis ma foi bien aise;
Nous pouvons maintenant discourir à notre aise,
Nous partirons bien-tôt de Naples, n'est-ce pas?
Ah! Monsieur, que Venise aura pour moi d'appas.

II. LELIO.

Je le crois.

II. ARLEQUIN.

Convenez que la Ville est jolie;
Le Carnaval sur-tout....

II LELIO.

Ton entretien m'ennuie.
Frape à ce Cabaret.

Arlequin va fraper à l'Hôtellerie.

SCENE IX.

SCAPIN, II. LELIO, II. ARLEQUIN.

SCAPIN.

ARlequin, serviteur.
Ah Monsieur Lelio, vous me faites honneur.

II. LELIO *à Arlequin.*

Quelle imprudence! eh quoi tu ne pouvois te taire,
De dire qui je suis, étoit-il nécessaire?

II. ARLEQUIN.

Voilà de vos écarts : sans ma permission,
Pourquoi donc, s'il vous plaît, l'informer de
mon nom ?

II. LELIO.

Je ne sçais ce que c'est.

SCAPIN.

En quoi te suis-je utile ?
Parle, cher Arlequin.

II. ARLEQUIN *à part*.

haut. Il échauffe ma bile.
D'où nous connoissez-vous ?

SCAPIN.

Vous faites l'ingenu,
Mon ami.

II. ARLEQUIN.

Dans ces lieux je veux être inconnu ;
Aussi-bien que mon maître, & c'est une insolence,
De reveler des noms consacrez au silence.
Un procedé semblable a lieu de me piquer.

II. LELIO *à Arlequin*.

Cet homme aparamment nous a vûs débarquer ;
Et quelqu'un sur le Port a pris soin de l'instruire. *à Scapin*.
Je veux loger chez vous.

SCAPIN.

Oh vous n'avez qu'à dire :
Le Seigneur Lelio m'honore infiniment,
Et peut de ma maison disposer librement.

II. ARLEQUIN.

Il eſt *incognito :* quelle tête maudite !

SCAPIN.

Il ſuffit, je ſerai plus diſcret dans la ſuite,
Je ne le ſçavois pas, excuſez, Arlequin.

II. ARLEQUIN.

Il me nomme toujours, au diable le faquin.

II. LELIO *à Arlequin.*

Va choiſir une chambre, & porte ma Valiſe.

II. ARLEQUIN *à Scapin.*

Qu'avons-nous à dîner ? mon appetit s'aiguiſe.

SCAPIN.

Ordonnez-le vous-même.

II. ARLEQUIN.

Il nous faut deux dindons ;
N'oubliez pas, ſur-tout, un plat de macarons.

SCAPIN.

Cela ſuffit, entrez dans mon Hôtellerie.

II. ARLEQUIN.

Demeurez un inſtant, aidez-moi je vous prie.

Arlequin prend la Valiſe, & après avoir paſſé ſous les jambes de Scapin, qu'il fait tomber, il lui fait prendre la Valiſe, & dans cette poſture il emporte Scapin dans l'auberge.

SCENE X.

LEONORE, II. LELIO.

LEONORE.

JUgez, cher Lelio, par cet empreſſement,

Du plaisir que je trouve à revoir mon amant ;
C'est lui qui dans ces lieux près de vous me rappelle.
Je viens vous annoncer une heureuse nouvelle;
Avez-vous vû mon frere ?

II. Lelio.

Et pourquoi, s'il vous plaît,
Me le demandez-vous ? je ne suis point au fait.

Leonore.

Il aprouve nos feux : à nos desirs propice,
Il souhaite ardemment que l'himen nous unisse.

II. Lelio.

Votre frere, Madame, a bien de la bonté,
Mais d'un pareil honneur mon cœur est peu flatté:
Excusez, si je parle avec trop de franchise.

Leonore.

Ciel ! que viens-je d'entendre, & quelle est ma surprise !

II. Lelio.

Tout franc de cet abord, je ne sçais que penser,
A quelqu'autre qu'à moi daignez vous adresser;
De telles libertez blessent les bienséances,
Il ne vous convient point de faire des avances.

Leonore.

Perfide, cet accueil excite mon dépit,
Ton valet Arlequin ne me l'a que trop dit.

II. Lelio.

Et que vous a-t'il dit ?

Leonore.

Que tu n'étois qu'un traître

Au portrait qu'il a fait, je devois te connoître?
Et ne pas écouter des discours dangereux,
Qui me font éprouver le sort le plus affreux.
Mais le voici lui-même : Arlequin?

SCENE XI.

II. ARLEQUIN, & les susdits Acteurs.

II. ARLEQUIN *à Lelio.*

Que veut-elle?
Que faites vous, Monsieur, avec cette femelle?
Prenez-y garde au moins, ne cherchez pas malheur.

II. LELIO.

C'est toi qui la connois, . . .

II. ARLEQUIN.

Vous êtes dans l'erreur.

LEONORE.

Tu ne me connois pas?

II. ARLEQUIN.

Moi, non, en conscience.
Je serois bien fâché d'avoir fait connoissance.

LEONORE.

Quoi donc, ne suis-je pas Leonore?

II. ARLEQUIN.

Pour moi
Je ne vous vis jamais, & j'en jure ma foi.

LEONORE.

Lelio me méprise & brave ma tendresse.

II. Arlequin.

Vous insistez en vain, laissez-nous ma Princesse,
Malgré tous vos apas vous n'y gagnerez rien.

Leonore.

Je ne puis plus souffrir un semblable entretien.
Adieu perfide, cede au penchant qui t'entraîne,
C'en est fait, pour toujours mon cœur brise sa chaîne;
A mon égarement succede la raison
Et je vais oublier, ingrat, jusqu'a ton nom.

Elle sort.

SCENE XII.

II. ARLEQUIN, II. LELIO.

II. Arlequin.

Morbleu qu'elle fureur! C'est une autre Hermione.

II. Lelio.

Je n'ai point merité les noms qu'elle me donne.

II. Arlequin.

Elle peut étaler ailleurs ses airs coquets,
Car nous ne voulons pas tomber dans ses filets.



SCENE XIII.

LEANDRE, II. LELIO, II. ARLEQUIN.

LEANDRE.

PErmettez que ma joïe éclate toute entiere,
Et queje vous embrasse ici, mon cher beau-frere.
Oui, Lelio, j'aspire à ce moment si doux,
Qui doit unir ma sœur pour jamais avec vous;
Rien ne me flatte tant qu'une telle alliance.

II. LELIO.

Monsieur, à cet himen, je vois peu d'aparence,
Vous m'honnorez beaucoup; mais qu'elle est cette sœur,
Pour qui vous me parlez avec tant de chaleur?

LEANDRE.

Vous ne le sçavez pas?

II. LELIO.

Non, Monsieur, je l'ignore.

LEANDRE.

Quoi déja vous auriez oublié Leonore?
Vous m'étonnez....

II. LELIO.

Son nom est Leonore, hé bien
Cette charmante sœur que veut-elle?

LEANDRE.

Fort bien,

Vous vous divertissez, & je vous le pardonne.

II. ARLEQUIN *à Lelio*.

Quoi vous ne voyez pas que l'honnête personne,
Pour qui ce beau Monsieur semble s'interesser,
Est celle qui vouloit si bien vous amorcer ?

II. LELIO.

Vous êtes-donc son frere ?

LEANDRE.

Une telle demande....

II. LELIO *à Arlequin*.

Que dis-tu de la sœur ?

II. ARLEQUIN.

Elle est ma foi friande.

II. LELIO *à Leandre*.

Je vous en felicite. Et je dois l'épouser ?

II. ARLEQUIN.

Monsieur civilement vient vous la proposer.

II. LELIO.

Je lui suis obligé, l'offre est avantageuse.

LEANDRE.

Cette affaire pourroit devenir serieuse,
Lelio, c'en est trop, un semblable discours,
Me lasse....

II. LELIO.

Je veux bien en terminer le cours.
Je finis en deux mots. Vôtre sœur, quoi qu'aimable,
N'est pas pour moi, Monsieur, un parti convenable ;

Vous pouvez mieux choisir, car je vous suis garant
Que vous n'aurez jamais Lelio pour parent.

LEANDRE.

Quand j'ai conçû pour vous une estime sincere;
Je n'étois pas instruit de votre caractere;
Je cours dès cet instant desabuser ma sœur,
Et de vos sentimens dévoiler la noirceur.
Vous me ferez raison d'une si vive offense;
Adieu, Monsieur; craignez une juste vengeance.

Il s'en va.

SCENE XIV.

II. LELIO, II. ARLEQUIN.

II. LELIO.

J'Ignore, près de moi quel motif le conduit.

II. ARLEQUIN.

Ce garçon de sa sœur n'aura pas grand débit;
Dans l'Auberge, Monsieur, vous serez plus tranquille.

II. LELIO.

Le dîner n'est pas prêt, faisons un tour de ville.

II. ARLEQUIN.

Le Cabaret pour moi seroit plus gracieux;
Allons nous promener, j'en dinerai bien mieux.

SCENE XV.

SCAPIN *sortant de son Hôtellerie, veut retenir Arlequin qu'il voit sortir.*

ARlequin ?

II. ARLEQUIN.

Je reviens.

SCENE XVI.

SCAPIN *seul.*

QUelle est leur fantaisie!
Pourquoi n'entrent-ils pas dans mon Hôtellerie ?
J'ai fait exactement ce qu'ils m'ont ordonné ;
Le plat de macarons est bien assaisonné :
Au Seigneur Arlequin, je suis bien sûr de plaire ;
C'est son mets favori, qu'il fera bonne chere !
Mais le voici.

SCENE XVII.

SCAPIN, I. ARLEQUIN.

I. ARLEQUIN.

BOn jour, mon cher ami Scapin,

Que je t'embrasse . . . encor. . .

SCAPIN.

Arrête toi, badin.

I. ARLEQUIN *l'embrassant.*

Non, je ne puis cesser de te marquer mon zele,
Et tu n'auras jamais un ami plus fidele :

l'embrassant encore.

Quel plaisir je ressens !

SCAPIN.

Quel accueil gracieux !

I. ARLEQUIN.

Je suis quand je te vois, & content, & joyeux,
Je n'ai depuis long-tems joui de ta présence.

SCAPIN.

Depuis long-tems !

I. ARLEQUIN.

Sans doute.

SCAPIN.

Ah ! qu'elle extravagance !
Tu viens de me quitter.

I. ARLEQUIN.

Tu veux rire, je croi.

SCAPIN.

Ici tu n'est donc plus *incognito* ?

I. ARLEQUIN.

Qui, moi ?
Quelle raison aurois-je ? & que veux-tu me dire ?

SCAPIN.

As-tu bon apetit ?

I. ARLEQUIN.

I. ARLEQUIN.

Oh, parbleu, je t'admire;
Peux-tu me demander si j'ai bon appetit ?
Mais tu n'y songes pas, ou bien tu perds l'esprit.

SCAPIN.

Qu'est devenu ton maître ?

I. ARLEQUIN.

Il ne t'importe guéres,
De sçavoir ce qu'il fait, sont-ce là tes affaires ?

SCAPIN.

Oh je ne dis plus rien; les macarons sont prêts,
Et les dindons aussi: j'ai mis le vin au frais.

I. ARLEQUIN.

Les macarons sont prêts ? l'agréable nouvelle !
Pour qui les as-tu faits ?

SCAPIN.

La question est belle !
Pour ton maître, & pour toi, ne t'en souvient-il plus ?

ARLEQUIN.

Non, mais je ne veux point raisonner là-dessus.
Porte-le tout ici, sans tarder d'avantage.

SCAPIN.

Mais à ne pas entrer quelle raison t'engage ?

I. ARLEQUIN.

Va chercher promptement ce mets délicieux.

SCAPIN *s'en allant.*

Soit.

SCENE XVIII.

I. ARLEQUIN, *seul.*

ET reviens bien-tôt, je t'attens en ces lieux.
Un plat de macarons, qu'elle heureuse surprise!
De ses dons précieux, Scapin me favorise,
O bonheur sans égal! macarons, mes amours,
Le fidele Arlequin vous aimera toujours.

SCENE XIX.

I. ARLEQUIN, SCAPIN *revient avec un panier couvert.*

SCAPIN.

TIens, voilà ton affaire.

I. ARLEQUIN.

Ah! quelle odeur suave!
Et le vin?

SCAPIN.

J'ai percé le meilleur de ma cave.

I. ARLEQUIN.

Que je t'aime Scapin!

SCAPIN.

Adieu, jusqu'au revoir;
Mangez bien, notre ami.

I. ARLEQUIN.

Je ferai mon devoir.
L'honnête homme ! A l'instant je vais trouver mon maître,
Et de cette pitance avec lui me repaître.

SCENE XX.

SCAPIN, II. LELIO, II. ARLEQUIN, *qui vient un moment après*

II. LELIO.

AH ! vous voilà Scapin, hé bien dînerons-nous ?

SCAPIN.

Quand vous voudrez, Monsieur, cela dépend de vous.

II. LELIO *au II. Arlequin qui vient lentement.*

Marche donc Arlequin, ta lenteur est extrême
A quoi t'amuses-tu ?

II. ARLEQUIN *d'un ton languissant.*

Parbleu, marchez vous-même,
Je ne puis plus aller, vous m'en pressez en vain,
Et je vais expirer, victime de la faim,
Si vous ne soulagez mon estomac débile.

II. LELIO *à part.*

Que veut dire ceci ? mon cœur n'est plus tranquile ;
Sur moi l'amour veut-il exercer son pouvoir ?
Ah ! le charmant objet que nous venons de voir !

II. ARLEQUIN.

La belle lui lançoit une amoureuse œillade,
Et je crois qu'il en tient. [illegible] maudite promenade!

[illegible] à Scapin.

C'est donc vous que je vois, servez-nous promptement,
Car je meurs, si j'attends encor un seul moment.

SCAPIN.

Que voulez-vous de plus?

II. ARLEQUIN.

Faut-il que je m'explique?
Les macarons.

SCAPIN.

Fort bien... oh! la bonne pratique!
En dois-je faire encore, avez-vous tout mangé?

II. ARLEQUIN.

Loin que mon appetit ait été soulagé,
Je suis encore à jeun.

SCAPIN.

Tant pis, c'est votre faute,
Je vous les ai donnés.

II. LELIO.

Que dites-vous, notre Hôte?
Y pensez vous?

SCAPIN.

Monsieur, je dis la verité,
Je n'en impose point, il a tout emporté.

II. ARLEQUIN.

Moi, j'ai tout emporté! c'est une calomnie
Que je ne puis souffrir, qui doit être punie.

SCAPIN.

Et moi, je ſoutiendrai que tu les as reçus.

II. ARLEQUIN.

Qu'entens-je ? je friſſonne, & mes ſens ſont émus :
Contre cet impoſteur ma colere s'enflâme.

II. LELIO.

Modere les tranſports qui ſaiſiſſent ton ame.

II. ARLEQUIN.

On ne me fit jamais de ſi cruels affronts.

II. LELIO *arrêtant Arlequin.*

Doucement.

II. ARLEQUIN.

Il s'agit ici de macarons.
De cet empoiſonneur, vous voyez la malice ;
Il faut que je me vange, & que je le puniſſe,
Ne me retenez pas...

II. LELIO.

Calme cette fureur.

II. ARLEQUIN.

Ce ſont là de ces coups qui vont juſques au cœur.

II. LELIO *à Scapin.*

A la fin je ſuis las de tout ce badinage,
Servez-moi, je ne puis attendre d'avantage.

SCAPIN.

Du repas aprêté, qu'a donc fait Arlequin ?

II. ARLEQUIN.

Vous l'entendez, Monſieur, ce maraut, ce faquin,
Et je ne ſerois pas ſenſible à cette injure ?

Avec un front d'airain il soutient l'imposture.

SCAPIN.

Aprenez que jamais on ne s'est plaint de moi.
Je suis homme d'honneur, j'ai de la bonne foi;
A votre valet seul vous devez vous en prendre.

II. ARLEQUIN.

Oh pour le coup, Monsieur, je ne puis plus l'entendre
Et son effronterie irrite mon couroux
Il faut que l'imposteur périsse sous mes coups.

Arlequin le rosse.

SCAPIN.

A moi, garçons, à moi; signalés vôtre zele,
Sortez, reconnoissez la voix qui vous appelle.

Tous les domestiques de Scapin sortent du Cabaret, Arlequin les rosse aussi-bien que Scapin.

Fin du premier Acte.





ACTE DEUXIEME.

SCENE PREMIERE.

FABRICE, CHRISANTE.

FABRICE.



Ui, vous devez, Chrisante, aprouver mon dessein,
Quand j'offre à votre fille, & mon cœur & ma main.
Si je deviens l'époux de la charmante Hortense,
Par mes empressemens, & par ma complaisance,
J'espere, cher ami, bientôt m'en faire aimer.

CHRISANTE.

Puissiez vous seulement, vous en faire estimer;
Vous seriez trop heureux : un homme de votre âge,
Entre nous, n'en doit pas souhaiter d'avantage.

FABRICE.

Un homme de mon âge ! eh quoi suis-je si vieux ?
Chrisante, ce discours est trop injurieux.

CHRISANTE.

Je pourrois en donner une preuve évidente,

Je suis votre Cadet, & je passe soixante.

FABRICE.

Allez, vous raisonnez comme un extravagant,
Je n'ai jamais été si jeune, & si fringant.
Avec un teint fleuri, l'on est encor de mise;
Pour ma taille, je crois qu'elle n'est pas mal prise:
Je suis badin, galant, & vif comme un éclair.

CHRISANTE.

Vous êtes fort bien fait, & vous avez grand air.
Lelio, cependant est aimé de ma fille.

FABRICE.

Qui, mon fils? c'est un fat.

CHRISANTE.

Sa figure est gentille.

FABRICE.

Fy donc: merite-t-il de m'être preferé?

CHRISANTE.

Hortense en est éprise, & le trouve à son gré,
Pour elle je venois en faire la demande.

FABRICE.

Je crois qu'entre nous deux la difference est grande;
C'est un petit volage, & moi je suis constant,
Pouvez vous entre nous balancer un instant?
Leonore d'ailleurs a fait naître sa flame,
Il obtient mon aveu pour en faire sa femme.
Ça promettez moi donc, que l'himen par ses nœuds,
Me rendra possesseur de l'objet de mes vœux.
Vous ne repondez rien? vous me faites attendre,

Ne

Ne consentez-vous pas que je sois votre gendre?
Parlez, qu'elle lenteur! ce silence m'émeut.

CHRISANTE.

Oüi, je vous le promets, si ma fille le veut.
Serviteur.

SCENE II.

FABRICE *seul*

PEut-on voir un plus grand imbecile!
Sa fille assurément seroit bien difficile;
C'est un parti pour elle assés avantageux,
Et je ne pense pas qu'elle pût trouver mieux.
Mais de ses sentimens, curieux de m'instruire,
A ce jeune tendròn j'ai pris le soin d'écrire;
Je veux lui faire rendre au plûtôt ce poulet;
Bon ... Arlequin sera le porteur du billet,
Il vient fort à propos.

SCENE III.

ARLEQUIN, FABRICE.

FABRICE.

APproche, mon fidele,
Il faut en ma faveur faire éclater ton zele.

I. ARLEQUIN.

D'une commission voulez-vous me charger?

Je ne recule point quand il faut obliger.

FABRICE.

Tu connois bien Hortense?

I. ARLEQUIN.

Elle est nôtre voisine.

FABRICE.

Justement: & l'amour pour elle me lutine.

I. ARLEQUIN.

Vous l'aimés?

FABRICE.

Et de plus, je prétens l'épouser.

I. ARLEQUIN.

Oh vous n'en ferez rien: je m'y dois opposer.

FABRICE.

Ecoute, sois discret, garde bien le silence,
Et tu peux être sûr d'une ample récompense;
Ne dis rien à mon fils de mon intention.
J'aime Hortense, & j'aspire à sa possession.

I. ARLEQUIN.

Vous allez d'un chacun vous attirer le blâme;
Vous ne pourrez jamais en faire vôtre femme,
Un tel projet pour vous seroit trop hazardeux.

FABRICE.

Porte lui de ma part ce billet amoureux,
Ne me refuse point, rends moi ce bon office;
Voilà quatre ducats pour prix de ce service.

I. ARLEQUIN *prenant l'argent.*

Ah vous faites de moi tout ce que vous voulez;
Vous connoissez mon foible, il suffit, détalez.

Fabrice s'en va.

I. ARLEQUIN.

Après tout que m'importe, il peut aimer Hortense,
Je profite assez bien de son extravagance.

Il frappe chez Hortense.

SCENE IV.

HORTENSE, I. ARLEQUIN.

HORTENSE.

Je ne me trompe pas, c'est Arlequin.

I. ARLEQUIN.

Bonjour.

HORTENSE.

Que me veux tu?

I. ARLEQUIN.

Je suis un messager d'amour.

HORTENSE *à part.*

Un messager d'amour! rien n'égale ma joye,
Et c'est asseurement Lelio qui l'envoye.
Ses regards amoureux m'ont fait apercevoir
Que mes yeux sur son cœur, avoient quelque pouvoir.
D'aujourd'hui seulement je reconnois qu'il m'aime.

I. ARLEQUIN.

Vous avez bien raison, son amour est extrême.

HORTENSE.

Que ne le disoit-il?

I. ARLEQUIN.

Si vous n'en prenez soin
Le pauvre malheureux n'ira pas encor loin,
L'amour pour vos appas, nuit & jour le tourmente.

HORTENSE.

Je sens à ce reçit que mon ardeur s'augmente.

I. ARLEQUIN *à part.*

Elle aime ce vieux fou; morbleu que je la plains!

HORTENSE.

Ne changera-t'il point? C'est tout ce que je crains.

I. ARLEQUIN.

Lui, changer! bannissez cette frivole idée;
Vous le connoissez mal, soyez persuadée
Que jusques au trépas, (& j'en ferois serment)
Vous ne trouverez point en lui de changement.

HORTENSE.

Et quels sont ses desseins?

I. ARLEQUIN.

Mais il n'a d'autre envie
Que de vous obtenir par la Ceremonie;
Quand on est à son âge, on a l'esprit bien fait
Et penser autrement seroit un grand forfait.

HORTENSE.

A son âge, Arlequin, on est formé pour plaire.

I. ARLEQUIN.

Il est formé de reste, on n'y peut plus rien faire.

HORTENSE.

Il veut donc m'épouser?

I. ARLEQUIN.

C'est tout ce qu'il prétend :
Il n'est pas dégoûté, j'en ferois bien autant.

HORTENSE.

A mon pere, sans doute, il m'aura demandée.

I. ARLEQUIN.

Je suis sûr qu'à ses vœux vous êtes accordée.

HORTENSE.

Ne t'a-t'il point chargé d'une lettre pour moi ?
Que je serois charmée....

I. ARLEQUIN.

Oh vraiment je le croi.
La voilà...

HORTENSE.

Donne donc.

I. ARLEQUIN *à part.*

La pauvre malheureuse !
Elle n'est pas encor en époux connoisseuse.

HORTENSE *lisant la lettre.*

Soyez sensible à mon ardeur,
Je vous adore, belle Hortense.

Ah ! qu'il débute bien ! peut-on mieux s'exprimer ?
Et comment le connoître, & ne le pas aimer !

Elle lit.

Soyez sensible à mon ardeur,
Je vous adore, belle Hortense ;
Daignez m'accorder votre cœur,

Qu'il soit le prix de ma constance;

Il l'a depuis long-tems, & le merite bien.

I. ARLEQUIN *à part.*

Je demeure immobile, & je n'y conçois rien.

Hortense continuant de lire.

Pour couronner les plus beaux feux
Qu'au plûtôt l'himen nous unisse,
Et rendez pour toujours heureux
Le tendre, & l'amoureux FABRICE.

Hortense d'un air étonné.

Quoi, Fabrice, pour moi ta donné cette lettre?

I. ARLEQUIN *sur le même ton.*

Oui Fabrice en vos mains m'a dit de la remettre.

HORTENSE.

Fort bien... aurois-je pû jamais le soupçonner?

I. ARLEQUIN.

Et la réponse...

HORTENSE.

Attens, je vais te la donner.

I. ARLEQUIN.

Grace au Ciel, j'ai rempli dignement mon office.

HORTENSE *frappant Arlequin, dit:*

Porte cette réponse à l'aimable Fabrice.

I. ARLEQUIN.

Je n'y manquerai pas. Belle reception!
Me voilà bien payé de ma commission.

SCENE V.

FABRICE, I. ARLEQUIN.

FABRICE.

As-tu rendu ma lettre?

I. ARLEQUIN.

Oui, votre affaire est faite.

FABRICE.

Ah que dans ce moment mon ame est satisfaite!
T'a-t-elle bien reçû?

I. ARLEQUIN.

Comme elle le devoit.
Ah! si vous aviez vû, comme elle s'exprimoit!

FABRICE.

Ma lettre l'a charmée, elle est d'un si beau stile.

I. ARLEQUIN.

En mots passionnez votre plume est fertile.

FABRICE.

Il faut en convenir, j'écris bien tendrement.

I. ARLEQUIN.

Sur-tout rien n'est si beau que le commencement,
Et vos expressions l'ont si fort réjoüie,
Que la belle en mes bras s'est presque évanoüie.

FABRICE.

Ah ! que je ſuis content !

I. ARLEQUIN *contrefaiſant Hortenſe.*

Que mon ſort eſt heureux !
J'ai pû, m'a-telle dit, faire naître ſes feux ?
A ma felicité, non rien n'eſt comparable.

FABRICE.

A tes ſoins obligeans je ſuis trop redevable,
Et ma reconnoiſſance ici doit éclater,
De ce que je te dois rien ne peut m'acquitter,
Tiens, prens ces deux ducats.

I. ARLEQUIN *les prenant avidement.*

Vous vous mocquez je penſe,
Je ſers ſans interêt.

FABRICE.

Qu'a dit la belle Hortenſe ?
Continue...

I. ARLEQUIN.

Eſt-il vrai qu'il me veut épouſer ?
Oui, je viens de ſa part, pour vous le propoſer,
Votre poſſeſſion fait ſa plus chere envie ;
A cet aimable objet, quand me verrai-je unie ?
Oui de tous les mortels c'eſt le plus accompli,
Que je l'aime, Arlequin, qu'il eſt bien fait, joli !
Il ſera tout mon bien, & toute ma reſſource.

FABRICE.

Je ne ſçais où je ſuis ... tiens, prens toute la bourſe.

I. Arlequin.

Je vous suis obligé.

Fabrice.

Poursuis, cher Arlequin.

I. Arlequin.

Du billet amoureux, lorsqu'elle a lû la fin,
Tout à coup son visage a changé.

Fabrice.

Qu'est-ce à dire?

I. Arlequin.

Un peu de patience, & je vais vous instruire.

Fabrice.

A-t-elle fait réponse?

I. Arlequin.

Oh très-exactement.

Fabrice.

Ne la refuse pas à mon empressement,
Satisfais aux desirs de mon ame éperduë...

I. Arlequin.

La voulez-vous, Monsieur, comme on me la renduë?

Fabrice.

Oui, n'en suprime rien.

I. Arlequin.

Je ne suis pas si sot.

Il le bat.

Fabrice.

Ah! coquin!

I. Arlequin.

La voilà sans en obmettre un mot.

Il s'en va.

SCENE VI.

FABRICE *seul.*

JE sçaurai me venger d'une telle insolence ;
Et voilà, m'a-t-il dit, la réponse d'Hortense.
Me voir par un valet de la sorte outragé !
Non, je ne puis penser qu'elle l'en ait chargé ;
Mais il revient...

SCENE VII.

II. ARLEQUIN, FABRICE.

FABRICE *voyant Arlequin, se retire & vient par derriere le battre.*

FAquin apprens à me connoître ;
On ne maltraite pas impunément un maître.

II. ARLEQUIN *un moment seul.*

De tant d'honnêtetés j'ai lieu d'être confus,
Les étrangers ici sont assez bien reçus.

SCENE VIII.

II. LELIO, II. ARLEQUIN.

ARlequin d'où viens-tu ? de toi j'étois en peine.

II. ARLEQUIN.

Je viens d'être rossé.

II. LELIO.

Toi ?

II. ARLEQUIN.

La chose est certaine.

II. LELIO.

Qui peut t'avoir battu ?

II. ARLEQUIN.

N'en soyez point surpris ;
C'est peut-être, Monsieur, la mode du païs.

II. LELIO.

Je ne te croirai point, quoique tu puisse dire.

II. ARLEQUIN.

Rien n'est pourtant plus vrai, j'en jure.

II. LELIO.

Tu veux rire ?

II. ARLEQUIN.

Oui da ! pour badiner, je prendrois bien mon temps ;
Les coups qu'on m'a donnez sont fort divertissans.
Si j'avois eu le tems de tirer ma flamberge. . .

II. LELIO.

Je ne veux plus, au moins, rester dans cette auberge,
Il faut chercher ailleurs.

II. ARLEQUIN.

Vous avez bien raison ;
Je pourrois assommer l'Hôte de la maison.

II. LELIO.

Je le crois.

II. ARLEQUIN.

Il me prend par mon endroit sensible.

II. LELIO.

Il faut tout oublier.

II. ARLEQUIN.

Il ne m'est pas possible ;
Et je m'en souviendrai même après mon trépas.

II. LELIO.

Fais le venir ici.

II. ARLEQUIN.

Ne vous en flatez pas,
S'il paroît à mes yeux je le reduis en poudre.

II. LELIO.

Je te l'ordonne.

II. ARLEQUIN.

Non, je ne puis m'y résoudre ;
Monsieur, frappez vous-même.

II. LELIO.

Il faut le contenter ;
Hola !

SCENE IX.

SCAPIN, II. LELIO, II. ARLEQUIN.

SCAPIN.

Vous venez donc encor pour m'insulter?

Ne vous avisez pas de me chercher querelle,
Mes garçons sont tous prêts, & si je les appelle,
Sous leurs bras vigoureux craignez de succomber,
Une grêle de coups sur vous pourra tomber.

II. Arlequin *à Lelio.*

Laissez-moi satisfaire un couroux legitime,
Dans son sang odieux je veux laver son crime.

Scapin.

Je les ferai venir, modere tes fureurs,
J'y cours.

II. Lelio *arrêtant Scapin.*

Monsieur Scapin, je vais loger ailleurs;
Vous ne meritez pas qu'un homme de ma sorte
Daigne rester chez vous.

II. Arlequin.

Non, le diable m'emporte:
J'aimerois cent fois mieux loger dans les enfers,
Que chez ce Tavernier; l'homme le plus pervers,
Le plus grand scelerat qu'ait produit la nature:
Un fripon, qui m'a fait la plus cruelle injure,
Le plus déterminé des insignes larrons,
Et pour dire encor plus, voleur de macarons.

II. Lelio.

C'en est assez. Scapin, vous avez dû m'entendre,
Ma Valise est chez vous, il viendra la reprendre.
Je n'y retourne plus. *Il s'en va.*

SCENE X.

SCAPIN, II. ARLEQUIN.

SCAPIN.

Vous me ferez plaisir.

II. ARLEQUIN.

Nous te donnons congé.

SCAPIN.

C'étoit mon seul desir.

II. ARLEQUIN.

Entens-tu malheureux ? nous quittons ta gargotte.

SCAPIN.

Tant mieux.

II. ARLEQUIN.

Si j'y reviens, je veux bien qu'on me frotte.

SCAPIN.

Et si je t'y reçois, je veux être berné.

II. ARLEQUIN.

Tais-toi, distributeur de vin empoisonné.

SCAPIN.

Arlequin finissez, faites-moi cette grace.

II. ARLEQUIN.

Non, ne l'espere pas.

SCAPIN.

Mon ami, je me lasse,

Et si j'entens encor tous vos beaux complimens....

II. Arlequin,

Hé bien que feras-tu ?

Scapin,

J'appellerai mes gens,

II, Arlequin,

Tout bien consideré, la colere est mal saine ;
J'en tomberois malade, il n'en vaut pas la peine,

Scapin,

Je n'ai qu'à dire un mot, ils feront leur devoir.

II. Arlequin,

Non, ils n'ont qu'à rester, je ne veux pas les voir.

Scapin *saluant Arlequin.*

Je suis votre valet.

II. Arlequin veut fraper Scapin qui se retourne.

Scapin *continuë.*

Que prétendez-vous faire?

II, Arlequin,

Moi ! rien, je gesticule.

Scapin *riant,*

Adieu, point de colere.

Il s'en va.

II. Arlequin *un moment seul.*

Tu dois remercier ma pacifique humeur,
Tu ne rirois pas tant, si j'avois plus de cœur.



SCENE XI.

LEANDRE, II. ARLEQUIN.

LEANDRE.

LElio me surprend, son procedé me blesse :
Croit-il impunément manquer à sa promesse ?
Je vengerai ma sœur, & de sa trahison
Avant la fin du jour il me fera raison.
J'aperçois son valet, & dans cet instant même
Je prétens le punir de son audace extrême ;
Je sçais qu'il a tenu des discours insolens.

Il bat Arlequin.

Aprenez à parler, m'entendez vous ?

Il s'en va.

II. ARLEQUIN.

J'entens.
On m'assomme de coups, qu'elle ville maudite !
Mais il revient je crois, ah fuyons au plus vîte,

Il s'en va.

SCENE XII.

I. LELIO, I. ARLEQUIN, *qui survient un moment après*

I. LELIO.

OU court donc Arlequin, qui le fait fuir ainsi ?
Je voulois lui parler.

ARLEQUIN.

I. ARLEQUIN *entrant sur la Scene.*

Ah! Monsieur vous voici,
Serviteur.

I. LELIO.

D'où viens-tu?

I. ARLEQUIN.

N'en soïez point en peine.

I. LELIO.

Pourquoi courir si fort? crois moi, réprens haleine.

I. ARLEQUIN.

Je n'en ai pas besoin, car je n'ai poiut couru;
Qu'avez vous fait depuis que je ne vous ai vû?

I. LELIO.

Je suis impatient de revoir Leonore.

I. ARLEQUIN.

Vous l'aimez donc toujours?

I. LELIO.

Que dis-tu? je l'adore.
Des feux pareils aux miens, ne s'éteignent jamais;
Et ce ne seroit pas connoître ses attraits,
Que de porter ailleurs un infidele hommage.

I. ARLEQUIN

Je ne vous croyois pas si constant, & si sage.
Mais voici Leonore.



SCENE XIII.

LEONORE, I. LELIO, I. ARLEQUIN.

I. LELIO.

Ah, Madame, c'est vous!
Je goute, en vous voyant, les plaisirs les plus doux.

LEONORE.

Evite ma fureur, fuis loin de ma presence;
Après ton froid accueil quelle est ton esperance?
Il m'en souvient toujours, & de semblables traits,
D'un coeur tel que le mien ne s'effacent jamais.
Je ne vois plus en toi qu'un ingrat, qu'un parjure.
Qui m'avoit inspiré la flame la plus pure;
Et qui par ses mépris me force d'étouffer
Des feux, dont la raison me fera triompher.

I. LELIO.

Quel soudain changement, & par quelle infortune...

I. ARLEQUIN *à Lelio.*

Cette femme, Monsieur, est sujette à la lune.

I. LELIO.

De mon étonnement j'ai peine à revenir,
Madame, quels propos, osez vous me tenir?

A ce prompt changement aurois-je dû m'attendre ?

LEONORE.

Tu feins, ingrat, tu feins de ne me pas entendre.

I. ARLEQUIN *à Leonore.*

D'une explication nous avons grand besoin.

LEONORE.

Des discours de tantôt Arlequin est témoin,
Ce n'est pas sans raison que je suis irritée,
Et tu ne sçais que trop comment il m'a traitée.

I. ARLEQUIN.

Je le sçai, dites-vous ?

LEONORE *à Lelio.*

Crois-tu me désarmer ?
Non, non, je te hais plus que je n'ai sçû t'aimer.
De mon juste dépit, de l'excès de ma haine,
C'est te donner perfide, une preuve certaine.

Elle rentre.

I. LELIO.

Pour me traiter ainsi, quelles sont ses raisons ?

I. ARLEQUIN.

Monsieur, il faut la mettre aux petites maisons,
Elle est folle à lier.

I. LELIO.

Juge de ma surprise,
Sans avoir mérité...

SCENE XIV.

SCAPIN, I. LELIO, I. ARLEQUIN.

SCAPIN *portant une Valise, la place entre Lelio & Arlequin, & dit ensuite :*

VOilà votre Valise.

I. LELIO *regardant Arlequin.*

T'appartient-elle ?

I. ARLEQUIN.

A moi ? fy donc, vous plaisantez :
Ne connoissez-vous pas, Monsieur, mes facultez ?
Vous sçavez comme moi, que semblable à ce sage,
Je porte tout mon bien, & tout mon équipage.
Elle est plûtôt à vous.

I. LELIO.

Je n'en demande rien.

I. ARLEQUIN.

Scapin, vous ménagez assez mal votre bien.
La liberalité pour le coup est trop grande ;
Vous donnez un repas, sans qu'on vous le demande ;
De ce précieux don, vous n'êtes pas content,
D'une Valise encor, vous nous faites present ?

I. LELIO.

Il se fera mépris, il faudra la lui rendre.

I. ARLEQUIN *prend la Valise & l'emporte.*
S'il la veut, au logis, il viendra la reprendre...

SCENE XV.

CHRISANTE, I. LELIO,

I. LELIO.

De me justifier il ne m'est pas permis,
On me traite d'ingrat! quel crime ai-je commis ?
De reproches cruels Leonore m'accable !

CHRISANTE *parlant à Lelio qui ne l'écoute pas.*

Monsieur, l'occasion est pour moi favorable;
J'ai deux mots à vous dire.

I. LELIO *sans apercevoir Chrisante.*

Et loin de m'ecouter
Elle ne daigne pas un moment s'arrêter.

CHRISANTE.

Ma fille ma chargé.....

I. LELIO.

Ma constance est connuë,
Mais quelqu'un contre moi vous aura prevenuë.

CHRISANTE.

Accordez-moi l'honneur.....

I. LELIO.

Plus je veux m'éclaircir;
Et moins auprès de vous je puis y reussir,
Vous cherchez un pretexte à rompre votre chaîne.

CHRISANTE.

Quel pretexte, Monsieur, voulez vous que je
prenne?

I. LELIO.

Quand vous me soupçonnez....

CHRISANTE.

Qui? moy vous soupçonner!
Je n'ai garde, Monsieur.

I. LELIO.

J'ai beau m'examiner,
Je ne suis point coupable.

CHRISANTE.

Il s'agit d'une affaire...?

I. LELIO.

Et vous vous obstinez vainement à vous taire.

CHRISANTE.

Je vous parle, Monsieur...

I. LELIO.

Je ne puis plus souffrir
Cet injuste silence, il faut tout découvrir.

CHRISANTE.

J'y consens, & c'est là le sujet qui m'amene.

I. LELIO.

Elle m'a donc choisi pour l'objet de sa haine?

CHRISANTE.

Elle ne vous hait point... *à part.* Son Esprit est
troublé.

I. LELIO.

D'un plus affreux tourment pourrois je être accablé?

CHRISANTE *un moment à part.*

C'est ma foy bien répondre à ce que je propose !
Il en a dans la tête une assez forte dose;
Oüi, c'est un insensé : son pere quoi que vieux
Est du moins raisonnable, & me conviendra
mieux. *Il sort.*

SCENE XVI.

I. LELIO, I. ARLEQUIN.

I. ARLEQUIN.

LA valise au logis est surement placée ;

I. LELIO *continuant de parler seul.*

D'une telle action mon ame est trop blessée,
Je ne meritois pas un si dur traitement.

I. ARLEQUIN.

A qui Diable en a t-il ?... Monsieur dans ce moment
Vôtre beau frere vient...

SCENE XVII.

I. LELIO, I. ARLEQUIN, LEANDRE.

I. LELIO *embrassant Leandre.*

Vôtre sœur, cher Leandre ;

Sera t'elle le prix de l'amour le plus tendre?
Vous connoissez mes feux, daignez me l'accorder,
Mon bonheur en dépend, c'est trop le retarder.
Si je n'obtiens de vous cette aimable personne,
Le jour m'est odieux...

LEANDRE *à part.*

Ce changement m'étonne,
Il me tenoit tantôt un discours different.

I. LELIO.

Vous ne me dites rien! ce silence m'aprend
Que mon cœur n'a formé qu'une vaine esperance.
Repondez, cher Leandre, à mon impatience,
Achevez mon bonheur.

LEANDRE.

J'ai lieu d'être surpris,
Y songez-vous? ma sœur l'objet de vos mépris.

I. LELIO.

Moy! Je mepriserois l'aimable Leonore!
Rendez plus de justice au feu qui me devore;
Pour elle mon ardeur ne peut plus s'augmenter;
Arlequin, tu le sçais, & tu n'en peux douter.

I. ARLEQUIN.

Oüi vraiment, j'en puis rendre ici bon témoignage,
Mon maître aime, Monsieur, votre sœur à la rage.
Je l'entens soupirer, & le jour & la nuit.

LEANDRE.

LEANDRE.

Je veux bien oublier ce que vous m'avez dit.

I. LELIO.

Moy ! vous ni pensés pas, quoi, j'aurois pu vous dire...

LEANDRE.

Suffit : à cet himen si votre cœur aspire,
Vous me verrez ardent à couronner vos feux.

I. LELIO.

Que ne vous dois-je pas! vous comblez tous mes vœux.
Mon sort dépend de vous.

LEANDRE *à Arlequin.*

Tu n'es plus en colere.

I. ARLEQUIN.

Je ne le suis jamais, quoi qu'on puisse me faire,
(*à part*) Que me demande-t'il ?

LEANDRE.

Franchement, mon garçon,
Je suis mortifié de ces coups de bâton....

I. ARLEQUIN.

Vous en avez reçû ? cet afront vous regarde;
Mais faites comme moi, je n'y prens jamais garde.

I. LELIO.

Que dites-vous Leandre ?

LEANDRE.

Arlequin a bon cœur,
Il vous est attaché, vous sert avec ardeur.

I. LELIO.

Votre sœur, cher ami, doute de ma constance;
Pour me justifier d'un soupçon qui m'offense,
Je veux la voir.

LEANDRE.

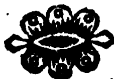
Vos vœux vont être satisfaits,
Je me charge du soin de faire votre paix.
Adieu, cher Arlequin, au moins point de rancune,
Je suis de tes amis.

Ils entrent chez Leonore.

SCENE XVIII.

I. ARLEQUIN *seul.*

CEt homme m'importune:
De tous ses complimens je ne sçais que penser,
Que veut-il donc me dire, & pourquoi m'embrasser?
Je n'ai jamais de lui reçu tant de caresses;
Mais j'aimerois bien mieux qu'il me fit des largesses;
Pour gagner mon estime, il n'est que ce moyen;
Il me caresse fort, & ne me donne rien.



SCENE XIX.

II. LELIO, I. ARLEQUIN.

ARLEQUIN *le prenant pour son maître.*

QUoi ! déja de retour ? quelle affaire vous presse ?
Doit-on se séparer si-tôt d'une maîtresse ?

II. LELIO.

Comment ! vous badinez ? courage notre ami.

I. ARLEQUIN.

Fort bien, continuez, vous badinez aussi.

II. LELIO.

J'entens, tu veux parler de l'aimable inconnuë ?

I. ARLEQUIN.

Moi ? non, que dites vous ?

II. LELIO.

Je ne l'ai point revûë.

I. ARLEQUIN.

Quelle inconnuë ?

II. LELIO.

Hé quoi, ne t'en souviens-tu pas ?
Celle, en qui j'ai trouvé de si puissans appas,
Dont les charmans regards ont penetré mon ame.

I. ARLEQUIN.

Je ne sçais ce que c'est, quelle est donc cette femme ?

II. Lelio.

Tu t'en es aperçû toi-même ce matin:
Ses attraits m'ont touché; je t'avouë Arlequin,
Qu'elle a trouvé d'abord le secret de me plaire.
Au pouvoir de l'amour on ne peut se soustraire;
Je sens trop que ce Dieu sur nos cœurs a des droits,
Et qu'il faut tôt ou tard se soumettre à ses loix.

I. Arlequin.

De qui me parlez-vous, Monsieur?

II. Lelio.

De l'inconnuë;
Qui tantôt par hazard s'est offerte à ma vûë.

I. Arlequin.

Je ne la connois point, & je vous parle moi;
De celle qui bientôt recevra votre foi;
De Leonore enfin.

II. Lelio.

De qui? de cette folle,
Que je ne puis souffrir?

I. Arlequin.

Elle a votre parole;
Vous devez l'épouser, & vous l'avez promis
A son frere Leandre, il est de vos amis.

II. Lelio.

Ne me parle jamais de la sœur ni du frere,
Arlequin, leur nom seul irrite ma colere;
Mon aimable inconnuë est faite pour charmer.

Et c'est l'unique objet que mon cœur puisse
aimer.

Il s'en va.

I. ARLEQUIN *un moment seul.*

Au diable l'inconnuë, il ne parle que d'elle ;
L'amour assûrement lui trouble la cervelle,
Il dit que ce matin, j'ai vû cette beauté,
Ce merveilleux objet dont il est enchanté,
Il ne sçait ce qu'il dit.

SCENE XX.

I. LELIO, I. ARLEQUIN.

I. LELIO *sortant de la maison de Leonore.*

Que ma joie est extrême !
J'ai détruit les soupçons de la beauté que j'aime,
Je jouis à present du plus parfait bonheur.

I. ARLEQUIN *à part.*

Je veux voir s'il persiste encor dans son erreur.

à Lelio.

Connoissez-vous toujours cette aimable incon-
nuë ?
Là, ce joli tendron dont votre ame est feruë,
Et dont vous vantez tant les graces, les appas ?

I. LELIO.

A cette question je ne m'attendois pas ;
La belle Leonore a toute ma tendresse.

I. ARLEQUIN.

Vous ne brûlez donc plus pour cette autre maî-
tresse ?

I. LELIO.

Pour qui ?

I. ARLEQUIN.

Pour ce minois si joli, si mignon,
Qui vous a tout à coup fait perdre la raison.

I. LELIO.

Cesse de plaisanter, Leonore est calmée,
Non jamais, Arlequin, je ne l'ai tant aimée.
Tout conspire à la fois à ma felicité,
Elle ne doute plus de ma fidelité.
Et son frere sensible au beau feu qui m'anime,
Promet de nous unir par un nœud legitime.

Il s'en va.

I. ARLEQUIN *un moment seul.*

Enfin de l'inconnuë il n'est plus question,
Elle n'entretient plus sa folle passion.
Que le Ciel soit loué, maintenant je respire.
Tout franc je ne sçavois que penser, ni que dire ;
Que les maîtres sont fous! qu'ils sont capricieux!
Ma foy, tout bien pesé, nous valons cent fois mieux.

SCENE XXI.

II. LELIO, I. ARLEQUIN.

I. ARLEQUIN.

IL vient, il n'a pas fait une longue retraite ;
Hé bien mon cher patron, votre paix est donc faite ?

II. LELIO.

Avec qui?

I. ARLEQUIN.

La réponse est comique ma foi!

II. LELIO.

Que viens-tu me conter, te moques-tu de moi?

I. ARLEQUIN.

Enfin vous avez donc appaisé Leonore?

II. LELIO.

Il est devenu fou... tu m'en parles encore?
Cependant, tu le sçais, je te l'ai défendu,
Quand on boit trop de vin....

I. ARLEQUIN.

Qui, moi? je n'ai point bû;
Car depuis que Scapin, cet Aubergiste aimable,
Cet illustre Traiteur, cet homme incomparable,
A pour nous aprêté ces macarons exquis,
Je fais diette, Monsieur.

II. LELIO.

Songe à ce que tu dis.
Le scelerat Scapin merite qu'on l'assomme.

I. ARLEQUIN.

Ah! vous avez grand tort, car c'est un honnête homme.
Je serois un ingrat digne de châtiment,
Si j'osois avec vous en parler autrement;
Mais revenons de grace à la chere maîtresse,
Car vous sçavez pour vous combien je m'interesse,

Le beau frere a pris soin de la désabuser ?
Une belle se laisse aisement appaiser.

II. LELIO.

Il persiste toujours dans son extravagance ;
Que je te plains mon cher ! mais va, prens patience,
On trouvera peut-être un remede à ton mal,
J'y ferai mes efforts ; mais par quel sort fatal
As-tu, de la raison, si-tôt perdu l'usage ?
Que t'est-il arrivé ?

I. ARLEQUIN.

Par là morbleu j'enrage.
Quoi, lorsque je vous dis que notre ami Scapin
Est un garçon d'honneur, qui donne de bon vin ;
Et que je vous demande encor si le beau-frere ;
A pour vous de sa sœur fait cesser la colere ;
Si bien-tôt de l'himen vous serrerez les nœuds,
Si Leonore enfin, est sensible à vos feux ;
Vous me traitez de fou : l'injure est trop criante.

II. LELIO.

Son accès est plus fort, & son délire augmente.

I. ARLEQUIN *s'emportant.*

Hé bien, répondez donc ?

II. LELIO *se reculant.*

Comme il roule les yeux !

I. ARLEQUIN *s'emportant plus fort.*

Voulez vous bien parler ?

II. LELIO.

Il devient furieux;
Ma présence peut-être irrite sa folie,
Il faut le laisser seul.

Il s'en va.

I. ARLEQUIN.

La méprise est jolie!
Il croit injustement mon bon sens offensé,
Mais mon maître lui-même a le cerveau blessé.

Il s'en va.

SCENE XXII.

LISETTE *seule.*

Mes yeux pour Arlequin n'auroient-ils plus de charmes?
Son peu d'empressement fait naître mes allarmes,
Porteroit-il ailleurs son hommage & sa foi?
Il me néglige trop, à peine je le voi,
Et malgré mon amour, sans doute le volage,
Epris d'un autre objet, de ses nœuds se dégage;
Mais il vient, parlons lui.



SCENE XXIII.

II. LELIO , II. ARLEQUIN , LISETTE.

LISETTE *tire Arlequin par le bras & en le menaçant, dit :*

TU ne te presses pas,
Mais moi, je te répons que tu m'épouseras.

Elle s'en va.

II. ARLEQUIN.

Moi, je l'épouserai ? que la donzelle est vive !
Parbleu je ne crois pas que ce malheur m'arrive.

II. LELIO.

Sur toi cette personne a-t-elle quelque droit ?

II. ARLEQUIN.

Hélas ; Monsieur, si-tôt qu'une fille me voit,
De m'avoir pour époux il lui prend fantaisie ;
Mes appas en sont cause.

II. LELIO.

Hé bien ta maladie
Est-elle un peu passée ? es-tu moins agité ?

II. ARLEQUIN.

Ma maladie, à moi ? Monsieur, en verité
Vous rêvez en parlant, je ne suis point malade.

II. LELIO.

Je te vois plus tranquille, & je me persuade
Que ce ne sera rien.

II. ARLEQUIN.

Oh je l'espere aussi.

II. LELIO.

Je l'avouë, Arlequin, tu m'as mis en souci,
Mais ta tête à présent me paroît assez saine;
Il faudra, mon ami, te faire ouvrir la veine,
Car je crains...

II. ARLEQUIN.

Vos conseils ne sont pas des meilleurs;
Me saigner, dites-vous, pourquoi?

II. LELIO.

Pour tes vapeurs;

II. ARLEQUIN.

Je n'en eus de mes jours.

II. LELIO.

Cela t'est nécessaire.

II. ARLEQUIN.

Je ne sens point de mal, & je n'en veux rien faire.

II. LELIO.

Il le faudra pourtant... fais descendre Scapin.

II. ARLEQUIN.

De le revoir encor aurai-je le chagrin?
Daignez me l'épargner, j'entens peu raillerie;

II. LELIO.

Nous ne demeurons plus dans son Hôtellerie;
Il faut bien retirer ma Valise.

II. ARLEQUIN.

D'accord,
Mais puis-je de sens froid soutenir son abord?

II. LELIO.

Va donc.

SCENE XXIV.

SCAPIN, II. LELIO, II. ARLEQUIN.

II. ARLEQUIN *après avoir frappé au Cabaret.*

Aproche ici, cuisinier détestable.

SCAPIN.

Arlequin est toujours d'une humeur agréable.

II. ARLEQUIN.

Oui, de toi, de ta race, ennemi capital,
Jusqu'au dernier soupir je te voudrai du mal.

SCAPIN.

De ces bons sentimens j'admire la noblesse.

II. LELIO.

Cessons de vains discours, Scapin, le tems me presse;
Rendez à mon valet ma Valise.

SCAPIN.

J'entens;
Nous allons disputer.

II. ARLEQUIN.

Depêchons, je l'attens.

SCAPIN.

Tu l'attendras long-tems.

II. LELIO.

Je veux qu'on me la rende,

SCAPIN.

Si c'étoit Arlequin qui m'en fit la demande,
Le connoissant badin, railleur, malicieux,
J'en rirois; mais, ma foy, je prens mon serieux,
Et je me fâcherai, si cela continuë,
Car vous êtiez présent lorsque je l'ai renduë.

II. LELIO.

Moi?

SCAPIN.

Vous-même, Monsieur.

II. ARLEQUIN.

Je ne puis plus souffrir,
Je créve dans ma peau.

II. LELIO.

C'est assez discourir,
Et puisque je vous ai confié ma Valise,
Je prétends que sur l'heure, elle lui soit remise;
Fais la rendre Arlequin, je t'en laisse le soin.

Il s'en va.

II. ARLEQUIN.

Mon maître à ton avis est donc un faux témoin?

SCAPIN.

Pour me faire enrager, ils sont d'intelligence.

II. ARLEQUIN *criant.*

La Valise.

SCAPIN.

Arlequin je perdrai patience.

II. ARLEQUIN *plus fort.*

La Valise.

SCAPIN.

Tais-toi, tu cherches ton malheur.

II. ARLEQUIN.

Rens la moi donc.

SCAPIN.

Encore ?

II. ARLEQUIN.

Au voleur, au voleur.

SCAPIN.

Tu te feras rosser.

II. ARLEQUIN *le frappant,*

Je brave ta menace.

SCAPIN.

Je vais donc t'en convaincre, & punir ton audace. *Ils se battent.*

SCENE XXV.

SCAPIN, II. ARLEQUIN, FABRICE.

FACRICE *suivi d'une troupe d'Archers montrant Arlequin aux Archers.*

SAisissez Arlequin.

UN ARCHER.

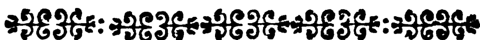
En prison, en prison.

II. Arlequin bat les Archers, qui l'enlevent à la fin.

SCAPIN.

Il le merite bien, car c'est un grand fripon.

Fin du second Acte.



ACTE TROISIE'ME.

SCENE PREMIE'RE.

HORTENSE *seule.*



MON cœur est accablé d'une douleur mortelle,
Lelio se marie, ô funeste nouvelle!
Mon pere dans l'instant vient de me l'annoncer,
Je m'aperçois trop tard qu'il n'y faut plus penser....
Cependant ce matin, quand il t'a rencontrée,
Hortense, tu croyois ta conquête assurée.
Ses regards sur les tiens attachez fixement,
D'un triomphe si beau, me flattoient vainement.
Mais je le vois... hélas! ma foiblesse redouble,
Et je ne sens que trop que son aspect me trouble.
Resterai-je en ces lieux? je n'ose y consentir,
Fuyons... non, je ne puis me resoudre à partir,
Parlons lui.

SCENE II.

II. LELIO, HORTENSE.

II. LÉLIO.

Quel objet se presente à ma vûë ?
Je ne me trompe pas, c'est ma belle inconnuë.
Puisqu'un heureux hazard l'offre encor à mes yeux,
Profitons d'un moment pour moi si précieux.

Il saluë Hortense.

Ne, ne me refusez pas, Madame, l'avantage
De rendre à vos appas le plus sincere hommage.

HORTENSE.

Je ne sçais que répondre à ce discours flatteur.

II. LELIO.

Il est, n'en doutez point, d'accord avec mon cœur,
Tels sont les sentimens que vous avez fait naître,
Et que l'on doit former en vous voyant paroître.

HORTENSE *à part.*

Je n'aurois jamais pû me le persuader...

II. LELIO.

Que dites-vous ?

HORTENSE.

Monsieur, peut-on vous demander

Si

Si l'himen va bien-tôt couronner votre flame ?
Quand vous mariez-vous ?

II. LELIO.

Me marier, Madame !
J'ai jusques à présent gardé ma liberté,
Et mon cœur jouissoit de sa tranquilité,
Nul objet ne m'avoit encor rendu sensible ;
J'ose vous l'assurer.

HORTENSE.

Cela n'est pas possible.

II. LELIO.

Madame, à mes dépens vous vous divertissez.

HORTENSE.

Je le sçai, Lelio.

II. LELIO.

Quoi, vous me connoissez ?

HORTENSE.

Vous en êtes surpris ?

II. LELIO.

Oui, c'est avec justice ;
Et je ne croyois pas...

HORTENSE *à part.*

D'où lui vient ce caprice ?
haut.
La feinte est inutile, on n'est que trop instruit
De votre himen prochain, il fait assez de bruit :
Pour n'en pas convenir, la conquête est trop belle ;
Elle vous fait honneur.

II. LELIO.

De qui me parle-t-elle ?

Daignez vous expliquer, je suis dans l'embarras.

HORTENSE.

L'aimable Leonore...

II. LELIO.

Ah! ne m'en parlez pas!
Leonore, sur moi n'étend point son empire,
Pour un plus digne objet mon tendre cœur soupire:
Au penchant qui l'entraine il se laisse emporter,
Et sent trop qu'à l'amour il ne peut resister.

HORTENSE *à part.*

Que voi-je? il me regarde, il soupire, il s'agite.

II. LELIO.

Vous détournez les yeux, vous semblez interdite?

HORTENSE *à part.*

M'aimeroit-il? mais non, je cherche à m'abuser,
Il aime Leonore, & la doit épouser:
Mon pere me l'a dit, je n'y dois plus prétendre.
Pourtant il me regarde avec un air bien tendre,
Je ne sçais plus qu'en croire... il m'aime assurement.
On ne se trompe point aux regards d'un amant.

II. LELIO.

Dites-moi votre nom?

HORTENSE.

La demande est plaisante!
Vous ne connoissez plus la fille de Chrisante,

Hortense? (*à part*) Il est troublé...

II. LELIO.

Pour la premiere fois,
Belle Hortense, l'amour me soumet à ses loix.
Je n'avois pas encore éprouvé sa puissance,
Et mes premiers soupirs vous doivent leur naissance;
Si d'un tendre retour mon cœur étoit flaté,
Quel sort seroit égal à ma felicité?

HORTENSE.

Qu'entens-je, vous m'aimez? que cet avœu m'enchante!

II. LELIO.

Oui, je vous jure ici l'ardeur la plus constante.

HORTENSE.

Cependant Leonore...

II. LELIO.

Ah! c'est trop m'outrager,
A prononcer ce nom, qui peut vous engager?
Faut-il par des sermens...

HORTENSE.

Non, je vous en dispense,
Il suffit, je vous crois.

II. LELIO.

Vous seule, belle Hortense,
Triomphez de mon cœur, & pouvez l'enflamer.

HORTENSE.

Mais ce n'est pas assez, Lelio, de m'aimer,
Ce n'est que par l'himen, si ma main vous est chere,

Que vos vœux empressez m'obtiendront de
mon pere.

II. LELIO.

Où logez-vous ?

HORTENSE *montrant sa demeure.*

Comment ! vous pouvez l'ignorer ?
C'est ici ma maison, faut-il vous la montrer?

II. LELIO.

Je vous verrai dans peu ; trop heureux si ma
flame
Peut obtenir le prix qui seul flate mon ame.

HORTENSE.

Adieu, cher Lelio, pressez votre retour,
C'est par l'empressement qu'on juge de l'amour.

Il la remene.

II. LELIO.

Tu triomphes amour, & ta gloire est certaine !

SCENE III.

II. LELIO, II. ARLEQUIN.

II. LELIO *appercevant Arlequin dans la Prison.*

COmment, que fais-tu là ?

II. ARLEQUIN.

Qui, moi ? je me promene.

II. LELIO.

Pour être renfermé, qu'as-tu fait, Arlequin ?

II. ARLEQUIN.

Hélas! je n'ai rien fait, je crois que c'est Scapin,
Cet insigne voleur, qui m'a fait mettre en cage.

II. LELIO.

Et pourquoi donc?

II. ARLEQUIN.

Ici, c'est sans doute l'usage?
On vous donne d'abord force coups de bâton;
Et quelque tems après on vous met en prison.

II. LELIO.

Cet affront m'interesse, & j'en prendrai vengeance.

II. ARLEQUIN.

On ne peut trop punir une telle arrogance.

II. LELIO.

J'irai te réclamer.

II. ARLEQUIN.

Allez, doublez le pas,
Je vous attens ici, je ne sortirai pas.

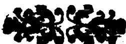
II. LELIO.

Ne t'inquiete point.

Il s'en va.

II. ARLEQUIN.

Morbleu, que je m'ennuie!
C'est un vilain séjour qu'une Conciergerie.



SCENE IV.

CHRISANTE, FABRICE, II. ARLEQUIN, *à la Prison.*

CHRISANTE.

EN vous la refuſant, croïez que j'ai raiſon.

II. ARLEQUIN *ſoupirant.*

Ohimé!

CHRISANTE.

Mais que vois-je! Arlequin en priſon?

FABRICE.

Enfin te voilà donc à couvert, double traître?
Aprens qu'il ne faut pas ſe joüer à ſon maître.
C'eſt moi qui t'ai fait mettre en lieu de ſûreté.

II. ARLEQUIN.

Quoi! c'eſt toi qui m'as fait perdre ma liberté?
Un procedé pareil jamais ne ſe pardonne;
Et quel droit, quel pouvoir as-tu ſur ma perſonne?

CHRISANTE.

Il parle inſolemment.

FABRICE *à Chriſante.*

Hé bien qu'en dites-vous?

CHRISANTE.

Que vous a-t'il donc fait?

FABRICE.

Il m'a chargé de coups.

CHRISANTE.

Vous me surprenez fort, & j'ai peine à vous croire,
Se peut-il qu'un valet?...

II. ARLEQUIN.

Oh la plaisante histoire!
Qui moi, je t'ai battu? peux-tu le soutenir?

FABRICE.

J'en garderai toujours le triste souvenir.

II. ARLEQUIN.

Ecoute, vieux penard, carcasse inanimée,
Affreux épouvantail, figure mal formée,
Tu ne joüiras pas long-tems de mon malheur;
J'exercerai bien-tôt sur toi mon bras vengeur.
Par avance, déja je me fais une fête,
De te briser les os, de te casser la tête,
D'une juste fureur je me sens embraser;
Et je serai content, si je puis t'écraser.

Il rentre.

FABRICE.

Ah quel impertinent, m'insulter de la sorte!

CHRISANTE.

Il ne menage rien, sa colere est trop forte,
Et je ne reviens point de mon étonnement:
Il doit être puni, mais très-severement...



SCENE V.

I. ARLEQUIN, FABRICE, CHRISANTE.

I. ARLEQUIN *à Fabrice.*

ME ferez-vous long-tems attendre après mes gages ?
Il faut me les payer avec les arrerages,
Si non, un bon procès va m'en faire raison.

FABRICE.

Qui t'a si promptement fait sortir de prison ?
Par quel ordre....

I. ARLEQUIN.

Arlequin, n'a jamais de sa vie,
Habité la prison. Parlez mieux, je vous prie,
Et sans tant raisonner payez-moi s'il vous plaît.

FABRICE.

Est-ce une illusion ?

CHRISANTE.

Je suis tout stupéfait,
Je t'ai vû tout à l'heure en prison.

I. ARLEQUIN.

C'est un conte,
Et je ne fus jamais couvert de cette honte.

à Fabrice.

Si vous ne me payez, pour vous moriginer,
Moi, je vais sur le champ vous faire emprisonner;

Vieux

Vieux hibou ! vieux coquin !

Il s'en va.

FABRICE *à Chrisante.*

Voyez comme il me traite,
Qui peut l'avoir si-tôt tiré de sa retraite ?

CHRISANTE.

Le geolier indiscret l'aura laissé sortir.

FABRICE.

C'est moi qui le premier y devois consentir.

SCENE VI.

FABRICE, CHRISANTE, II. ARLEQUIN.

II. ARLEQUIN *à la Prison.*

TE voilà donc encor ici, vilain satire ?

FABRICE.

Oh ma foi, pour le coup, je ne sçais plus que dire.

CHRISANTE.

Mes yeux me trompent-ils ?

II. ARLEQUIN.

Canailles, dites-moi
Serai-je ici long-tems ?

FABRICE.

C'est un démon, je croi.

II. ARLEQUIN *à Fabrice.*

Et toi maudit barbon, débile créature,

Qui m'as donné pour gîte une prison obscure ;
Ne crois pas que j'oublie un si cruel afront ;
Pour toi le châtiment ne peut être assez prompt :
Je sortirai bientôt de ce séjour funeste,
L'espoir de la vengeance est le seul qui me reste. *Il rentre.*

CHRISANTE.

Il ne vous promet pas un trop bon traitement ;
Craignez, craignez l'effet de son ressentiment ;
On doit tout redouter d'un valet temeraire.

SCENE VII.

L. ARLEQUIN, CHRISANTE, FABRICE.

L. ARLEQUIN *à Fabrice.*

VOus ne voulez-donc pas me payer mon salaire ?

CHRISANTE *tremblant.*

Fabrice, le voici, que vient-il demander ?

L. ARLEQUIN *à Fabrice.*

Je viens vous avertir, que je vais, sans tarder,
Me plaindre à la justice.

FABRICE.

Il en fera de belles !

L. ARLEQUIN *à Fabrice.*

Mon ami, vous aurez dans peu de mes nouvelles. *Il s'en va.*

CHRISANTE.

C'est un enchantement.

FABRICE.

Il a le diable au corps,
Tantôt il est dedans, tantôt il est dehors;
Cela ne se fait point sans quelque sortilege.

CHRISANTE.

Ici les prisonniers ont un beau privilege.

SCENE VIII.

II. ARLEQUIN *à la Prison*, CHRISANTE, FABRICE.

II. ARLEQUIN.

TOujours ces deux magots s'offriront à mes yeux?
Ah! que n'ai-je un canon pour le pointer sur eux! *Il se retire.*

SCENE IX.

CHRISANTE, FABRICE, I. LELIO *qui survient.*

I. LELIO.

SEnsible à mon ardeur, l'aimable Leonore,
Repond à mes desirs; mon pere, je l'adore,
Et fais tout mon bonheur de vivre sous ses loix.

FABRICE,

J'approuve ton amour, j'aplaudis à ton choix.

I. LELIO

Que ne vous dois-je point!

Voïant venir Leonore.

SCENE X.

LEONORE, I. LELIO, CHRISANTE, FABRICE.

I. LELIO,

Venez, venez Madame,
Prendre part à la joie, où se livre mon ame.
Mon pere, dont je viens d'obtenir l'agrément,
Fait un heureux époux du plus fidele amant.

LEONORE.

Que de tant de bontez, je suis reconnoissante!
Vous me verrez toujours soumise, obéïssante,
Prompte à suivre les loix d'un pere respecté,
Je ne me reglerai que sur sa volonté.

FABRICE.

Vous me faites pleurer, embrassez-moi, ma
chere,
Et songez que bientôt je veux être grand-pere.

I. LELIO,

Nous vous obéirons.

FABRICE.

Allez, mes chers enfans,

Puisse le Ciel sur vous verser tous ses présens!

I. Lelio entre avec Léonore dans sa maison.

SCENE XI.

CHRISANTE, FABRICE.

FABRICE.

LElio se marie, & moi, mon cher Chrisante,
Je n'obtiendrai donc point la beauté qui m'enchante?
Le veuvage pour moi devient un triste état,
Je ne puis plus long-tems garder le célibat:
Votre fille a grand tort de faire la rebelle.
A refuser ma main, pourquoi s'obstine-t'elle?

CHRISANTE.

Fabrice, elle est trop jeune, & vous êtes trop vieux.

FABRICE.

Vous me tenez toujours des discours ennuïeux...

SCENE XII.

I. LELIO, CHRISANTE, FABRICE.

FABRICE *à Lelio.*

TU t'absentes déja, quelle en est donc la cause?

A remplir tes souhaits lorsque tout se dispose,
Devrois-tu t'éloigner?

II. LELIO.

Est-ce à moi, s'il vous plaît,
Que ce discours s'adresse?

FABRICE.

A toi-même.

CHRISANTE.

En effet
Il falloit plus long-tems lui tenir compagnie.

FABRICE.

Cette prompte retraite est assez impolie;
Je blâme comme lui ton peu d'empressement.

II. LELIO *à part.*

Avec moi ce vieillard, en use librement.

à Fabrice.

De qui me parlez-vous? faites vous mieux entendre.

CHRISANTE.

Cependant son langage est facile à comprendre,
Et Leonore doit se plaindre, avec raison;
Vous venez dans l'instant d'entrer dans sa maison,
A sortir brusquement, quel sujet vous engage?
Seriez-vous mécontent de votre mariage?

FABRICE.

Leonore est aimable, & ne mérite pas
Qu'un époux si cheri néglige ses appas;
Sa puissance sur toi devroit être absoluë.

II. LELIO *à part le premier vers.*

De tout le monde ici cette femme est connuë.
Pour elle vivement vous vous interessez,
Et sans doute vos soins en sont récompensez;
J'en suis vraiment charmé.

FABRICE.

Nous parlions de ta nôce....

II. LELIO.

Vous faites tous les deux un fort joli négoce;
Mais demeurez ici: pour vous desabuser,
Vous allez voir l'objet que je veux épouser.

Il frape à la porte d'Hortense.

SCENE XIII.

HORTENSE, II. LELIO, CHRISANTE, FABRICE.

II. LELIO.

POur vous prouver l'excès de l'ardeur qui me presse,
Hortense, je suis prêt à remplir ma promesse;
Acceptez vous ma main?

HORTENSE.

J'en fais tout mon bonheur;
Un don si précieux peut seul flater mon cœur.

II. LELIO *à Fabrice & Chrisante.*

Allez dire à présent à votre Leonore,

Que la charmante Hortense est celle que j'adore,
Et que de notre himen vous êtes les témoins ;
Croyez-moi, désormais, employez mieux vos soins.

Il entre avec Hortense chez elle.

SCENE XIV.

FABRICE, CHRISANTE *se regardent sans rien dire.*

CHRISANTE.

QUoi deux fois en un jour, votre fils se marie ?
Le voilà dans le cas de la Polygamie.

FABRICE.

De son sort votre fille a disposé sans vous,
Et sans vous consulter elle prend un époux.

CHRISANTE.

Je suis tout interdit ; quel est donc ce mistere ?

SCENE XV.

I. LELIO, FABRICE, CHRISANTE.

I. LELIO *sortant de la maison de Leonore.*

MOn pere avez-vous fait avertir le Notaire ?
Des clauses du Contrat il faudroit convenir ;
Si j'osois vous prier de le faire venir ?

Excusez, je devrois l'aller chercher moi-même,
Mais je ne puis quitter le cher objet que j'aime,
Daignez vous en charger & ne differez point.

FABRICE.

Oui, j'irai, mais il faut m'éclaircir sur un point.

I. LELIO.

Volontiers.

FABRICE.

Apprens-moi si c'est pour Leonore
Ou pour Hortense?

I. LELIO.

Et quoi, vous en doutez encore?
J'épouse Leonore, & vous le sçavez bien;
Je vous l'ai dit tantôt.

Il rentre.

FABRICE.

Moi, je ne sçais plus rien;
Il faut assurément que le diable s'en mêle.

CHRISANTE.

L'avanture m'étonne & n'est pas naturelle.

FABRICE.

Ce que je viens de voir confond mon jugement.

SCENE XVI.

II. LELIO, CHRISANTE, FABRICE.

II. LELIO *sortant de la maison d'Hortense.*

Belle Hortense, je suis à vous dans un moment,

Il faut que je termine une affaire pressante.

CHRISANTE *à Fabrice.*

Il sort de ma maison.

FABRICE.

Oh pour le coup, Chrisante,
Ma cervelle se tourne.

II. LELIO.

Ah ! Messieurs, vous voici ?
Je ne m'attendois pas de vous revoir ici.
Jugez de la douleur qui déchire mon ame,
Je m'arrache à regret de l'objet de ma flame.
Hortense le permet, mais dans quelques instans,
Je reviens, animé des feux les plus constans,
Déplorer à ses pieds une absence cruelle,
Et lui jurer cent fois une ardeur éternelle.

Il s'en va.

SCENE XVII.

SCAPIN, CHRISANTE, FABRICE.

SCAPIN *à Fabrice.*

MOnsieur, de votre fils je suis peu satisfait,
Il en agit fort mal.

FABRICE.

Que vous a-t-il donc fait ?

SCAPIN.

Il me doit un repas, ordonné par lui-même ;
Et ne veut point payer.

FABRICE.

L'injustice est extrême.

SCAPIN.

Son valet Arlequin ose me soutenir
Qu'il ne l'a point reçû... Mais je le vois venir.
Vous l'entendrez jaser.

SCENE XVIII.

I. ARLEQUIN, SCAPIN, CHRISANTE, FABRICE.

I. ARLEQUIN.

Bon jour, Seigneur Fabrice,
Je viens de me pourvoir contre vous en justice;
Dès demain au plus tard vous êtes assigné,
Et bientôt à payer vous serez condamné.

Embrassant Scapin.

Ah te voilà, Scapin! c'est un Traiteur insigne;
Oui, de tous les honneurs son art l'a rendu digne.
Qu'il m'a bien regalé!

FABRICE *à Scapin.*

De quoi donc te plains-tu?
Il ne dispute rien.

SCAPIN.

Je suis tout confondu.

SCENE XIX.

I. LELIO ; I. ARLEQUIN, SCAPIN, CHRISANTE, FABRICE.

I. LELIO *sortant de chez Leonore.*

VOus ne répondez point à mon impatience;
Mon pere, je me plains de votre négligence;
Quand viendra le Notaire ? & pourquoi differer
Le bonheur le plus grand où je puisse aspirer ?
Autant que moi du moins, Leonore empressée...

FABRICE *à Chrisante.*

Il n'épouse plus l'autre.

CHRISANTE.

Il change de pensée.

I. LELIO.

Bon jour, mon cher Scapin : il est mon créancier,
Je lui dois un repas, & je vais le payer.

Il lui donne de l'argent.

SCAPIN *à Fabrice.*

O l'heureux changement ! je n'ai plus rien à dire,
Et Monsieur votre fils n'est plus dans son délire.

I. LELIO *à Arlequin.*

Et la valise ?

I. ARLEQUIN.

Elle est en lieu de sureté;

I. LELIO.

Où ?

I. ARLEQUIN.

Dans mon cabinet ; Scapin, en verité
Je ne l'ai point ouverte, & je vais te la rendre.

SCAPIN.

Tu n'as qu'à la garder, je ne veux point la prendre.

I. ARLEQUIN.

Tu me la donnes donc ?

SCAPIN.

Elle n'est point à moi.

I. ARLEQUIN.

Va toujours, Arlequin se souviendra de toi.

I. LELIO *à Fabrice.*

Je rentre, finissez au plûtôt cette affaire.

I. ARLEQUIN *à Fabrice.*

Obéissez-nous donc, vous ne voulez rien faire.

Ils entrent chez Leonore.

SCENE XX.

FABRICE, CHRISANTE, SCAPIN.

FABRICE.

SCapin vous accusiez mon fils injustement.

SCAPIN.

Il n'étoit pas tantôt du même sentiment ;
Et s'il faut qu'avec vous librement je m'explique ;

Pour plus d'une raison je le crois lunatique.

CHRISANTE.

Il ne se trompe pas, je suis de son avis,
Et Scapin, entre nous, connoît bien votre fils.

SCENE XXI.

II. LELIO, II. ARLEQUIN, CHRISANTE, FABRICE, SCAPIN.

II. LELIO.

Viens, mon pauvre Arlequin, dissipe tes allarmes.

II. ARLEQUIN.

Ma chere liberté, que vous avez de charmes!
Et que je m'ennuyois dans ce cachot maudit!
Mais vous m'avez tiré de mon obscur reduit,
Je n'oublirai jamais les bontez de mon maître.
Le triste logement! mais que vois-je paroître?
L'aspect de ces vieillards & du fourbe Scapin,
Rallume mon couroux, redouble mon chagrin.
Fuyez, ou dans l'instant ma fureur implacable,
Envoye au noir Pluton ce Trio détestable.

SCAPIN.

Arlequin, d'où te vient cette mauvaise humeur?
Pourquoi changer si-tôt?

II. ARLEQUIN.

Retire-toi, voleur.
Rends-nous notre valise.

SCAPIN.

Elle n'est pas perduë;

Ne te souvient-il plus que je te l'ai renduë?
Tu viens de l'avouer.

II. ARLEQUIN.

Il n'est rien de plus faux.

CHRISANTE.

Nous en sommes témoins.

II. ARLEQUIN.

Oui, des témoins manceaux.

à Lelio montrant Fabrice.

Monsieur, vous voyez bien ce grand sexagenaire?
Il m'a fait arrêter, je vais vous en défaire....

II. LELIO.

Non attens, Arlequin. (*à Fabrice*) Dites-moi, s'il vous plaît,
Avez-vous quelque droit, Monsieur, sur mon valet?

FABRICE.

Toi-même, oses-tu bien me tenir ce langage?
A ton tour apprens-moi le motif qui t'engage,
A prendre dans un jour deux femmes à la fois?
Crois-tu qu'impunément on viole les loix?
Je suis las à la fin d'éprouver ton caprice.
Pour un homme de bien, on reconnoit Fabrice,
Et lorsque je me vois par toi deshonoré,
D'une juste douleur je me sens penetré.

II. LELIO.

Fabrice est votre nom? ah! vous êtes mon pere!

FABRICE.

Oui vraiment, je le suis: à ce qu'a dit ta mere.

II. LELIO.

Vous voyez Lelio.

FABRICE.

La grande nouveauté!

II. LELIO.

Oui, je suis Lelio, ce fils si regreté
Qu'a toujours poursuivi la fortune cruelle;
Depuis qu'il a quitté la maison paternelle.

FABRICE *embrassant Lelio.*

C'est toi, mon fils! le Ciel te rend donc à mes vœux?
Soutenez-moi Chrisante...

II. ARLEQUIN *l'embrassant.*

O! jour trois fois heureux!

CHRISANTE.

Fabrice, rappellez vos sens...

FABRICE *revenu.*

Mon cher Chrisante,
Où suis-je! quel objet à mes yeux se presente?
Du plus parfait bonheur le Ciel m'a donc comblé?
Le voilà ce cher fils, dont je vous ai parlé,
Dont la trop longue absence a causé mes allarmes,
Et qui tarit enfin la source de mes larmes.

II. ARLEQUIN *à Fabrice.*

Mon cher pere, excusez si ma brutalité
A manqué de respect à la paternité.

FABRICE *à Arlequin.*

Pardonne les transports qu'excitoit ma colere.

Dans

Dans mon aveugle erreur je t'ai pris pour ton frere.

II. ARLEQUIN.

Ah! que m'aprenez-vous ? quoi ! mon frere est vivant ?

FABRICE.

Oui, mon cher Arlequin, il te ressemble tant,
Qu'il n'est entre vous deux aucune difference.

II. ARLEQUIN.

Je pourai donc encor jouir de sa présence ?

II. LELIO.

Puis-je aussi me flatter de retrouver le mien ?

FABRICE.

Il est prêt à former un aimable lien :
Au gré de ses desirs un heureux himenée
Au sort de Leonore unit sa destinée.

II. LELIO.

Mon pere, permettez que j'aille l'embrasser.

Il entre chez Leonore.

II. ARLEQUIN.

Pour aller voir le mien puis-je trop me presser!

FABRICE.

Je ne te retiens pas.

II. ARLEQUIN *à Fabrice.*

Pardon, si je vous laisse :
Si je suis incivil, accusez ma tendresse ;
Un doux penchant, Monsieur, m'entraîne auprès de lui ;
Je ne l'ai point encore embrassé d'aujourd'hui.

Il s'en va.

SCENE XXII.

FABRICE, CHRISANTE, SCAPIN.

FABRICE.

POur mon fils & pour lui la charmante en-
trevûë !

SCAPIN.

De tous ces incidens la cause m'est connuë :
Nous prenions l'un pour l'autre, & nous n'a-
vions pas tort,
Mais enfin grace au Ciel ! nous voilà tous d'ac-
cord.

CHRISANTE.

On peut en les voyant aisement s'y méprendre.
à Fabrice.
Le retour de ce fils a lieu de vous surprendre.

FABRICE.

Je croyois que la Parque avoit tranché ses
jours,
Mais le Ciel favorable en protege le cours :
Quelle joie en mon cœur, sa présence fait
naître!



SCENE XXIII.

I. LELIO *sortant de la maison de Leonore*; FABRICE, CHRISANTE. SCAPIN.

FABRICE *à Lelio.*

Te voilà bien content?

I. LELIO.

Oui, plus qu'on ne peut l'être.
Mon frere est de retour : dans ces heureux momens,
Jugez de nos transports, de nos embrassemens;
Nous avons ressenti des plaisirs veritables,
Nous serons désormais toujours inséparables.

SCAPIN *regardant Lelio.*

Ce sont les mêmes traits qui viennent nous fraper,
Je le donne au plus fin à ne s'y pas tromper.

I. LELIO.

Du retour de mon frere autant que moi ravie,
Leonore en ressent une joie infinie;
Mais je ne puis rester plus long-tems sans le voir,
Une tendre amitié m'impose ce devoir.

Il rentre chez Leonore.

FABRICE.

Il cede aux sentimens qu'inspire la nature,
Rien ne peut l'arrêter.... ô l'heureuse avanture!
Jamais,...

SCENE XXIV.

I. ARLEQUIN, FABRICE, CHRISANTE, SCAPIN.

I. ARLEQUIN *sortant de chez Leonore.*

Tout favorise aujourd'hui mes desirs.
Mes amis, partagez mon bonheur, mes plaisirs.
Je viens de voir mon frere : ah ! morbleu que je l'aime !
Qu'il est mignon, gentil ; c'est un autre moi-même.

SCAPIN.

Attens, explique-toi, je vois bien Arlequin ;
Mais je ne sçai lequel ?

I. ARLEQUIN.

Je suis le citadin.
Nous avons l'un pour l'autre une égale tendresse,
Et nous nous sommes faits mainte & mainte caresse,
Nous nous sommes baisez & mille, & mille fois ;
Mon cher frere, ai-je dit, est-ce toi que je vois ?
Oui, m'a-t-il répondu, c'est moi, mon petit frere ;
A mes yeux, à mon cœur, que ta présence est chere !

Embrassons-nous encor... Volontiers; Mais dis-moi,
Qui de nous est l'aîné? Je n'en sçais rien ma foi.
As-tu bien de l'argent? Pas le sou, je te jure..?
Et toi? Je suis très-sec, c'est moi qui t'en assure.
Frere, digne de moi, nous sommes bien jumeaux,
Semblables par les traits, en facultez égaux;
Aimes-tu le fromage? Ah! j'en suis idolâtre!
Es-tu gourmand? Beaucoup. As-tu l'humeur folâtre?
On ne peut davantage ... Aimes-tu le bon vin?
Oui... Tu peux te vanter d'être un bon Arlequin.

SCENE XXV. & derniere.

FABRICE, I. ARLEQUIN, CHRISANTE, SCAPIN, II. LELIO.

II. LELIO *qui survient.*

ENfin à mes souhaits le sort n'est plus contraire,
Je retrouve en ce jour, & mon pere & mon frere.
Non le Ciel qui près d'eux daigne me rappeller,
D'un plus parfait bonheur ne pouvoit me combler.

A mon frere aujourd'hui Leonore s'engage;
Mon pere, permettez qu'un double mariage,
Avec la belle Hortense, assure mon bonheur.

FABRICE *à part.*

Ouf! qu'entens-je?

CHRISANTE.

Je suis sensible à cet honneur,
Et lorsque vous voulez entrer dans ma famille,
Je me crois...

II. LELIO.

Quoi, Monsieur, Hortense est votre fille?

CHRISANTE.

Oui, Monsieur, c'est de moi qu'elle a reçû le jour.

II. LELIO *à Chrisante.*

Favorisez mes feux, aprouvez mon amour.

CHRISANTE.

Fabrice, y consent-il?

FABRICE.

Oui, je veux bien me rendre,
Je la cede à mon fils, n'osant plus y prétendre.

I. ARLEQUIN *à Lelio.*

Vous allez être époux: j'en suis parbleu ravi:
Je veux en même tems me marier aussi,
Lisette attend ma main avec impatience,
Je vais la lui donner.

CHRISANTE.

Entrons tous chez Hortense.

Ils entrent.

F. ARLEQUIN.

Que chacun aux plaisirs se livre tour à tour,
Et par un triple himen celebrons ce grand jour.

Fin de la Comedie.

APPROBATION.

J'AI lû par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit qui a pour titre : *Les quatre Semblables, Comedie en Vers & en trois Actes*, suite du nouveau Theatre Italien. Fait à Paris ce 15. Mars 1733.

DANCHET.

De l'Imprimerie de GISSEY.

NOUVEAU THEATRE ITALIEN.

LE TEMPLE DU GOUST

COMEDIE.

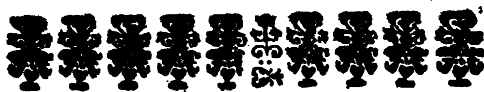
Representée pour la premiere fois par les Comediens Italiens ordinaires du Roi le 11. Juillet 1733.



A PARIS;
Chez BRIASSON, ruë Saint Jacques, à la Science.

M. DCCXXXIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



ACTEURS.

LE GOUST.

LE FAUX GOUST.

LA CRITIQUE.

UN HABITANT DU TEMPLE.

L'ESPRIT.

LE BON SENS.

ARLEQUIN.

DANSEURS ET DANSEUSES.

LE TEMPLE DU GOUST.

COMEDIE.

On trouve dans la même Boutique les Pieces suivantes, que M. Romagnesi a composées seul ou en Societé.

LE TEMPLE DE LA VERITÉ.

ARLEQUIN HULLA ET LA REVUE DES THEATRES.

ARCAGAMBIS.

LES DEBUTS.

LES AMUSEMENS A LA MODE.

DIVERSES PARODIES.

Toutes ces Pieces se trouvent dans le Recueil du Nouveau Theatre Italien, avec les airs des Vaudevilles, in-12. 8. vol. & dans celui des Parodies avec les airs, in-12. 3. vol. qui se vendent l'un & l'autre chez le même Libraire.

Autres Comedies nouvellement imprimées.

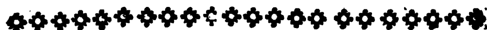
LES QUATRE SEMBLABLES.

L'HYVER.

LES ENFANS TROUVEZ.



LE TEMPLE DU GOUST.



SCENE PREMIERE.

Le Theatre represente un Temple mal construit.

LA CRITIQUE, UN HABITANT.

LA CRITIQUE.



Que vois-je ? en quel état retrouvai-je ce Temple ?
Je n'en reconnois plus la structure.... ah grands Dieux !
Quel changement blesse mes yeux !
Plus je parcours, plus je contemple,
Et plus je me perds en ces lieux.
Qu'est devenu le Goût ?

L'HABITANT.

Critique, il est aux Cieux ;
Depuis longtems le maître du tonnerre,

Pour donner une fête au gré de ses desirs ;
Du Dieu du Goût prive la terre.
Je l'ai vû s'envoler avec les vrais plaisirs.

LA CRITIQUE.

Jupiter, n'en déplaise à sa grandeur suprême,
Feroit bien mieux de veiller nuit & jour
Sur les mortels, sur leur foiblesse extrême
Que de donner des fêtes à sa Cour.
Mais encore une fois par quel nouveau systême
A-t-on détruit ce beau séjour ?

L'HABITANT.

Je vous le demande à vous-même ;
La Critique devroit en sçavoir les raisons.

LA CRITIQUE.

Non, elles me sont inconnuës.

L'HABITANT.

De la porte du Temple, & de ses avenuës
Vous disposez dans toutes les saisons :
Et nul mortel ne peut entrer dans cette enceinte,
Que vous n'ayez par vos soins vigilans
Examiné sans fard & sans contrainte,
Ou son génie, ou ses talens.

LA CRITIQUE.

Oui ; c'étoit autrefois l'ordinaire pratique.
Guidés par des vertus qui couvroient leurs défauts
Mille aspirans entouroient la Critique,
Et si je leur livrois quelques petits assauts

Ils relevoient l'éclat de leur panegirique;
Mais depuis quelque tems mille esprits ostrogots
Ont tellement inondé le Portique,
Que pour me soustraire à leurs flots,
J'ai disparu ; c'est la ressource unique
Qu'on puisse avoir contre les sots.

L'HABITANT.

Fort bien ; & qui donc, je vous prie,
En votre absence, a pû vous remplacer ?

LA CRITIQUE.

Ma cadette, la raillerie.
A-t-elle eu de quoi s'exercer ?

L'HABITANT.

Pour le coup il faut que j'en rie.
Ah ! la rusée !

LA CRITIQUE.

Et qu'a-t-elle donc fait ?

L'HABITANT.

Vous le voyez.

LA CRITIQUE.

Quoi la traitresse
A causé ce désordre ?

L'HABITANT.

Eh, mais ... pas tout-à-fait ;
Pour le causer elle a trop de finesse ;
Elle l'a seulement souffert.

LA CRITIQUE.

Ma penetration s'y perd ;

Expliquez-vous ?

L'HABITANT.

Voici l'hiſtoire.

Dans le Temple du Goût on vit ces jours paſſés
Arriver un génie environné de gloire.
Ses regards ſatisfaits annonçoient ſa victoire
Sur des eſprits fameux, qu'il avoit terraſſez ;
Il ſembloit mépriſer ce qu'on en pouvoit croire,
Il le croyoit : pour lui, c'en étoit bien aſſez.
Votre maligne ſœur l'obſerve,
Et court à lui d'un viſage attrayant.
Parcourez ces lieux ſans reſerve,
Lui dit-elle, *l'éclat de votre nom bruyant*,
Ici, par Echo ſe conſerve,
Et du couchant à l'Orient
Phœbus n'éclaire point une ſemblable verve.
Elle le flatte tant qu'il la prend pour Minerve,
Et lui rend grace en ſouriant.
Je remarque ici bien des choſes,
Qui pourroient être beaucoup mieux ;
Dit-il, & je veux en ces lieux
Faire quelques metamorphoſes.
Vous pouvez changer les deſtins
De tous les habitans des beaux lieux où vous êtes.
Que faites vous de tous ces vieux Poëtes,
Tant François, que Grecs & Latins ?

Le Goût les adopta, par pure complaisance,
Apollon lui parla pour eux...
Ah! voici les Muses je pense,
Oüi, je les reconnois à leur air doucereux:
Celle de la Musique & celle de la Danse
Doivent ceder le pas à des sujets heureux
Que je vous amene de France,
Et que je vais placer dans ce Temple fameux.
Commençons d'abord par détruire
Un arrangement affecté.
Je veux que tout ici respire
Un certain air de liberté,
Et que sur tout la volupté
Preside à cet heureux Empire.
Qu'un gracieux desordre en fasse la beauté;
Que les Arts confondus forment un groupe aimable,
(C'est dans le groupe au moins que consiste le goût)
Et que sans cesse en ce Temple agréable
Chanteuse au gozier délectable
Roule sa voix de l'un à l'autre bout;
Tandis que danseuse admirable
Capriolant brochera sur le tout.
Comment cela doit faire un fort joli mélange!
Lui répond votre bonne sœur,
De la façon dont tout ceci s'arrange,
A fort bon droit, vous faites le censeur;
Un sot auroit venu par differentes classes

Distinguer les beaux Arts des frivoles talens ;
Mais vous.... Ne vois-je pas les graces,
Qu'en faites-vous ?... *Dans vos écrits galans*
Le Goût leur a marqué leurs places.
Je lui suis obligé ; mais j'aimerois bien mieux
Qu'il plaçât dans ce Temple une Laïs charmante
Et qu'un celebre Auteur nous vante
Dans un ouvrage merveilleux ;
A la Croix d'or, ce chef-d'œuvre est en vente.
Que vos soins sont officieux,
Et que cette notte est sçavante !
Elle sert de fanal à tous les curieux
Amateurs d'Histoire Galante ;
En effet je crois qu'en ces lieux
Votre Laïs sera figure fort décente.
Alors dans tous les Arts voulant s'initier
Il mutile, retranche, apostrophe, dégrade ;
Accable l'un d'un trait grossier,
Et donne à l'autre une loüange fade.
Enfin si l'on s'en tient à sa décision
Tout ce qu'on a pensé des plus grands hommes
Tant des siecles passez que du tems où nous sommes,
N'est qu'une pure vision.

LA CRITIQUE.

Ah ! si je le tenois...

L'HABITANT.

Vous serés satisfaite ;

Il doit revenir aujourd'hui,
Et nous amener avec lui
D'admirables ſujets une troupe complette.
Parmi ce nombre il en eſt ſûrement,
De très-dignes d'orner & d'enrichir ce Tem-
ple ;
Mais ils dédaigneroient d'en faire l'ornement ;
A celui de Mémoire, ils doivent un exem-
ple,
Ils y ſeront placez, plus noblement.

Il ſort.

SCENE II.

LA CRITIQUE.

On entend une Simphonie.

LE Dieu du Goût arrive & cette Simphonie
M'annonce ſon heureux retour ;
Il ne ſe ſert en ce ſéjour
Que de la plus ſimple harmonie.
Il eſt ennemi du fracas :
Les Violons, les Fluttes, les Muſettes
Sont les ſeuls inſtrumens dont il faſſe grand
cas,
Et ſelon lui, Timballes & Trompettes
Ne furent jamais faites
Que pour bruire aux Concerts ou bien aux
Operas.

La Simphonie acheve l'air.

SCENE III.

LE GOUST, LA CRITIQUE.

LA CRITIQUE.

VOus voilà bien surpris, Seigneur ?

LE GOUST.

Moi ! je vous jure
Que je ne le suis point.

LA CRITIQUE.

Mais, mais... vous m'étonnez !
Regardez donc.

LE GOUST.

J'ai vû.

LA CRITIQUE.

Tournez les yeux, tournez;

LE GOUST.

Je suis instruit de l'avanture ;
La Renommée aux Cieux m'a déja mis au fait.

LA CRITIQUE.

Que dites-vous du changement barbare
Que dans votre Temple on a fait ?

LE GOUST.

Je dis qu'il est assez bizarre ;
Mais l'Architecte ingenieux
Qui m'a construit ce domicile ;
Apparemment ne pouvoit faire mieux ;

Il faut s'en contenter.

LA CRITIQUE.

Vous êtes bien docile!

Je vous croyois plus difficile.

LE GOUST.

Non je me prête à sa raison.

Pour le Temple du Goût, un bâtiment Gothique

N'auroit point été de saison.

L'ordre Toscan, l'ordre Ionique

Le Composite, le Dorique,

Non plus que le Corinthien,

N'ont rien qui le flatte ou le pique;

Ainsi pour me loger il n'avoit qu'un moyen;

C'étoit de faire un Temple où l'on ne comprit rien.

LA CRITIQUE.

Que ne le laissoit-il dans sa forme ordinaire;

Pouvez-vous voir, sans en être confus,

Vos plus chers favoris chassez du sanctuaire!

LE GOUST.

Il a voulu corriger des abus

Que j'ai commis par faute de lumiere.

LA CRITIQUE.

Vous m'impatientez...

LE GOUST.

Ne vous emportés plus;

Vous allez en ces lieux bientôt vous reconnoître.

Autrefois ils vous contentoient,

S'ils ne sont comme ils doivent être ,
Vous les verrés du moins comme ils étoient.

LA CRITIQUE.

Il ne m'en faut pas d'avantage.

Le Temple change , & paroît orné des Satuës des grands Hommes , & des Femmes Illustres dans les Belles-Lettres.

LA CRITIQUE.

Oüi , je reconnois votre ouvrage.
Je vois , avec ravissement ,
Les principaux nourissons du Parnasse
Occuper dignement leur place.

LE GOUST.

Introduisez en ce moment
Ceux qui me demandent azile ;
Ne soyés pas sur-tout trop difficile,

LA CRITIQUE.

Ah ! j'entrevois votre dessein.
A leurs dépens vous voulez un peu rire.

LE GOUST.

Le Dieu du Goût ne fut jamais malin.
Je veux examiner.

LA CRITIQUE.

Je vous entens, beau Sire ;
Souvent votre examen vaut bien une Satire.

Elle sort.



SCENE IV.

LE GOUST.

QU'avec transport je vous revois ;
Respectables mortels, dont le divin génie,
D'une ravissante harmonie,
Nous dicta les premieres loix !
Peres de nos plaisirs, sources de nos lumieres,
Vous qu'on ensevelit dans un oubli cruel,
Consolés-vous du mépris solemnel
Dont vous accablent vos Confreres.
Malgré leurs censures severes
Dans le Temple du Goût vous avez un autel.
Quelle est la belle qui s'écrie ?

SCENE V.

LE GOUST, L'ESPRIT, LE BON SENS.

L'ESPRIT *represente par Silvia.*

NE me suivés pas, je vous prie ;
Votre presence excite mon courroux.

Le bon ſens fut toûjours mauvaiſe compagnie,
Et je ne connois rien de ſi peſant que vous.

LE BON SENS.

La, ne diſputons plus, on rira de nos priſes;
Vous me chaſſez en vain, je n'en démordrai
pas.
Vous avez du brillant, vous avez des appas,
Mais vous tombés ſouvent dans de fâcheuſes
chriſes;
Le Deſtin m'établit pour marcher ſur vos pas,
Et pour regler vos entrepriſes.

L'ESPRIT.

Le Deſtin ne ſçait ce qu'il dit,
Et de ſa liberté mon ame eſt trop jalouſe;
En vain de me guider votre orgueil s'applau-
dit.

LE GOUST *à part.*

C'eſt ſans doute un mari qui gronde ſon E-
pouſe.

LE BON SENS.

Je m'en raporte au Dieu du Goût;
Il va decider.

LE GOUST.

Point du tout.
Paſſez-vous de mon entremiſe,
On juge à vos diſcours que vous êtes Epoux;
Vivez tous deux à votre guiſe,
Le Goût aſſez ſouvent forme des nœuds ſi
doux,
Mais bien plus ſouvent il les briſe.

LE BON-SENS.

Seigneur, nous ne suivons ni l'himen ni l'amour.

LE GOUST.

Mais cependant vous êtes en querelle.

LE BON SENS.

Un autre motif en ce jour
A mes desirs la rend rebelle;
Elle est l'Esprit, & je suis le bon Sens.
Pour être sans cesse avec elle
Je fais des efforts impuissans.
A ne me point quitter, contraignés la cruelle.

LE GOUST.

Quel mortel ou quel Dieu peut avoir ce credit,
Peut-on persuader l'Esprit
Quand il loge chez une belle ?
Depuis quand n'est-il plus du sexe masculin ?

L'ESPRIT.

Moi ! je n'en fus jamais, pas même en apparence.

LE GOUST.

Est-il possible ?

L'ESPRIT.

Oh rien n'est plus certain.
Je brille sans avoir recours à la science,
J'éblouis par mon éloquence,
Je parle du soir au matin
Sans trop sçavoir ce que je pense ;

(Car l'esprit est trop vif pour passer au scrutin)
C'est un feu pur, c'est une quintessence
Dont l'effet est sûr & soudain.
Tirés vîte la consequence
Vous verrez que je suis du sexe feminin.

L e G o u s t.

Je reconnois assez l'esprit de France.

L e b o n S e n s.

Il se sert d'un subtil détour,
Dans un cerveau de femme il ne fait son séjour,
Que pour rendre par là ma poursuite inutile.
C'est par cette raison qu'il veut s'y retirer,
Il croit y trouver un azile
Où le bon Sens ne puisse penetrer.

L'E s p r i t.

L'homme n'est point doüé de l'esprit veritable;
Son orgueil l'en rend incapable.
Nous le voyons obscur dans ses discours,
Recherché dans son stile, affecté dans ses tours,
Nous assommer d'un pompeux verbiage.
A forger de grands mots, il borne son sçavoir.
Cynique malheureux, & qui se dédommage
Du talent qu'il n'a point & qu'il voudroit avoir,
En versant du poison sur le plus bel ouvrage.

Le veritable esprit est simple, affable, doux,
Galant sans flatterie, & railleur sans médire,
Du fond de l'ame il vous fait rire,
Son entretien est fait pour tous;
Il parle avec clarté, l'ignorant peut l'entendre,
Il est leger, il est vif, il est tendre,
Au sein de la Nature il puise sa splendeur;
Toûjours brillant quoiqu'un peu variable,
Et sur tout ne se croit aimable
Qu'autant qu'il sçait toucher le cœur.

LE GOUST.

Des femmes à ces traits, je connois la peinture;
Mais par quelle triste avanture
L'Esprit & le bon Sens cessent-ils de s'aimer?

LE BON SENS.

De tout ouvrage il veut m'exclure,

L'ESPRIT.

C'est qu'il y veut toûjours primer.
Lui seul, sans mon secours, veut d'une comedie
Faire mouvoir les principaux ressorts.
Son comique est froid, il ennuie;
Pour amuser il fait de vains efforts;
Qu'il moralise, chacun baille.
Moi, je plais, j'instruis & je raille;

Mes discours sont legers, tous les siens sont
pesans ;
Mes portraits quelquefois ne sont pas vrai-
semblables,
Mais ils sont vifs & séduisans ;
Les siens sont justes, raisonnables,
Mais toûjours froids & languissans.
Il m'excede, il me désespere.
Qu'un jeune homme, par mon secours ;
Soit tout prêt de toucher une beauté severe,
Le bon Sens vient, ses sots discours
Ecartent les plaisirs, déroutent les amours,
La beauté réflechit & redevient austere.
Il m'a cent fois joüé de pareils tours.

LE GOUST.

Ce n'est point le bon Sens qui doit vous fai-
re obstacle
Dans l'attaque d'un jeune cœur ;
Raisonne-t-il dans sa brûlante ardeur ?
Non, son penchant est son unique oracle ;
Et s'il arrive enfin qu'a son vainqueur
Il échape, par un miracle,
C'est l'ouvrage de la pudeur.

LE BON SENS.

Vous voyez comme il prend le change ;
Et que sans moi son Jugement,
(Si je ne le guide & l'arrange,)
Est en défaut à tout moment.
C'est sur-tout dans le Dramatique
Qu'il a le plus besoin de moi ;

Et c'est là justement qu'on diroit qu'il se pique
De ne point connoître ma loi.
Ne reconnois-je pas moi-même sa puissance?
J'aime & j'admire ses talens
Qu'il se conduise avec prudence ;
Qu'il soit interessant, mais jamais aux dépens
De la raison & de la vrai-semblance ;
Qu'il observe sur tout l'exacte bienséance
Et qu'elle soit son principal objet ;
Qu'il évite avec soin toute expression louche ;
Qu'aucun mot à deux sens ne sorte de sa bouche,
Qu'avec poids & mesure, il suive son projet
Que tout y soit relatif au sujet.
Je consens que dans ses ouvrages
Le plaisant regne & critique les mœurs,
Mais que ce soit après avoir rempli les cœurs,
Par des préceptes vrais & des maximes sages.

LE GOUST.

Vos principes sont sûrs, & je veux prendre soin
De vous remettre bien ensemble ;
Qu'à jamais le Goût vous rassemble.

L'ESPRIT.

Seigneur, il n'en est pas besoin :
Et pour jouïr d'une gloire suprême ;

Ce n'est point au bon sens qu'il faut avoir recours ;
Sans emprunter d'inutiles secours,
L'Esprit se suffit à lui-même.
Je pourrois vous citer mille endroits favoris ;
Qui font le charme de Paris,
Et que le froid bon sens impunément condamne.

LE GOUST.

Cela m'étonne.

L'ESPRIT.

Il me chicanne
Sur tout ce que je fais ; sur tout ce que j'écris
Il m'épiloque, il me suppute,
Il me taxe de faux brillant ;
Ce que je dis de plus saillant
A ses mépris se trouve en bute ;
En un mot il me persecute.

LE GOUST.

Quels sont ces beaux endroits qu'il blâme injustement ?

L'ESPRIT.

Je vais les reciter ; écoutez je vous prie.

LE GOUST.

Oüi, j'écoute attentivement.

L'ESPRIT.

Ce sont des vers de Tragedie.
„ La honte fait sentir je ne sçai quels remords,

„ Qui du tiran des cœurs sont les traits les
plus forts.

LE GOUST.

La honte fait sentir des remords.... Mais
quel conte !
Les remords à leur tour font sentir de la
honte,
Et le tiran des cœurs ne se servit jamais
De honte & de remords en guise de ses traits.

L'ESPRIT.

„ Préjugés malheureux ! éclatante chimere !
„ Que l'orgueil inventa, que le foible revere.

LE GOUST.

Voilà du beau !

L'ESPRIT.

Vraiment.

LE GOUST.

Les cerveaux bien rangez
Ont droit de secouer le joug des préjugés.

L'ESPRIT.

„ Par-tout comme un captif que poursuit le
suplice,
„ Et qui du monde entier s'est fait un préci-
pice.

LE GOUST.

Misericorde !

L'ESPRIT.

Quoi, vous ne m'admirez pas !
Peut-on mieux vous tracer l'horreur qui suit
le crime !

LE GOUST.

Vous prenez l'hyperbole ici, pour le sublime.
Sont-ce là les endroits qui font tant de fracas ?

L'ESPRIT.

Sans peine vous devez le croire.
Ces Vers sont par-tout admirez,
Chacun les a gravés dans sa memoire;
Et de les avoir inspirez,
Le bon Sens n'eût jamais la gloire.

LE GOUST.

Mais ... ni l'esprit non plus.

L'ESPRIT.

Vous vous le figurez.

LE GOUST.

Je dis ce que je pense, ils ne sçauroient me plaire,
Leur pompe obscure vous séduit,
Mais leur faux jour frappe plus qu'il n'éclaire;
Et la reflexion à l'instant le détruit.
L'esprit qui regne est vif, est agréable;
Mais la folie est à côté de lui;
Le bon sens est très-respectable,
Mais il tient de près à l'ennui.
Lorsqu'emporté par votre pétulence,
Vous prendrez un peu trop l'essort,
Alors je charge sa prudence
De moderer votre transport;

Et lorsque le bon sens, raisonneur politique,
Assoupira par ses discours abstraits,
Pour prévenir un sommeil létargique,
Il vous sera permis de lancer tous vos traits;
Il faut ensemble vous remettre
Comme l'on vous voyoit dans le tems ancien;
L'esprit seul me paroît Métaphysicien,
Et sans lui, le bon sens me paroît Géometre.

L'ESPRIT.

Et le bon goût, s'il veut me le permettre;
Est mal nommé.

LE GOUST.

Je le veux bien.

LE BON SENS.

Cela me paroît à la lettre.

LE GOUST.

Je vous ai mis d'accord, ah! que je suis heureux!

L'ESPRIT.

Oüi, oüi, d'accord sur votre compte,
Mais le bon sens n'en est pas moins fâcheux.

LE BON SENS.

Se peut-il que rien ne le dompte.

L'ESPRIT *au Goût.*

Adieu, je vais cesser de vous incommoder;
Nous sommes tous trois d'une espece,
A ne pouvoir nous accorder.
Je ne suis pas d'humeur à me laisser guider;

Le bon ſens manque de fineſſe ;
Et ſouvent le bon goût ſçait fort mal décider.

LE BON SENS.

Allons, courage, il moraliſe ;
Nous pourrons en venir à bout.

LE GOUST.

Oh ! j'abandonne l'entrepriſe.

L'ESPRIT.

La reverence au bon ſens, au bon goût.

LE BON SENS *marchant lentement.*

Mais attendez-moi donc, je vous ſuis.

L'ESPRIT *fuyant.*

Bagatelles ;
Il faut être plus vif pour attraper les belles.

Il ſort.



SCENE V.

LE GOUST, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

SEigneur, c'est en tremblant que j'approche de vous,
Je crains de votre part quelque triste apostrophe ;
Les complimens flateurs & doux
Ne sont pas faits pour gens de mon étoffe.

LE GOUST.

De quelque rang que vous soyez,
Si vos talens meritent mon suffrage,
Avec succès ils seront employez,
C'est ici qu'on leur rend hommage.

ARLEQUIN.

Mais, je suis Arlequin, tel que vous me voyez.

LE GOUST.

Je vous connois.

ARLEQUIN.

A mon visage !

LE GOUST.

Même plus que vous ne croyez.

ARLEQUIN.

Qui l'auroit dit, c'est le premier voyage
Que l'on m'ait vû faire en ces lieux.

LE GOUST.

Vous y venez souvent.

ARLEQUIN.

Bon, bon, vous voulez rire,
C'est donc sans le sçavoir.

LE GOUST.

Vous n'en valez que mieux.

ARLEQUIN.

Par ma foy, je ne sçai que dire.

LE GOUST.

Allons, rassurez-vous.

ARLEQUIN.

Tope, je le veux bien,
Car vous me paroissez d'un aimable entretien.

LE GOUST.

C'est trop d'honneur que vous me faites.

ARLEQUIN.

Pardonnez-moi, votre maintien
Annonce d'abord qui vous êtes.

à part.

Il faut lui rendre ses fornettes.

LE GOUST.

Quel sujet vous conduit ici ?

ARLEQUIN.

Je n'en sçai rien.
Vous sçavez que ce qui nous guide
N'a pas toûjours d'objet déterminé,
Et souvent l'homme est entraîné
Par un je ne sçai quoi, qui de son sort décide.

LE GOUST.

Comment donc, ce discours n'est pas si mal tourné.

ARLEQUIN.

Pourquoi le seroit-il ?

LE GOUST.

J'y trouve du solide.

ARLEQUIN.

Dans tout ce que je dis la morale préside.

LE GOUST *à part.*

Il est plaisant, il faut s'en réjoüir.

ARLEQUIN.

Que dites-vous ?

LE GOUST.

Qu'on goûte à vous oüir
Une joye, en tout point complete.

ARLEQUIN.

Hé bien vous pouvez en joüir.

LE GOUST.

Je ne m'étonne pas que dans cette retraite,
La Critique vous ait sur le champ introduit.

ARLEQUIN.

Que me parlez-vous de Critique ?
Quoi, c'est elle qui m'a conduit. . . . ?

LE GOUST.

N'en doutez point.

ARLEQUIN.

La Fanatique !
Qu'en faites-vous ?

LE GOUST.

Son œil judicieux
Sçait distinguer le faux d'avec le vrai merite.

ARLEQUIN.

Je ne puis rester en ces lieux,
Seigneur, souffrez que je vous quitte.

LE GOUST.

Pourquoi ?

ARLEQUIN.

Je suis son ennemi juré,
Elle me chercheroit ici quelque querelle,
Contre sa morsure cruelle
Il n'est point d'azile assuré.

LE GOUST.

Je vous entens ; de quelques Comedies
Elle aura fait le malheureux succès.

ARLEQUIN.

Ses déloyales perfidies
De plus de mille ont causé le décès,
Et ne font grace, en leur fâcheux accès ;
Qu'aux Operas, ou bien aux Tragedies.

LE GOUST.

Elle y devroit regarder de plus près.

ARLEQUIN.

Aussi pour me venger de sa jalouse rage,
Je me suis servi d'un moyen.
J'ai quitté le métier.

LE GOUST.

C'est vraiment grand dommage,

ARLEQUIN.

Mais pas trop grand, car nous ne faisions rien.
Ma fortune étoit mince & frêle,
Nous nous tuyons en vain à donner du nouveau,
L'ingrat Public méprisoit le cadeau,
Et nous tombions dru comme grêle.

LE GOUST.

Pourquoi receviez-vous des ouvrages douteux ?
C'est à vous à juger de ce qu'ils doivent être.
Dans le fonds n'est-il pas honteux,
Que des Comediens qui devroient s'y connoître ?....

ARLEQUIN.

Ce raisonnement est piteux;
Il me feroit sauter par la fenêtre.

LE GOUST.

Comment ?

ARLEQUIN.

Quoi, vous croyez que l'on puisse prévoir
Le veritable effet qu'une pièce doit faire !
Que des Comediens, dans leur petit Manoir,
Donnent un jugement qui puisse prévaloir
Sur celui d'un Public que le bon goût éclaire !

LE GOUST.

Que ne vous entend-il ?

ARLEQUIN.

Bon, quand il m'entendroit
En seroit-il plus benevole?
Je l'ai flaté, loüé, mille fois dans mon rôle,
Il regardoit cela comme de droit:
Dans l'instant je lui semblois drôle,
Et puis il me sifloit dans le premier endroit.

LE GOUST.

L'injustice étoit trop criante.
Et que faites-vous à présent?

ARLEQUIN.

Moi, je bois, je ris, & je chante,
C'est un métier assez plaisant.

LE GOUST.

Et quels passe-tems sont les vôtres.

ARLEQUIN.

A table du soir au matin,
J'y joüis d'un heureux destin;
On ne m'y sifle point, & j'y sifle les autres.

LE GOUST.

Etre toûjours à table....

ARLEQUIN.

Où peut-on être mieux?

LE GOUST.

On doit se refuser aux plaisirs vicieux.

ARLEQUIN.

Le plaisir aux humains est un mal nécessaire.
Ce paradoxe est une verité;
Le plaisir est un mal, puisqu'il nous est contraire;

Mais puisqu'il fait notre felicité,
Ce mal devient pour nous une necessité.

LE GOUST.

Votre morale est peu severe.

ARLEQUIN.

L'humanité ne l'aime point amere.

LE GOUST.

Je veux pourtant vous donner à choisir
Dans tous les Arts qui sont sous ma puissance;
Car l'homme est absorbé par un honteux loisir.

ARLEQUIN.

Bon, bon, le tems passe sans qu'on y pense;
Bien souvent on le perd, en croyant l'employer.
Pourquoi donc prendre une peine inutile;
On n'a qu'à demeurer tranquille,
On ne sçauroit se fourvoyer.

LE GOUST.

Voulez-vous être Peintre?

ARLEQUIN.

Oh non, je vous assure;
Les pauvres gens, que je les plains!
En les loüant on les censure,
Il manqueroit à mes desseins
Le coloris de la nature,
Et la palette de Rubens.
Enfin tous ces ingrediens
Me dégoûtent de la Peinture

LE GOUST.

C'est pourtant un Art merveilleux.
D'une amante éloignée il adoucit l'absence ;
Et les traits d'une aimable & juste ressemblance.
Consolent le cœur par les yeux.

ARLEQUIN.

La douleur par cet Art ne peut être adoucie.
Un portrait irrite le mal ;
Car la beauté de la copie
Fait regretter l'original.

LE GOUST.

Aimeriez-vous mieux la musique ?

ARLEQUIN.

Non, car ma voix n'est qu'un faucet ;
Et d'ailleurs c'est un Art que personne ne sçait,
Et que tout le monde critique.
La musique n'est point mon fait.

LE GOUST.

Nos sens sont enyvrés des sons qu'elle procure ;
Elle exprime du cœur les divers mouvemens ;
Donne la vie à tous les sentimens,
Qu'on a reçûs de la nature ;
Son harmonie & sa douceur,
Font naître la tendresse, inspire la langueur,
La beauté la plus insensible
Ne sçauroit échaper à ses impressions,

Le charme d'une voix flexible,
Ouvre notre ame aux passions.

ARLEQUIN.

Seigneur, vous dites des merveilles,
Mais chez moi la Musique est toûjours dans son tort.
Une voix flatteuse m'endort,
Ou le trop grand tapage étourdit mes oreilles.

LE GOUST.

Je veux pourtant vous faire un heureux sort;
Et je prétens payer votre visite.

ARLEQUIN.

Vous voilà bien embarassé!
Que ne me donnez-vous quelque piéce d'élite,
Qui puisse du Public en suite,
Faire pour nous un public empressé!

LE GOUST.

Mais vous avez quitté la Comédie.

ARLEQUIN.

Parsambleu je la reprendrai.
Assûrez-moi d'une piéce applaudie;
Sur le champ je reparoîtrai.

LE GOUST.

Vous demandez bien des affaires;
Une piéce applaudie!

ARLEQUIN.

A quoi bon ces misteres?

Le Dieu du Goût peut-il rester court sur ce point ?

LE GOUST.

Le Dieu du Goût les juge & n'en fait point.

ARLEQUIN.

Vous en parlez bien à votre aise,
Votre distric est curieux !
Vous pouvez donc trouver une chose mauvaise
Sans avoir l'art de faire mieux ?

LE GOUST.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Et moi je dis que pour se bien connoître
A ce qu'on blâme ou ce qu'on veut loüer ;
Il y faut être passé maître,
Ou que l'on doit se faire bafoüer.

LE GOUST.

On peut juger de tout même avec certitude ;
Sans que l'on ait les regles pour garans.
Le bon goût est un don & non pas une étude.

ARLEQUIN.

C'est donc le lot des Ignorans ?
Je vous croyois enfant de la science,
Et nourri par l'experience ;
Mais je viens de toucher l'écueïl,
Je vous soutiens en conscience,
Enfant de la paresse & bercé par l'orgueïl.

LE GOUST.

Ainsi paroît le goût dans certains personnages.
Je suis très-satisfait de vos raisonnemens:
Oüi, l'on doit mépriser le blâme ou les suffrages
De ceux qui n'ont pour avantages
Que beaucoup de respect pour tous leurs sentimens.
Lorsque l'on veut sur des ouvrages
Hazarder quelques jugemens,
C'est sur l'étude & des principes sages;
Ou du moins sur les bons usages,
Qu'on doit jetter leurs fondemens.

ARLEQUIN.

Je suis très-satisfait de vos enseignemens.

LE GOUST.

Retournez à Paris, qu'un doux espoir vous guide,
Vous y verrez des nouveautez.

ARLEQUIN.

Chez nous?

LE GOUST.

Assûrément.

ARLEQUIN.

Vous me le promettez?

LE GOUST.

Oüi.

ARLEQUIN.

Sera-ce du bon?

LE GOUST.

Peut-être.

ARLEQUIN.

Ou du perfide.

LE GOUST.

Cela se pourroit bien.

ARLEQUIN.

Que vous m'inquiétés.....

Prononcés donc.

LE GOUST.

Mes arrêts sont dictés,

Je ne suis que l'écho, le spectateur décide.

Arlequin sort.

SCENE VII.

LE GOUST, LE FAUX GOUST.

LE FAUX GOUST *à la Cantonnade.*

PReparez-vous, dans un moment
On commencera cette fête.

LE GOUST.

Quel est le Cadeau qu'on m'apprête?

LE FAUX GOUST *à la Cantonnade.*

Je veux au Dieu du Goût, dans ce Temple charmant,

Faire voir un essai de vos talens aimables.

LE GOUST.

Ah! ah! c'eſt mon reformateur.

LE FAUX GOUST, *à la Cantonnade.*

Que vos pas ſéduiſans, que vos chants admirables
Signalent à l'envi votre apretiateur.
Meritez le ſuprême honneur
D'être admis par mes ſoins dans ces lieux reſpectables,
Et de m'avoir pour Protecteur.

LE GOUST.

Je n'en doute point, c'eſt lui-même.

LE FAUX GOUST.

Tout m'annonce le Dieu qui préſide aux beaux arts,
Je le ſens à la joïe extrême
Que dans mon cœur repandent ſes regards,
Embraſſez-moi, Seigneur.

LE GOUST.

Un tel accueïl m'étonne.

LE FAUX GOUST.

Ne ſoyez point ſurpris des doux tranſports
Où mon amitié s'abandonne;
Je tiens à vous par de ſecrets reſſorts,
Qui dans ce moment ſont plus forts
Que l'éclat qui vous environne.
Mais à propos d'éclat, pourquoi dans ce Palais
Trouvai-je tout en ſa forme ordinaire?

Ces jours passez j'y vins exprès
Pour l'arranger de toute autre maniere.

LE GOUST.

Vous auriez pû vous épargner les frais
D'un voyage peu necessaire.

LE FAUX GOUST.

Je ne pouvois, à l'univers,
Rendre un plus signalé service.
Je l'ai fait revenir de cent mille travers
Où le jettoit un aveugle caprice.
Il admiroit avec stupidité
Des choses dont j'ai peint la valeur intrinseque
Et qu'il méprisera dans la posterité.

LE GOUST.

Vous avez eu la charité
De réduire en brochure une Bibliotheque;
C'est tout.

LE FAUX GOUST.

Et j'ai bien fait en verité :
Il croyoit posseder des richesses immenses;
Mais il ne respectoit que des impertinences.
Ma raison a dû l'affranchir
De ce fatras d'extravagances:
L'en dépoüiller c'est l'enrichir.

LE GOUST.

Vous avez fait de fort belles proüesses,
Voilà le vrai traité du mépris des richesses.

LE FAUX GOUST.

Je n'offusque point ma raison
Du bandeau de l'exemple & de l'opinion;

LE GOUST.

C'eſt mal rimer.

LE FAUX GOUST.

Bon, bon, qu'importe ?
Les traits de feu perdent tout leur éclat,
Quand un Auteur eſt aſſez fat
Pour ralentir l'ardeur qui le tranſporte ;
En s'attachant à la rime en forçat ;
L'expreſſion doit être la plus forte,
Lorſque la rime la combat.

LE GOUST.

Pour moi, je crois qu'en chaque choſe,
C'eſt la regle qui doit primer,
Et que l'on peut écrire en proſe
Lorſque l'on veut ne point rimer.
* Ces Maîtres, qu'Apollon prit le ſoin de former,
N'ont merité l'apoteoſe,
Dans la noble chaleur qui ſçut les animer,
Que par la rime exacte & l'art de s'exprimer.

LE FAUX GOUST.

Ces Maîtres, ſelon vous, n'ont point fait de bevues ?

LE GOUST.

Elles me ſont preſque inconnues ;
Songez que l'un des deux eſt l'Auteur de Cinna.

* *Montrant les Statuës de Corneille & de Racine.*

LE FAUX GOUST.

En même-tems celui de Surena.

LE GOUST.

Que de Britannicus son Emule est le Pere.

LE FAUX GOUST.

Il fit aussi Berenice, je croi.

LE GOUST.

Oüi, sans doute.

LE FAUX GOUST.

Il me désespere!

De certaine prévention
Vous me paroissez susceptible;
Songez qu'il n'est guére possible
De loüer sans restriction;
Et que trop d'adulation,
A tout écrivain est nuisible;
Faites-y quelque attention.

LE GOUST.

Pour les auteurs vivans votre réflexion
Me paroîtroit assez plausible;
Mais ceux qu'on voit en ce séjour
Doivent y récueillir, sans aucune amertume,
Les fruits que leur sçavante plume
Leur cultivoit quand ils voyoient le jour.
Notre respect est legitime
Pour tout Poëte reveré,
Eût-il même souvent erré:
Ce qu'il fit de mauvais n'ôte rien à l'estime
Qu'on doit à l'homme consacré.

LE FAUX GOUST.

Quand le coupable est mort, vous pardonnez le crime;
Pourquoi faut-il que les vivans
Soient plus sujets à la censure?

LE GOUST.

Pour les rendre humbles & sçavans;
Et les faire passer à la race future.

LE FAUX GOUST.

Est-ce en les chicannant qu'on les y conduira?
Un tel discours m'outre & m'irrite.
Un habile homme paroîtra,
A peine pourra-t-on concevoir son mérite,
Et cependant on le critiquera!
Du respect, du respect, pour ces fameux génies,
Que la nature à peine en un siécle produit.
Critiques qui niés leurs clartés infinies,
C'est vouloir vous priver du Soleil qui vous luit.

LE GOUST.

Vous venez vous-même de dire
Qu'il faut loüer modestement,
Que l'adulation peut nuire.

LE FAUX GOUST.

Oüi, de certains sujets qu'il faut encore instruire;
Mais il en est qu'on doit loüer aveuglement;

Qui ne tiennent jamais que des routes certaines,
Quoiqu'ils volent toûjours au-dessus du commun.

LE GOUST.

Ils sont rares.

LE FAUX GOUST.

Vraiment ce sont des Phénomenes.

LE GOUST.

Avouez-le entre nous, vous n'en connoissez qu'un ?

LE FAUX GOUST.

Sans que là-dessus je m'explique,
On ne respecte point ces demi Dieux mortels.
L'envie, au regard Fanatique,
Soüille & renverse leurs Autels;
Font-ils un livre, on le critique.
Ces Parodistes éternels,
Dont je voudrois exterminer la clique,
Portent les coups les plus cruels
Aux endroits les plus beaux d'un sujet dragmatique;
Et ce même Public, facile à s'égarer,
Après avoir donné des larmes
A ces endroits qu'il devroit réverer,
A rire à leurs dépens trouve les mêmes charmes,
Qu'il trouvoit à les admirer.

Le

LE GOUST.

Prétendez-vous que le Public révere
Une vaine & folle chimere,
Qu'il ira voir pour s'amuser,
Et qu'il s'en fasse une importante affaire
Lorsque l'illusion cesse de l'abuser ?

LE FAUX GOUST.

Vous voulez en vain l'excuser.
* Vous avez donc toûjours ces femmes ?

LE GOUST.

Vraiment, Seigneur, n'en doutez pas.
Mon temple est le séjour des dames,
Et ce sexe charmant doit enchanter nos ames
Par son esprit comme par ses appas.
Celles que vous voyez, de la noble élegance,
Des tours choisis & du stile épuré,
Ont poussé l'art à son dernier degré;
Ce sont les Muses de la France.

LE FAUX GOUST.

C'est fort bien fait ; mais, je ne vois
Aucun Auteur vivant, pourquoi donc, je vous prie ?

LE GOUST.

Non, c'est ma politique, & je fais bien, je crois.
Les bons Auteurs vivans ont de la modestie;
Et les mauvais condamneroient mon choix.

* *Il regarde les Statuës des Femmes Illustres.*

Vous regardez avec plaisir, Moliere.

LE FAUX GOUST.

Ce plaisir va jusqu'au transport ;
Vous conviendrez pourtant qu'il eut un peu tort,
Et qu'il donna dans l'esprit populaire.

LE GOUST.

Il eut ses raisons pour le faire,
Il falloit quelquefois grimacer de son tems ;
Et ce grand homme a rempli tout l'espace
Du comique burlesque, aux plus nobles accens.

LE FAUX GOUST.

Mais votre Rabelais que vous mettez en face,
Quel rang a-t-il sur le Parnasse ?

LE GOUST.

Il me réjoüit fort dans de certains instans ;
A lui seul appartient une façon d'écrire,
Qui doit avoir son prix à part :
Divers chemins ici peuvent conduire,
Chez lui le singulier est chef-d'œuvre de l'art.

LE FAUX GOUST.

Vous lui tenez grand compte de la peine
Qu'il s'est donnée à nous paroître obscur.
Quoi, son stile diffus & dur ? ...

LE GOUST.

Consolez-vous en voyant La Fontaine.

LE FAUX GOUST.

S'il étoit un peu plus succint ;
J'aimerois assez son instinct.

LE GOUST.

Son instinct ! quelle frénesie !
C'est donc ainsi que vous traitez
Les graces de la poësie
Et ses plus naïves beautez ?

LE FAUX GOUST.

Ici Marot ! oh la doze est trop forte ;
Et je ne sçaurois y tenir.

LE GOUST.

Quelle fureur contre lui vous transporte ?

LE FAUX GOUST.

Son éloge doit le ternir.
„ Ami Marot, l'honneur de mon pupitre,
„ Mon premier maître, acceptez cette épitre.

LE GOUST.

Mais par un grand esprit cet éloge fut fait.

LE FAUX GOUST.

Oh, je ne conviens pas du fait ;
Mais terminons cette dispute.
Je viens ici vous régaler,
Et de sujets qu'on ne peut égaler ;
Mon attention vous recrute :
En danses, en chansons ils vont se signaler.
Je ne crois pas que le Goût les rébute ;
Car imaginez-vous qu'on se connoît à tout ;
Musique, danse, architecture,
Algebre, sculpture, peinture,
Tout dans mon cerveau se résout.
Il n'est rien dont je ne me pique ;
Lyrique, dramatique, épique,

Prose, vers, hebreu, grec, latin;
Histoire, Fable, Politique
Et phisique & métaphisique.

LE GOUST.

Oh vos talens n'ont point de fin.

LE FAUX GOUST.

Pour un seul moment je vous quitte
Et je reviens avec mes gens d'élite.

Examinant l'Autel.

Virgile, Horace, Homere, Anacreon;
Mais vraiment vous parés votre autel à merveilles,
Et ce temple est un Pantheon.

LE GOUST.

Je savoure à longs traits leurs précieuses veilles.

LE FAUX GOUST.

Mais il leur étoit bien aisé
De faire d'excellens ouvrages.
Ces Messieurs dans l'esprit, les premiers ont puisé,
Leur falloit-il de plus grands avantages?
Ils se sont emparés du bon & du nouveau;
N'ont point voulu ce qui nous reste;
Par consequent ce qu'ils ont fait de beau
Aux Auteurs d'apresent est un vol manifeste.

Il sort.

SCENE VIII.

LE GOUST, LA CRITIQUE.

LA CRITIQUE.

EH bien, Seigneur, vous ne vous plaindrés pas,
Je vous ai procuré fort bonne compagnie;
Et si d'en voir encore vous avez quelque envie
Je vais chercher des gens que j'ai laissé là bas.

LE GOUST.

Renvoyez-les, car je vous certifie
Que je ne fus jamais si las.

LA CRITIQUE.

Mais des honneurs les plus insignes
Ces aspirans se croyent dignes;
En vain mes discours rebutans
De ce Palais ont voulu les exclure;
Ils appellent de ma censure,
Et d'eux mêmes sont très-contens.

LE GOUST.

Je le crois bien.

LA CRITIQUE.

Le Peintre eſt un Apelle,
Le Muſicien un Lulli,
Mais le Poëte ſeul ne reſſemble qu'à lui.

LE GOUST.

Et l'Hiſtorien eſt fidelle.
Défaites moi de ces importuns-là.

LA CRITIQUE.

Je vais leur reciter la fable que voilà.

FABLE.

La bonne opinion.

Le ſouverain des Dieux aux premiers ans du monde,
Pour rendre les mortels fortunés & contens,
Produiſit d'une main feconde
Et les vertus & les talens.
Pour les chercher, chacun court & s'empreſſe;
Le ſçavoir, le bon goût, l'eſprit, & la fineſſe,
Des premiers arrivez furent bientôt la part;
Tous les autres humains vinrent un peu trop tard,
Il ne reſtoit plus rien; mais pour les ſatisfaire

Jupiter leur donna la bonne opinion.
Tous se crurent parfaits, tous crurent sçavoir plaire :
Cette heureuse présomption
Les dédommagea du contraire.

LE GOUST.

Cette Fable est plaisante & faite pour nos gens.

LA CRITIQUE.

Mais du moins recevez les danses & les chants
Que le faux Goût a pris soin de conduire.
Entreront-ils ?

LE GOUST.

Oüi, j'y consens.
Pourvû qu'ils puissent faire rire.



DIVERTISSEMENT.

LE FAUX GOUST *chante.*

DEs talens admirés, faiſons voir le modelle,
N'imitons point l'antiquité,
Animons nous d'une audace nouvelle.
Fille de la vivacité
Baniſſons de nos yeux la langueur éternelle
De la froide ſimplicité.



Que la muſique ſoit bruyante,
Que la chanteuſe triomphante
Eleve ſa voix en éclats,
Et que la danſeuſe brillante,
Fuïant la grace non-chalante,
Etonne par des entrechats.



On

On danse.

DUO.

QUE chacun ſuive ſon idée,
Le goût eſt au-deſſus des loix.
Que par ſes mouvemens, la raiſon ſoit guidée.
A ce qui lui déplaît il refuſe ſa voix,
Il approuve ou blâme à ſon choix,
Et ſans reflexion la palme eſt accordée.
Un moment établit ſes droits.

On danse.

VAUDEVILLE.

LA CRITIQUE.

QU'un Rimeur s'encourage
A produire un ouvrage
Qui brille dans Paris,
C'eſt mon avis.
Mais quand la piece eſt faite,
La trouver imparfaite,
La chicanner en tout,
Voilà mon Goût.

LE PETIT MAISTRE.

Que l'homme de finance,
Près de Fanchon dépense,
Pour vaincre ses mépris.
C'est mon avis.
Dés qu'il sort de chez elle;
Aller trouver la belle,
Qui me prefere à tout,
Voilà mon Goût.

LA JEUNE FILLE.

Qu'un tendre amant s'empresse
A montrer la tendresse
Dont son cœur est épris,
C'est mon avis.
Mais que son feu s'augmente
Quand sa flâme constante
A la fin nous résout,
Voilà mon Goût.

LE SUISSE.

Que le confise aimable
Toûchoûrs riant à table
Chante avec ses amis,
C'est mon afis.
Mais quand ché pris seance
Sablir à toute outrance
Poussir la cafe à bout:
Voilà mon Goût.

ARLEQUIN.

Qu'aux Fauxbourgs le parterre
Fasse aux humains la guerre,
Qu'ils ne soient point suivis,
C'est mon avis.
Que chez nous plus traitable;
Le Public favorable
Vienne en foule au mois d'Août;
Voilà mon Goût.

FIN.

APPROBATION.

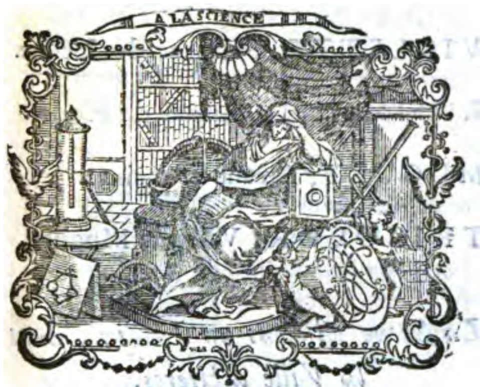
J'AY lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, *Le Temple du Goût*, Comedie en un *Acte*, avec un *Divertissement*. Suite du Nouveau Théatre Italien. Fait à Paris ce 18. Juillet 1733.

DANCHET.

NOUVEAU THEATRE ITALIEN.

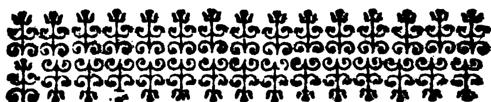
LE BOUQUET, COMEDIE.

Representée pour la premiere fois par les Comediens Italiens ordinaires du Roi le 12. Août 1733.



A PARIS,
Chez BRIASSON, ruë Saint Jacques, à la Science.

M. DCCXXXIII.
Avec Approbation & Privilege du Roi.



ACTEURS.

JACINTE.

FLORISE.

VIOLETTE, Suivante de Jacinte.

ROSIMOND, Amant de Florise.

MUGUET, Amant de Jacinte.

TRICOLOR, Valet de Muguet.

La Scene est dans un Jardin, dans la Ville d'Hieres.



LE BOUQUET.



SCENE PREMIERE.

ROSIMOND, MUGUET.

ROSIMOND.


UI j'aurois ſujet de m'en
plaindre,
Oublier ainſi vos amis!
Mais cela n'eſt pas bien;
& je m'étois promis
Qu'en arrivant ſans vous contraindre
Vous ſeriés deſcendu d'abord à mon logis.

MUGUET.

Tu parles juſte & j'en rougis;
Mais de t'incommoder ne devois-je pas crain-
dre?

ROSIMOND.

Non, l'on doit agir ſans façon;
Quand on eſt ſûr d'une amitié ſincere

Il n'eut pas été necessaire
De vous en faire la leçon
Si ma Maison eut eû de quoi vous plaire.
Quoi depuis quinze jours dans ces lieux arrivé
Vous refusiés de m'en instruire ?
Si le hazard n'avoit sçu me conduire
Dans ce Jardin public où je vous ay trouvé.

MUGUET.

Oüi, mon cher Rosimond, ta plainte est équitable,
J'ai tort, je me défendrois mal;
Ma négligence est condamnable.
Mais toûjours occupé d'un objet adorable
Depuis mon arrivée en ce païs fatal
Je pourrois sembler excusable:
Il est permis d'être déraisonnable
Quand on ressent un amour sans égal.

ROSIMOND.

Toûjours coquet, toûjours volage:
Le premier objet que tu vois
D'abord t'engage:
Tu promets un fidel hommage,
Mais ta flâme au bout de trois mois
Est aux abois.

MUGUET.

Jusqu'à present j'ay pensé de la sorte,
Je n'en sçaurois disconvenir.
A la fidelité vainement je m'exhorte,
Aucun objet ne peut me retenir.

Et ce n'est point par fantaisie
Qu'à la beauté que j'ay choisie
Bientôt je deviens inconstant.
Je crois devoir aimer tout le temps de ma vie,
Quand mon amour en est à son premier instant,
De changer je n'ai nulle envie.
Mais lorsqu'un autre offre à mes yeux
Mille fois plus de charmes,
Il faut rendre les armes ;
Et sans être capricieux
Je quitte le bien pour le mieux.

ROSIMOND.

En vain ton éloquente adresse
Cherche à justifier trop de legereté;
L'esprit, les graces, la beauté
N'ont rien dont ton cœur s'interesse,
Et ton genie est seulement flaté
Des charmes de la nouveauté.
Quand un objet pour qui l'amour nous presse
Répond à nos desirs d'une égale tendresse
Rien ne doit terminer un tel engagement.
L'inconstance de la Maîtresse
Devroit à peine de l'Amant
Autoriser le changement.

MUGUET.

Eh trouve-t-on jamais cette union parfaite ?
Depuis longtemps je la souhaite:
Et quand mon cœur changeoit c'étoit pour
la chercher.

Mais le volage a fait retraite,
Et je me ſuis laiſſé toucher
Tout de bon.

ROSIMOND.

Tout de bon?

MUGUET.

Oüi je te le répete;
Rien ne pourra me détacher
D'une perſonne auſſi parfaite.

ROSIMOND.

En es tu bien certain?

MUGUET.

Rien n'eſt plus aſſuré.
Dans ce jardin ſur le ſoir attiré
Plutôt pour prendre l'air que pour chercher fortune
En ce même boſquet mon cœur s'eſt égaré.
L'amour offre à mes yeux une charmante brune
D'un maintien gratieux, noble, & point aprêté;
Dont la taille eſt peu commune,
L'eſprit & le diſcours d'une vivacité
Qui ne tient point de la prolixité
Dont la pétulance importune.
L'air le plus engageant que puiſſe avoir aucune
Soutenu de pudeur & de ſeverité.
Qui n'en ſeroit point enchanté?

ROSIMOND.

Elle aura déſormais ton ame toute entiere;

Et d'être amant constant tu formes le projet.

MUGUET.

Si j'avois vû celle-cy la premiere
Je n'aurois point cherché l'amour d'un autre objet.

ROSIMOND.

Répond-elle aux transports que sa beauté t'inspire ?

MUGUET.

Je ne crois pas déplaire. Au moins depuis deux jours
L'amour perce à travers ses modestes discours.
Et je pense qu'elle soupire
Pour le bien où mon cœur aspire.
Je lui dis hier au soir que je m'étois promis
De lui donner un Bouquet pour sa fête:
Un petit scrupule l'arrête,
Mais cependant elle me l'a permis.

ROSIMOND.

L'esprit rempli de ta conquête
L'on peut te pardonner d'oublier tes amis.



SCENE II.

MUGUET, ROSIMOND, TRICOLOR.

MUGUET.

AH voici Tricolor.

TRICOLOR.

Peste des Bouquetieres
Et des Bouquets de la Ville d'Hieres.
Leurs trop vives odeurs m'ont presque assassiné.
Avec elles j'ay raisonné
Afin que de ces fleurs le galant assemblage
De l'objet pour lequel vous l'avés destiné
Meritât le charmant suffrage
Et vous serés je crois satisfait de l'Ouvrage.

ROSIMOND.

Ce Bouquet est fort bien construit.

TRICOLOR.

Il ne sera pas impossible
Que nos fleurs ne portent du fruit;
Et ce seroit avoir un cœur bien insensible,
Que de ne pas goûter celle-cy qui reluit

ROSIMOND.

Ah! c'est un Papillon, n'est il pas simboli-
que?

MUGUET.

Non, non, d'être fidele à present, je me pique,

Je ne changerai plus.

ROSIMOND.

Tu ne te plaindras pas
D'avoir pris goût à la constance.
J'aime depuis trois ans un objet plein d'apas;
Et je vais au plutôt avoir la recompense
D'une telle perseverance.

MUGUET.

On t'a fait longtems soupirer.

ROSIMOND.

Dès demain je m'unis à la beauté que j'aime,
Rien ne peut plus nous separer.
Et sans présumer trop j'ay tout lieu d'esperer
Qu'après trois ans entiers d'une tendresse extrême
Elle pourra toûjours penser de même.

MUGUET.

Je suis charmé de ton bonheur,
Que le mien n'est il aussi proche!
Car je veux épouser, j'aime suivant l'honneur,
Et ma tendresse est sans reproche.

TRICOLOR.

Oüi, nous épouserons, à moins d'une anicroche.

MUGUET.

Mais c'est trop longtemps retarder
Tu sçais bien ce qu'il faut lui dire?

TRICOLOR.

Ce sont discours communs & je puis hazarder
En lui peignant votre délire

D'ajouter de mon crû de quoi la faire rire
Et d'orner votre compliment:
J'aime à mener l'amour guayement.

MUGUET.

De ton mieux fais cette ambassade;
Nous d'un autre côté cherchons la promenade.

ROSIMOND.

Pardonne Chevalier si je te quitte ainsi,
Mais enfin j'ay promis d'attendre ....

MUGUET.

L'objet qui te met en souci?

ROSIMOND.

Dans cette allée on doit se rendre.

MUGUET.

Dans cette allée on doit se rendre aussi.
Attens là bas: je vais attendre ici
Trop heureux le premier que l'amour va surprendre.

Il s'écarte.

SCENE III.

TRICOLOR, *seul.*

MOn maître pour le coup est vraiment amoureux.
Je suis charmé de cette conjoncture
Car j'ay de mon côté ressenti quelques feux
Pour une aimable créature

Qui sert Jacinte & la suit en tous lieux,
Et je vais faire de mon mieux
Pour mener à bien l'avanture.

SCENE IV.

MUGUET, TRICOLOR, VIOLETTE.

MUGUET.

EH bon jour ma chere Enfant,
Comment se porte Jacinte?

TRICOLOR.

Bon jour minois triomphant
Dont mon cœur resent l'atteinte.

VIOLETTE.

Jacinte vient de se lever
Et se porte fort bien. Toy demeure tranquile.

TRICOLOR.

Tu me croirois imbecile
Si, te voyant arriver,
Ma flâme étoit plus docile.

MUGUET.

J'espere en ce Jardin la voir & lui parler.

VIOLETTE.

Elle y sera bientôt.

TRICOLOR.

Avant que la nuit vienne
J'espere que ton cœur voudra capituler.

MUGUET.

Crois-tu que ſon ardeur ſoit égale à la mienne?

TRIÇOLOR.

Crois-tu que mon amour obtienne
Ce qu'il va te demander?

VIOLETTE.

Je ne puis rien accorder.

MUGUET.

Tu connois mon amour.

TRICOLOR.

Tu ſçai que je ſoupire.

MUGUET *à Tricolor.*

Laiſſe-moy donc parler.

TRICOLOR.

Monſieur, laiſſés-moi dire;
Je parle poſitivement
A la perſonne que j'aime,
Vous verrés dans un moment
Celle pour qui l'amour vous a bleſſé de même,
Et vous pourrés alors jazer tranquilement.

MUGUET.

Me donnes-tu quelque eſperance?
Crois-tu que cet amour, dont je ſuis occupé,
Soit vû par ta Maîtreſſe avec indiference?
Et ne me ſuis-je point trompé
Quand j'ay crû voir quelque aparence
Qu'au même trait ſon cœur n'étoit point é-
chapé?

VIOLETTE.

Vous en demandés trop, ma Maîtresse est sensée.
En dix ou douze jours par vos galans propos
Avés-vous crû chez elle établir la pensée
D'avoir troublé votre répos.
Il faut longtemps être fidelle
Avant que de persuader.

TRICOLOR.

Mais depuis quinze jours mon Maître n'aime qu'elle,
Qu'a-telle encor à demander?

VIOLETTE.

Elle a grand tort l'époque est ancienne.

MUGUET.

Non, jamais la plus vive ardeur
Ne peut être égale à la mienne,
Et j'aime en quinze jours avec plus de chaleur
Qu'un autre en quinze mois: qüi qu'elle se souvienne
Du progrès qu'a fait mon amour,
Depuis qu'en ce Jardin elle veut chaque jour
Permettre que je l'entretienne.

VIOLETTE.

Quand l'amour naît si promptement,
Quand si-tôt il devient extrême,
On voit assez communément
Que venu rapidement
Il s'en retourne de même.

MUGUET.

Le mien ne finira jamais.

VIOLETTE.

Soit, qu'il éclate desormais
Comme il a fait jusqu'à cette heure,
Et dans deux ou trois ans, Monsieur, je vous promets
Que l'on y répondra.

MUGUET.

Veut-elle que je meure
De me faire languir ainsi ?

TRICOLOR.

S'il faut qu'à soupirer si longtemps on demeure,
Pour être de son sort pleinement éclairci,
Monsieur, quittons ce païs ci.

MUGUET.

Mais n'es-tu pas ridicule
Dans tes propositions ?
Quand plus de quinze jours une belle recule
A nous faire juger de ses intentions,
Ce n'est pas qu'elle dissimule,
C'est qu'elle rit de nos afflictions,
Et de nous tourmenter ne se fait point scrupule.
L'amour naît au premier régard;
Fils du caprice & du hazard,
Un seul instant suffit à sa naissance
Le même instant établit sa puissance
Il ne souffre point de retard,
Et si-tôt qu'il éclate, il veut sa recompense.

VIOLETTE.

Peut-être mieux que moy la ferés-vous parler ?
C'est à vous de presser un aveu plein de charmes :
Pour engager un cœur à moins dissimuler
Les discours de l'amant sont les plus fortes armes.

TRICOLOR.

Monsieur, la Dame vient à nous.

MUGUET.

Pour rendre ce Bouquet je te laisse avec elle.

TRICOLOR.

Partés, quand Tricolor s'interesse pour vous
Ne craignés pas de la trouver cruelle,
Elle aproche, je l'aperçois,
Préparons notre Rethorique.

SCENE V.

TRICOLOR, JACINTE, VIOLETTE.

JACINTE.

Est-ce Tricolor que je vois ?

TRICOLOR.

Mon Maître dont l'esprit tous les jours s'alambique
Pour vous marquer jusqu'à quel point

Votre rare beauté le pique,
Par ma bouche aujourd'hui s'explique.
Droit au cœur Cupidon le point
Et sa flâme autre fois & banale & publique
Pour toutte autre ne brille point:
A tout le Sexe il fait la nique,
A vous aimer seule il s'aplique:
En un mot de la part du Chevalier Muguet
Je vous apporte ce Bouquet.

JACINTE.

Le compliment est neuf.

VIOLETTE.

La chute magnifique.

TRICOLOR.

Ne faites point tant la caustique,
Le naturel toûjours veut être rabillé
Et le stile un peu tortillé
Par les plus beaux esprits aujourd'hui se pratique.

JACINTE.

Tu pourras dire au Chevalier
Que je reçois avec bien de la joye
Les fleurs qu'il vient de m'envoyer,
Il dit qu'il m'aime, il veut que je le croye;
Et je souhaiterois de pouvoir m'y fier.
Prends ce que je te donne.

TRICOLOR.

Une telle réponse
S'adresse à moi sans contredit.
Vous pour qui l'amour m'interdit,
Beaux yeux plus piquants que la ronce,
Me ferés-vous long-tems soupirer à credit.

VIOLETTE.

Nous verrons quelque jour.

TRICOLOR.

Tu serois bien honnête.
Lorsqu'un si grand bonheur pour mon Maître s'apprête
Si tu voulois sur moi le faire réjaillir.

JACINTE.

Au milieu de ces fleurs je vois quelqu'autre chose.

TRICOLOR.

C'est quelque Diamant que l'on vient de cüeillir,
Cela brille mieux qu'une rose.

JACINTE.

Je ne sçaurois les accepter,
Et des présens de cette conséquence,
Loin de me plaire, ont lieu de m'insulter.

TRICOLOR.

Etouffés cette répugnance.
Mon Maître que l'himen peut chés vous arrêter
Et qui vous aime en conscience

N'a pas crû que votre prudence
Sur le prix des bijoux voulût s'inquiéter.

JACINTE.

Noire union n'est pas encor certaine,
De mon Pere il faut m'obtenir.

VIOLETTE.

De son consentement ne soyés point en peine,
Vous êtes tous les deux dignes de vous unir,
Votre crainte me paroît vaine.

JACINTE.

L'amour du Chevalier est-il bien averé,
Dois-je croire aux transports qu'il fait ici paroître?

VIOLETTE.

Plus d'une fois je l'ai consideré,
En amours je crois me connoître,
Et celui de Muguet me paroît bien ancré.

TRICOLOR.

L'on ne sentit jamais une flâme pareille.
Votre nom dans sa bouche, au matin il s'éveille ;
Dans ce jardin tout le jour il vous suit.
Il pense à vous toute la nuit,
A moins qu'il ne sommeille.

JACINTE.

Eh bien, c'est donc à lui de me persuader
Que son ardeur est legitime :
Dès ce jour à mon Pere il faut me demander
S'il veut meriter mon estime.

TRICOLOR.

Il le fera.

JACINTE.

Pour ne rien hasarder
Il faut d'abord que je le voye.
Mon Pere consent avec joye
A tout ce qu'un Cousin veut lui recommander.
Et c'est à ce Cousin qu'il faut me demander.

VIOLETTE.

Mais du Bouquet qu'il vous envoye
Que faut-il faire ? on pourroit le garder.

JACINTE.

A ce prix j'y consens. Un Rival redoutable,
Noble, vertueux, riche, aimable,
En vain s'oppose au Chevalier,
S'il m'aime, en sa faveur je puis tout oublier.

TRICOLOR.

Que mon Maître est heureux !

JACINTE *bas à Violette.*

Ecoute Violette;
Si mon Pere voit ce présent
Il en aura l'ame inquiéte,
Chès Florise dès à présent
Porte-le de ma part, & dis, que je souhaite;
Qu'elle-même au logis vienne me le donner
Pour ne laisser rien soupçonner

VIOLETTE.

J'y cours.

JACINTE.

En ce jardin que ton Maître paroisse.

TRICOLOR.

Ne doutés pas qu'il ne s'empresse
A voler bientôt sur vos pas.
Il se promene ici rempli de sa tendresse,
Et n'ose sans votre ordre aborder vos apas
C'est un amant plein de délicatesse.

Elle sort.

SCENE VI.

TRICOLOR *seul.*

IL faut avoüer qu'un plumet
Est d'un grand poids chés une belle:
Il se fait remarquer, il éclate, il promet,
Tout cede à son abord, l'ame la plus rebelle
A sa fierté vainement s'en remet.
Veut-elle fuir? sa pente naturelle,
La ramene au galant dont l'aspect la soumet.



SCENE VII.

TRICOLOR, ROSIMOND.

TRICOLOR.

MAis voici Rosimond, Monsieur je vous supplie
Mon Maître est-il ici?

ROSIMOND.

Non, mais il va venir.

TRICOLOR.

Notre affaire est prête à finir.
Et l'on nous aime à la folie.

ROSIMOND.

Je suis charmé de voir son attente remplie;
Mais crois-tu que Muguet soit vivement épris?

TRICOLOR.

Il n'aima jamais d'avantage,
Et son cœur est diablement pris,
Puisqu'il parle de mariage.

ROSIMOND.

Mais que t'a-t'elle dit?

TRICOLOR.

Cent choses à la fois;
Qui m'embarrassent la memoire.
Elle étoit prête à faire un choix
Mais nous remporterons la victoire;

Le Pere y donnera sa voix
Et nous avons tout lieu de croire
Que l'Officier aura la gloire
De l'emporter sur le Bourgeois.
Mon Maître est là-bas, je le vois
Et vais lui conter son histoire.

Il sort.

SCENE VIII.

ROSIMOND *seul.*

MUguet assûrément a trouvé dans sa belle,
D'heureuses dispositions:
En trois jours se faire aimer d'elle
Jusqu'au point d'accepter ses propositions!
Une pareille complaisance
Ne m'en fait pas bien augurer;
Oui cette fille a trop d'impatience,
Lorsque d'un vrai bonheur on veut nous assurer
Belles, il faut pour nous le procurer
Qu'il devienne le fruit de la persévérance
Ce n'est qu'à votre resistance
Que nous devons le mesurer.
C'est ce qu'avec tant d'art ma charmante Maîtresse
M'a fait apprendre à ses genoux;

L'art en amour devient délicatesse
Lorsqu'il rend les plaisirs plus doux.

SCENE IX.

ROSIMOND, FLORISE.

FLORISE.

Rosimond vous voici, la rencontre est heureuse!
Celui que le premier je trouve ce matin
C'est vous par qui l'himen couronne le destin;
D'une flame à mon cœur dès long-temps précieuse.

ROSIMOND.

Oüi, l'himen aujourd'hui va resserrer les nœuds;
Que l'amour seul ne pourroit rendre heureux,
Je vais donc posseder la charmante Florise....
Que vois-je! ce Bouquet fatal
Orne son sein, Dieux, quelle est ma surprise!
Muguet seroit-il mon Rival?

FLORISE.

Vous me semblés rêveur, des nœuds de l'himenée
Craignés-vous de subir les loix?

Lorsqu'on s'engage pour son choix
Doit-on de ce lien redouter la journée?

ROSIMOND.

Les fleurs, le papillon, le ruban m'en assûre;
Oüi, c'est lui je le reconnois.
Quoi ! Florise seroit parjure?
Puis-je en douter quand je le vois?

FLORISE.

A la sombre froideur que vous cause ma vûë,
J'aurois assés lieu de douter
Que mon arrivée imprévûë
Eut le bonheur de vous flatter;
Ici quelqu'autre est attenduë
Et je ne dois pas y rester.

ROSIMOND.

Le trait est admirable, il faut que je l'avouë;
La finesse d'un pareil tour,
En verité merite qu'on le loüe.
Ah, sexe dangereux, faudra-t'il que l'amour
De nos cœurs par les tiens incessamment se
joüe !

FLORISE.

Comment.

ROSIMOND.

Oüi la voilà, j'aurai tort & je crains
Que pour convaincre une volage
Du nouvel amour qui l'engage
Je ne puisse prouver par des signes certains
A quel point l'ingrate m'outrage.

FLORISE.

Je ne ſçai que penſer ?

ROSIMOND.

Mais non ne croyés pas
Que d'une amante ſi perfide
Je puiſſe regretter le cœur ni les apas.
Livrés-vous ſans ſcrupule au penchant qui vous guide,
Ne craignés point mon déſeſpoir
Sur moi l'amour n'a de pouvoir
Q'autant que ſur l'eſtime il fonde ſon empire.
L'eſtime de l'amour m'avoit fait un devoir,
Elle ceſſe, l'amour expire.

FLORISE.

Je n'examine point d'où naiſſent ces tranſports;
Quel qu'en ſoit le motif il attaque ma gloire
Et les plus ſinceres remords
N'en effaceroient pas l'outrageante memoire.
S'ils ſont le fruit de quelques vains rapports,
C'eſt m'offenſer que de les croire;
Mais je ne doute point que d'un noir changement
Ils ne couvrent la perfidie;
Et ce lâche déguiſement
Me cache au moins une ardeur attiedie:
Pourquoi chercher un prétexte honteux?
Portés ailleurs un cœur dont vous êtes le maître
Sans outrager un amour malheureux

Que tant de soins, que j'ai cru genereux,
Et vos soupirs avoient fait naître.
Je vous ai trop appris ingrat à me connoître
Pour que vous doutiez de mes feux;
Mais ce trait vient de les éteindre,
Je vois ton changement avec tranquillité,
Et de ton infidelité
Moins que de tes mépris j'ai sujet de me plaindre:
L'une est le fruit de ta legereté
Et ne peut outrager que ma foible beauté;
Mais les autres viennent d'enfraîndre
Et les loix de l'estime, & de la probité.

Elle s'en va.

SCENE X.

ROSIMOND *seul.*

AH la perfide! elle se dit constante
Et paroît même l'être à son air ingénu.
Malgré l'esprit justement prévenu
Le cœur penchoit à la croire innocente;
Et je le sentois retenu
Par l'attrait séduisant d'une flame apparente;
Mais le sien m'est enfin connu
L'illusion est impuissante,
Elle me quitte après tant de sermens

Mes

Mon rival en deux jours a détruit dans son
ame ....
Les favorables ſentimens,
Qu'après un amour de trois ans
Y recueilloit ma vive flame.
Ah! ce n'eſt point la datte d'un long-tems
Qui vous aſſûre d'une femme,
Et le caprice ſeul, regle ſes mouvemens.

SCENE XI.

ROSIMOND, MUGUET,
TRICOLOR.

MUGUET.

TU vois, ami, le plus content des hommes;
On flate ma tendreſſe, on approuve mes feux.
Il le faut avoüer, dans le ſiecle où nous ſommes,
Les amans ſont bientôt heureux.
J'avois un Rival redoutable,
Spirituel, bienfait & riche au par-deſſus;
Mais mon étoile favorable
Obſcurcit toutes ſes vertus.
Prens part à mon bonheur extrême!
L'amour, comme les miens, va combler tes deſirs;
Que chacun ſoit heureux dans un autre lui-même,

Et que notre amitié redouble nos plaisirs.

ROSIMOND.

Morbleu!

MUGUET.

Qu'as-tu mon cher?

ROSIMOND.

J'enrage.

MUGUET.

A propos, Rosimond, à quand ton mariage?
Par ma foi je voudrois que dans le même jour
Nous entrassions dans ce doux esclavage.
Oui... que tous deux ensemble au Dieu d'Amour
Nous rendissions un tendre hommage.

ROSIMOND.

Je ne suis pas pressé.

TRICOLOR.

Je pourrois bien aussi,
Pour mieux embellir cette fête,
Au même char attacher ma conquête:
Le coup d'œil seroit beau.

MUGUET.

D'où te vient ce souci?

TRICOLOR.

A reçevoir ma main mon adorable est prête,
Je puis avec vous...

MUGUET.

Qu'est-ceci
Et que dois-je augurer de ce regard farouche?

Rosimond ne me cache rien ;
Je prens part à ce qui te touche ;
Parle quel malheur ?

ROSIMOND.

Ouf.

MUGUET.

Hé bien !

ROSIMOND.

Le croirois-tu, la beauté qui t'engage
L'objet de tes desirs, de tes vœux empressez . . .

MUGUET.

Acheve

ROSIMOND.

N'est qu'une volage.

MUGUET.

Eh mais. Je le crois assez.

TRICOLOR.

Quand du grand monde on a l'usage
On croit tout.

ROSIMOND.

Et bien plus, c'est ton ami, c'est moi
Que l'ingrate assasine en me manquant de foi

MUGUET.

Ne railles-tu point?

ROSIMOND.

Non.

MUGUET.

La chose est fort plaisante ;

TRICOLOR.

Oüi tout-à-fait divertissante.

MUGUET.

Je n'en puis revenir! eh quoi
Ce Rival malheureux dont je parlois, c'est toi.
Voyez la petite inconstante.

ROSIMOND.

Crains pour toi-même, mon ami,
Un tel exemple doit t'instruire;
La Coquette jamais n'est parjure à demi.

MUGUET.

Je suis trop avancé pour pouvoir m'en dedire.

TRICOLOR.

Nous ne pouvons plus reculer.

ROSIMOND.

Si tu sçavois, avec quelle apparence,
De la plus parfaite constance,
J'ai vû pour moi cette ingrate brûler;
Combien mes soins flattoient cette perfide,
A quel point ses regards attachés sur les miens,
Serroient nos cœurs de doux liens,
Lorsque sa bouche, encor timide,
N'osoit troubler nos muets entretiens;
Si tu sçavois quelle aimable franchise
Me fit voir sa défaite au fortuné moment
Qu'elle me permit tendrement
D'exprimer une ardeur dont elle-même éprise
Ressentoit le ravissement;

Combien depuis cette inhumaine
Par les traits les plus vifs & les plus naturels
M'assuroit que de notre chaine
Les nœuds devoient être éternels,
Tu verrois qu'en amour la plus affreuse peine
Suit les plaisirs les plus réels.

MUGUET.

Elle t'aimoit beaucoup.

ROSIMOND.

Au-dela du possible:
Si je me rappellois les soupirs, les transports.

MUGUET.

Pour avoir pu briser des nœuds si forts
Mon ascendant sur elle est bien terrible,
Car en deux jours,& sans de grands efforts,
Mes feux à ton cœur l'ont renduë insensible.

TRICOLOR.

La simpathie a de secrets ressorts,
Dont l'effet incomprehensible
Unit les cœurs par les accords
D'une harmonie & de certains rapports.
Qui d'une essence combustible....

ROSIMOND.

Fait taire ton Valet, ami. J'espere au moins
Qu'en cette occasion ton amitié fidelle
Aujourd'hui me vangera d'elle,
Que je ne serai pas la dupe de mes soins,
Que du bonheur de la cruelle
Mes yeux ne seront pas témoins.

MUGUET.

Quoi tu veux donc partir avant que je l'épouse!

ROSIMOND.

Toi l'épouser!

MUGUET.

Eh oui.

ROSIMOND.

Mais ma flâme jalouse...

MUGUET.

Je ne sçaurois faire autrement.

ROSIMOND.

Est-ce ainsi que pour moi l'amitié t'interesse?

MUGUET.

Oui, nous sommes amis, mais je suis son amant;
Et l'ami doit toûjours ceder à la maîtresse.

ROSIMOND.

Je suis au désespoir... quoi cet objet leger...

MUGUET.

De la legereté, mon cher, pourquoi te plaindre?
C'étoit à toi de l'engager
D'une façon à la contraindre
De ne pouvoir jamais changer.

ROSIMOND.

C'est trop vivement m'outrager,
De mon couroux je ne suis plus le maître
Si votre cœur tout entier à l'amour,
Pour ami veut me méconnoître,
Ma juste jalousie agissant à son tour,
Dans le mien vous déclare un traître.

Et va punir en le privant du jour
Un perfide rival qui prend plaisir à l'être.

TRICOLOR.

Ah voici bien un autre tour.

MUGUET.

Nous perdons fort souvent, par une humeur trop vive,
Un bien qu'à nos desirs on auroit accordé,
Si d'une autre façon nous l'avions demandé.
Rosimond, c'est ce qui t'arrive,
Et sans ton brusque procedé
L'aimable objet, qui me captive,
A mon ami pouvoit être cedé;
Mais après cette tentative
Tu me croirois intimidé,
N'espere plus que je m'en prive.
J'accepte le défi, sortons de ce jardin,
Trop de monde ici nous éclaire:
Je sçai un lieu très-propre à terminer l'affaire.

TRICOLOR *à part.*

Il dit cela d'un ton badin
Morbleu, j'apperçois notre Helene.
Courons l'en avertir.

ROSIMOND.

Non ce n'est pas la peine:
Ce Bosquet est fort sombre & sans aller plus loin
De ce combat il sera le témoin,
Car personne ne s'y promene.

SCENE XII. & *derniere.*

FLORISE, JACINTE, ROSIMOND, MUGUET, TRICOLOR, VIOLETTE.

JACINTE *à Tricolor.*

QUe nous dis-tu ?

MUGUET *à Rosimond.*

Marchons.

FLORISE.

Arrêtés Rosimond;

JACINTE *à Muguet.*

Monsieur quelle est votre furie ?

MUGUET.

Madame, ce n'est rien.

ROSIMOND.

Laissés-moi je vous prie,

TRICOLOR.

Il a tout l'air d'un vray démon.

FLORISE.

Malgré votre injustice & votre barbarie
Je m'interesse assez ....

ROSIMOND.

Perfide!

TRICOLOR.

Le félon.

JACINTE *à Muguet.*

Serés-vous sourd à la voix de Jacinte ?

VIOLETTE.

Monsieur, de grace arrêtés vous.

JACINTE *à Muguet.*

C'est mon Cousin.

MUGUET.

Oüi, oüi, je vous entens.

TRICOLOR.

Tout doux.

FLORISE.

Hélas faites cesser ma crainte.

ROSIMOND.

Madame, ce n'est pas pour moy que vous tremblez,
C'est pour l'heureux amant qui vous rend infidele.

JACINTE.

Comment ?

FLORISE.

Mais, Rosimond, vous vous troublez.
Je ne le vis jamais.

ROSIMOND.

Cruelle !

MUGUET.

Quel qui proquo brouilloit notre cervelle,
Ah tous mes desirs sont comblés.

JACINTE.

Vous courés donc, Monsieur, de belle en belle ?

Je n'en puis plus & mes sens accablez...

MUGUET.

A l'autre.

JACINTE.

Je connois tout ce que vous valez.

MUGUET *à Rosimond montrant Florise.*

Ce n'est pas celle là.

ROSIMOND.

Pardonnez moi c'est elle.

MUGUET.

Eh non (*à Jacinte*) Rasseurés-vous.

ROSIMOND.

M'avoir manqué de foy!

FLORISE.

Mais quelle marque, quel indice...

JACINTE.

Perfide amie !

ROSIMOND *à Florise.*

Eh laissez-moi.

FLORISE.

Je ne comprens point ce Caprice

TRICOLOR *à Rosimond.*

Ni moy non plus, Monsieur.

ROSIMOND *luy donne un soufflet.*

Tai, toy.

MUGUET *riant.*

Ne bat point Tricolor.

TRICOLOR.

Morbleu qu'avois je affaire. . . .

FLORISE.

Quelle fureur ! ſçavez vous bien
Que ſi vous n'écoutez . . .

ROSIMOND.

Non , je n'écoute rien ;
Je ne me livre plus qu'à m'a juſte colere.

TRICOLOR.

Si je me mêle encor dans l'entretien . . .

JACINTE *à Muguet.*

Eclairciſſés le fait.

ROSIMOND.

Quoy , ma belle Couſine,
Vous voulez la juſtifier.
Vous faites l'innocente & n'étes pas moins fine.
Et je ne voudrois me fier
A votre cœur non plus qu'à votre mine.

JACINTE.

Le compliment eſt ſingulier !

MUGUET.

Avis au Lecteur.

ROSIMOND.

Oüi, vous êtes ſon amie,
Et vous donnez les mains ſans doute à tout ce-
cy.

VIOLETTE.

Elle , Monſieur , de qui la prud'homie ? . . .

ROSIMOND.

Et toi, chere Violette, aussi!
Finissés, je vous en conjure:
Et mon cœur & ma main ont tardé trop long-
tems
A punir cette double injure.

MUGUET.

Enfin qu'est-ce que tu prétens?

VIOLETTE.

Laissés du moins éclaircir l'avanture.

ROSIMOND.

Non, non.

FLORISE.

Mais écoutez.

ROSIMOND.

Et quoi, quelle imposture!

FLORISE.

Attendez un moment,

ROSIMOND.

J'attens.

VIOLETTE.

Vous paroissez avoir contre Florise
De terribles transports jaloux.

ROSIMOND.

D'un autre amant, la perfide est éprise.

VIOLETTE.

Et quel est il?

ROSIMOND *montrant Muguet.*

Lui.

JACINTE *à Muguet.*

Voyez vous ?

MUGUET.

Que Diable me dis-tu ?

ROSIMOND.

Cette feinte ſurpriſe
Ne modère point mon couroux ;
N'as tu pas dit tantôt qu'à ta maîtreſſe
Tu donnois un bouquet ?

MUGUET.

Eh bien ?
Le voila ce Bouquet.

ROSIMOND.

Par un trait de fineſſe
Un échange à propos....

MUGUET.

Je n'y comprens plus rien

ROSIMOND.

La choſe eſt facile à comprendre.
Floriſe le portoit.

MUGUET.

Ah que viens-je d'entendre !

FLORISE.

Il eſt vray.

MUGUET.

Tricolor a donc fait tout le mal :
A qui t'ai-je dit de le rendre ?
Il faut que je t'aſſomme....

TRICOLOR.

A l'aide.. autre brutal

JACINTE.

Ah l'avanture est singuliere!
C'est moi qui l'ay reçeu, mais n'osant me parer
De ce present aux yeux d'un pere,
Craignant qu'il ne pût augurer
Qu'un tel Bouquet ne vînt d'une main chere,
J'ai fait prier mon amie à l'instant
De me le donner elle même:
Et cet innocent stratagême
A produit ce grand trouble.

ROSIMOND.

Ah me voila content!

TRICOLOR.

Messieurs, une autrefois, dans votre humeur boüillante,
Connoissés un peu mieux vos gens.

ROSIMOND *à Florise.*

Me pardonnerés-vous des transports outrageans?

FLORISE.

Pour ne pas les cherir leur cause est trop charmante.

MUGUET.

Et vous, ma petite méchante,
Demandez-moy pardon de vos soupçons jaloux.

JACINTE.

Trop d'amour les avoit fait naître.

MUGUET.

Ceux qu'à mon tour j'aurai de vous,
Seront bien mieux fondés peut-être.

ROSIMOND *à Muguet & Jacinte.*

Je veux faire votre bonheur.
Amy, je puis tout sur son pere,
Et dans ce même jour j'espere
Que le don de la main, suivra celui du cœur.

MUGUET.

Mais ce rival si redoutable
Dont on m'a menacé peut troubler nos plaisirs:
Sa recherche au Papa, pouroit être agréable.

JACINTE.

Ce rival n'étoit qu'une fable
Pour mieux irriter vos desirs.

MUGUET.

L'aveu sans doute est admirable.

JACINTE.

Vous n'en aurés jamais de veritable
Si vous poussés toûjours de vrais soupirs.

On prélude.

FLORISE.

Qu'entens-je ?...

ROSIMOND.

Ici chacun s'aprête
A celebrer des jeux badins.
Tous les printemps, dans ces Jardins;
A Flore, ont consacré une fête.

FLORISE *à Jacinte qui veut sortir.*

Il faut rester.

JACINTE.

Oh non pas, s'il vous plaît;
Un motif plus pressant m'agite & m'interesse.
Allons voir si mon pere approuve ma tendresse,
Et puis nous verrons ce que c'est.

TRICOLOR *à Violette.*

Pour couronner le tendre hommage,
Qu'à vos attraits ici je rens,
Nous faudra-t'il un avis de parens?

VIOLETTE.

Non, touche-là, je t'aime, en faut-il d'avantage?

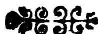


DIVERTISSEMENT.

Danses.

VAUDEVILLE.

QUand les doux présens de Flore
Viennent ranimer nos champs,
Le Dieu des cœurs fait éclore
Ses plaisirs les plus touchans;
Si l'on entend nos Musettes
Raisonner dans ce séjour,
C'est pour chanter des fleurettes
Qui sont l'effet de l'amour.

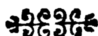


Le Berger jeune & volage
Epris de tous les objets,
Court de bocage en bocage
Troublé de mille projets;
Le temps vient que de Silvie
Il s'occupe nuit & jour:
Près d'elle il passe la vie,
C'est un effet de l'amour.



L'enfance vive & folette
Jusqu'à l'âge de quinze ans,

Songe à parer sa houlette
De bouquets & de rubans,
L'âge vient qu'à sa personne
On transporte cet atour,
On est grave, l'on raisonne,
C'est un effet de l'amour.



Tantôt on voit le parterre
Applaudir jusqu'à la fin,
Tantôt il nous fait la guerre
Et siffle jusqu'au refrain;
C'est ainsi que dans ce monde
Le Spectateur juge tout,
Mais qu'il applaudisse ou fronde
C'est l'effet de son bon goût.



LA FEINTE INUTILE

COMEDIE EN CINQ ACTES.

Par Monsieur DE ROMAGNESI.

Representée pour la premiere fois par les Comediens Italiens le 22. Août 1735.



A PARIS,

Chez BRIASSON, ruë Saint Jacques, à la Science.

M. DCC. XXXV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

NOMS DES ACTEURS.

LEANDRE, fils de Mr. Oronte, Amante d'Isabelle.

ORONTE, pere de Leandre.

LELIO, fils de Madame Argante, Amant d'Angelique.

DAMON, frere d'Angelique, & Amant d'Isabelle.

ARLEQUIN, Valet de Leandre.

UN EXEMT.

Madame ARGANTE, Mere d'Isabelle.

ISABELLE, Amante de Leandre.

ANGELIQUE, sœur de Damon, & Amante de Lelio.

UN VALET.

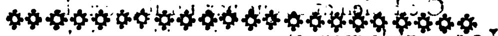
COLOMBINE, suivante d'Isabelle.

TROUPE D'ARCHERS.

La Scene est à Venise.



LA FEINTE INUTILE.



ACTE PREMIER.

SCENE I.

Le Theatre represente la maison de Mr. Argante, & une porte au fond du Théatre.

ISABELLE, COLOMBINE.

COLOMBINE.

VOTRE dessein est un peu téméraire,
Et j'y refuserois ma voix,
Si le valet qui m'a sçu plaire,
Ne me faisoit approuver votre choix.
Son Maître me paroît un homme d'importance.

On juge à ses discours, à son ajustement,
Qu'il joint à de gros biens une illustre naissance;
Mais attendre un époux de moment en moment,
Et dans une telle occurrence
Flatter les vœux d'un tendre amant,
C'est en agir assurément
Avec beaucoup de prévoyance.

ISABELLE.

Colombine, tai-toi; ce ton railleur m'offense.
C'est bien assez que par un sort cruel
La raison de mon cœur aujourd'hui soit bannie:
N'ajoute rien au trait mortel
Dont j'éprouve la tyrannie.

COLOMBINE.

Vous me verriez ardente à remplir vos souhaits,
Si quelque espoir flattoit mon entreprise;
Mais à Leandre Isabelle est promise;
Et cet Epoux futur qui confond nos projets,
Doit tous les jours arriver à Venise.

ISABELLE.

Si l'on me veut contraindre au choix de cet Epoux,
Le cloitre est un azile où je puis m'en défendre.

COLOMBINE.

Que cet inconnu vient de prendre
Un terrible ascendant sur vous !

ISABELLE.

Mais comment à ce point peut-il blesser mon ame ?
Son air m'enchante & son discours m'enflame,
Et je ne l'ai pu voir que masqué ! Par quel sort.....

COLOMBINE.

C'est un amour de caprice, Madame ;
Et l'amour de caprice est chez nous le plus fort.

ISABELLE.

Funeste liberté qu'autorise l'usage !
Pourquoi faut-il qu'au tems du carnaval,
Il soit permis aux filles de mon âge
De s'exposer au peril sans égal
De voir & de parler sans montrer leur visage !
Notre pudeur sous un masque fatal
En se cachant perd tout son avantage.

COLOMBINE.

Reflexion prudente & sage,
Qu'il falloit faire avant d'aller au bal !

ISABELLE.

Nous touchons à l'heure marquée
Où nous devons répondre aux vœux de cet amant.

Je n'ai pu refuser à son empressement
La faveur de me voir aujourd'hui demasquée.

COLOMBINE.

Vous hazardez beaucoup.

ISABELLE.

Va, n'aprehende rien.
C'est sous un autre nom qu'il me verra paroître.

COLOMBINE.

Mais tôt ou tard il faudra bien
Que pour vous-même enfin vous vous fassiez connoître.

ISABELLE.

Avant de me résoudre à ce pas dangereux ;
Il faut que l'inconnu m'assure
Du cœur le plus soumis & le plus amoureux,
De la probité la plus pure :
Qu'en lui, je découvre des mœurs
Qui le mettent en droit de plaire,
Et qu'en un mot ses vertus fassent taire
Mes scrupules & mes terreurs.
Il faut du moins, quand l'amour nous surmonte,
Qu'il impose de justes loix,
Et c'est la noblesse du choix
Qui de l'égarement doit effacer la honte.

COLOMBINE.

Et supposons que cet amant chéri
Rassemble en lui ces qualités aimables,

Ces qualités si desirables
Qu'on cherche envain dans un mari ;
Vous flattez-vous que votre mere
Soit favorable à vos desirs ;
Et que malgré vos pleurs & vos soupirs
A vous donner Léandre elle ne persevere ?
Mais j'oubliois Lelio votre frere :
Pour peu qu'il soit instruit de vos amours,
Craignez qu'il n'en trouble le cours,
Vous sçavez trop, que son humeur mutine
Est un obstacle à vos desseins.

ISABELLE.

Hélas ! ma chere Colombine,
Laisse moi m'aveugler sur tout ce que je crains.
Entrons vite chez Angelique
Par la porte qui communique
De la maison dans son logis,
Et nous y prendrons nos habits.

COLOMBINE.

Je vois Oronte & votre mere.
Léandre est à Venise, il n'en faut plus douter.

ISABELLE.

Ah ! son aspect me desespere.



SCENE II.

Mr. ORONTE. Me. ARGANTE.

Mr. ORONTE.

De grace daignez m'écouter.

Me. ARGANTE.

Tous ces retardemens sont de mauvais augure.
Il sçait depuis un mois qu'on doit le marier,
Et connoissant le nom de sa future,
Il a grand tort de se faire prier.
Tout autre assurément presseroit l'avanture.

Mr. ORONTE.

Madame Argante....

Me. ARGANTE.

Eh! ne l'excusez pas.

Mr, ORONTE.

Je répondrai de son impatience,
Quand il aura vû les appas
Qui doivent être en sa puissance.

Me. ARGANTE.

Et moi je crains, soit dit sans vous fâcher,
Qu'un jeune homme boüillant, & qui se voit son maître,
De trop de liberté n'ait abusé peut-être,
Et qu'on ne puisse l'arracher
Aux vices qu'en son cœur la licence a fait naître.

Mr. ORONTE.

Ah ! qu'allez-vous lui reprocher ?
Quoi ? Léandre à ce point pourroit se meconnoître ?
Je compte trop sur son bon naturel.

Me. ARGANTE.

A ces malheurs un pere doit s'attendre,
Lorsque dès l'âge le plus tendre,
Il prive ses enfans du secours paternel.

Mr. ORONTE.

Moi, l'en avoir privé ?

Me. ARGANTE.

Sans doute.

Dès son enfance éloigné de ces lieux,
Avez-vous pu le guider dans la route
Où devoit le conduire un œil judicieux ?

Mr. ORONTE.

A Bologne pour ses études,
Il a toujours été chez un de mes amis.
Sur sa conduite il peut m'être permis
De n'avoir point d'inquietudes,
Et Lisidor m'a bien promis
De veiller sur ses habitudes.

Me. ARGANTE.

Que je plains votre aveuglement,
Peres, de qui la nonchalance
Abandonne au déreglement
Une fougueuse adolescence !
Vos enfans dans l'éloignement

N'aprennent pour toute ſcience,
Qu'à vivre dans l'indépendance
Qui flatte leur orgueil & leur tempérament.
Vous confiez leur ſort à d'autres ?
Eſt-il d'autres cœurs, d'autres yeux,
Qui ſur ces dépôts précieux,
Puiſſent veiller comme les nôtres ?
Voyez les miens toujours obéiſſans :
Un tendre reſpect les inſpire :
Ardens à ce que je deſire,
Soumis à ce que je défends.

(*à part*) Mr. ORONTE.

Peut-on ainſi s'aveugler ſur ſon compte ?
(*haut*) J'eſpere que le fils d'Oronte,
Reconnoiſſant la même loi,
Ne couvrira d'aucune honte
Le front d'un pere tel que moi.

Me. ARGANTE.

Mais qu'il arrive donc.

Mr. ORONTE.

Que rien ne vous chagrine.
J'ai deja preparé pour nos jeunes Epoux
La maiſon que je leur deſtine ;
Vous la connoiſſez bien, de la votre voiſine,
Il n'eſt que la ruë entre nous.

Me. ARGANTE.

Vous l'avez achetée ?

Mr. ORONTE.

Oui, l'affaire est concluë.
Dans cet achat je n'ai point d'autre vûë ;
Que celle de nous rapprocher.

Me. ARGANTE.

Ce procedé doit me toucher.

Mr. ORONTE.

Votre fille devient la mienne ;
Et je veux que mon fils par ses soins assidus ;
Par des égards qui lui sont dûs,
Dans tous ses désirs la prévienne.
Oui, ma félicité dépendra de la sienne.

SCENE III.

Me. ARGANTE.

SOn amitié me flate infiniment ;
Mais Léandre allarme mon ame.
Je crains qu'il n'ait formé quelque autre engagement.
Ah ! vous voilà, mon fils.



SCENE IV.

Me. ARGANTE, LELIO.

LELIO.

OSerois-je, Madame,
Vous demander un moment d'entretien?

Me. ARGANTE.

Très-volontiers. Que voulez-vous me dire?
Je vous écoute, allons, parlez, he bien?

LELIO.

Je crains de vous fâcher.

Me. ARGANTE.

Pourquoi donc? Il soupire.
Lelio ne me cachez rien.

LELIO.

Tant de bonté ne sert qu'à m'interdire.

Me. ARGANTE.

Je connois à votre embarras,
Que le motif qui vous amene,
Pourroit bien ne me plaire pas.

LELIO.

C'est justement ce qui me met en peine.

Me. ARGANTE.

Avez-vous pû concevoir un dessein
Qui puisse exciter ma colere?

LELIO.

Je ne crois pas ; mais vous êtes ma mere.
Ce nom redoutable est un frein
Qui dompte en ses desirs la jeunesse légere ;
Et d'ailleurs nous avons quelquefois le chagrin,
De vous fâcher sans croire vous déplaire.

Me. ARGANTE.

Vous êtes dans l'âge prudent
A ne point faire de méprise.
Sçachons donc ce secret.

LELIO.

C'est un fardeau pesant ;
Mais je tremble au moment qu'il faut que je dise.

Me. ARGANTE.

Ouvrez-moi votre cœur avec pleine franchise.
En vous j'aurois pareil secours
S'il s'agissoit d'affaire délicate.

LELIO.

Je vous conseillerois toujours
De faire tout ce qui vous flatte.

Me. ARGANTE.

Je crois entendre ce discours
Et j'entrevois à travers vos détours
Le feu qui dans votre ame éclate.

LELIO.

Helas !

Me. ARGANTE.

Tous deux d'amans cachés vous jouez donc le role ?
Je ferai condamner cette porte en ce cas.

A part. LELIO. *haut.*

Comment faire ? il me vient une bonne pensée.
Rompez avec Léandre.

Me. ARGANTE.

Elle est très-insensée.

LELIO.

Je dis .. rompre .... par un détour,
Par quelque honnête stratagême ......

Me. ARGANTE.

Honnête ? Il n'en est point.

LELIO.

Je le pense de même,
Cependant on pourroit entrevoir quelque jour
A me donner celle que j'aime,
En donnant à Damon l'objet de son amour.
Vous concevez bien ce sistême ?

Me. ARGANTE.

Moi ? Vraiment non.

LELIO.

Helas ! je suis desesperé.
Mais enfin si ce mariage
Que l'on croit si bien assuré,
Se rompoit de lui-même ?

Me.

Me. ARGANTE.

Alors en femme sage,
Je prendrois mon parti sans perdre un seul moment;
Mais ce ne sera pas de ma part sûrement
Que l'on verra partir l'orage.

LELIO.

Je le crois bien.

Me. ARGANTE.

Enfin plus d'un événement
Peut encor rompre cette affaire.
Je promets de te satisfaire,
A ton ami je donnerai ta sœur,
Si je le puis avec honneur.
Adieu.

LELIO.

Paaron, Madame; mais je pense
Que ce délai de Léandre suffit
Pour rompre cet Himen.

Me. ARGANTE.

Oh! quelle impatience!
Il peut venir ce soir.

LELIO.

Sans contredit;
Mais étant arrivé vous devez, par prudence,
Lui demander le temps de voir si son esprit,
Et la façon dont il agit,
Sont dignes de votre alliance.

Me. ARGANTE.

Non, s'il vient, son Himen s'acheve en diligence.

LELIO.

S'il étoit libertin ? Car j'en entens parler,
Cela suffiroit-il, Madame ?

Me. ARGANTE.

Oui, oui, laisse moi donc aller. (*S'en allant*)

LELIO.

Quel funeste coup pour ma flâme !
Et s'il est mort ?

Me. ARGANTE.

Il faut s'en consoler.

SCENE V.

LEANDRE, ARLEQUIN.

Le Théatre represente la rue & le devant de la maison de Me. Argante, vis-à-vis la maison d'Oronte. Léandre & Arlequin entrent en se cachant le visage de leur chapeau.

ARLEQUIN.

Cette marche mistérieuse
Va nous faire passer ici pour deux filoux,
Et la Justice curieuse
Pourroit bien s'emparer de nous.

LEANDRE.

Va, je ne la crains point.

ARLEQUIN.

C'est fort bien fait à vous ;
Mais je me souviens qu'avec elle
J'ai dans Venise une vieille querelle.
C'est ce qui cause ici mon embarras.

LEANDRE.

Je crains de rencontrer mon pere à chaque pas.

ARLEQUIN.

Il feroit un joli tapage,
S'il sçavoit tous nos petits tours,
Et que de furtives amours
Nous empêchent de faire un très-bon mariage.

LEANDRE.

Finis.

ARLEQUIN.

En vérité je ne sçais pas comment
Nos cervelles ainsi se trouvent détraquées ;
Car enfin nous aimons deux personnes masquées.
Aime-t'on sans y voir ? Oh ! non assurément.

LEANDRE.

Ah ! c'est ce qui me prouve un coup de simpathie,
Contre lequel je ne pouvois m'armer,
Et du fond de mon cœur cette flamme est partie,
Sans que mes yeux l'y pussent allumer.
Que dis-je ? Son esprit lui seul étoit capable
D'embraser à jamais ce cœur ;

Et je ſens que l'éclat d'un viſage adorable
Ne peut rien ajoûter à cet objet vainqueur.

ARLEQUIN.

Pour moi, ſa ſoubrette m'enchante;
Par ſon air tant ſoit peu coquet.
C'eſt la taille la plus piquante,
Le plus charmant petit caquet,
La main la plus appetiſſante,
Et le pied le plus freluquet.

LEANDRE.

Hier je la conjurai de ſe faire connoître;
Elle promit à mon empreſſement
Que ce matin je la verrois paroître.

ARLEQUIN.

Quoi? ſans maſque, Monſieur?

LEANDRE.

Le bel étonnement!

ARLEQUIN.

Allons, il faut qu'elle ſoit belle.

LEANDRE.

Mais à condition que je me montrerois
Sous ma figure naturelle.

ARLEQUIN.

Ma foi, Monſieur, vous y perdrez plus qu'elle.

LEANDRE.

Monſieur le Maraut, je pourrois...

ARLEQUIN.

Mais permettez-moi de vous dire
Que ne vous étant jamais vûs,
Vos traits vous seront inconnus;
La réflexion me fait rire.

LEANDRE.

Je t'entens, elle aura toûjours son même habit.

ARLEQUIN.

Et vous?

LEANDRE.

Ce brasselet doit lui servir de signe.
Je le tiens de sa main.

ARLEQUIN.

La petite maligne!
Voyez combien elle a d'esprit.

LEANDRE.

A propos, j'oubliois de te dire une chose;
Mon mariage ici peut être sçu.

ARLEQUIN.

Selon.

LEANDRE.

Elle peut connoître mon nom.
Cet inconvenient à ses refus m'expose,
Et je vais en changer.

ARLEQUIN.

Moi, pour la même cause,
Je vais en choisir un dans la métamorphose.
Aidez-moi, s'il vous plaît, à m'en trouver un
bon.

SCENE VI.

LEANDRE, ISABELLE, COLOMBINE, ARLEQUIN.

LEANDRE.

ARlequin, j'apperçois deux personnes masquées.

ARLEQUIN.

Ainsi que vous, je les ai remarquées.
Ce sont peut-être nos tendrons.

LEANDRE.

Voilà son air.

ARLEQUIN.

Voilà ses gentilles façons.

LEANDRE.

Observons un moment.

ISABELLE.

Dis-moi donc, Colombine
Les raisons de ce que je sens :
Chaque objet démasqué, me plaît, ou me chagrine.
Si j'en vois un qui n'ait pas bonne mine,
Alors fremissent tous mes sens ;
Et je crois voir en lui l'époux qu'on me destine,
Si j'en trouve un bien fait, mon esprit prévenu
(Regardant Leandre)

Veut que ce soit mon inconnu,
Et pour lui sur le champ mon cœur se détermine.

COLOMBINE.

La meilleure raison que j'en puisse donner,
C'est que tous deux sont un parfait contraire :
L'époux est fait pour chagriner,
Comme l'amant est fait pour plaire.

ISABELLE.

Ce n'est pas si mal raisonner.

LEANDRE.

Souviens-toi de mon nom.

ARLEQUIN.

Eh parbleu, c'est Leandre,
Depuis dix ans j'ai dû l'apprendre.

LEANDRE.

Non, celui qu'à l'instant je me donnois ici.

ARLEQUIN.

Ah ! vous avez raison. Souvenez-vous aussi
De celui que je viens de prendre.

LEANDRE.

Tu vas me gâter tout.

ARLEQUIN.

N'ayez aucun souci.

COLOMBINE.

Mais que regardez-vous ?

LEANDRE.

Oh, ciel! elle est charmante.

ARLEQUIN.

Vous ne me dites rien, Monsieur, de la suivante?

LEANDRE.

Madame, pardonnez à cette émotion.
En voyant tant d'appas, je n'en suis point le maître.
Quel objet ravissant! mais quelle passion
Sa beauté dans mon cœur fait naitre!

ISABELLE, *à Colombine.*

Voyons. Monsieur se trompe & cette expression
Ne fut jamais essai de conversation.
Pour quelque autre sans doute ici vous m'avez prise.

LEANDRE.

Quoi, Madame, ce n'est point vous
Qui me promîtes hier....

ISABELLE.

Ah! quelle est ma surprise!
Qui vous promis, Monsieur? Le compliment est doux!
Revenez de votre méprise.

LEANDRE.

Non, je ne puis m'y tromper un moment.
Vous êtes la Dame masquée

Dont je suis devenu l'amant.
Par mes transports l'énigme est expliquée.
Je reconnois cet air charmant.
Voyez ce brasselet.

ISABELLE.

Quelle idée est la vôtre ?

LEANDRE.

Comment me trompai-je en effet ?

ISABELLE.

Il le faut bien.

LEANDRE.

Pardon, Madame, c'en est fait;
Puisque ce n'est point vous, je renonce à toute autre.

ISABELLE.

Rendez du moins le brasselet.

LEANDRE.

Qu'entens-je ? avez-vous pû, cruelle,
Me jetter dans ce trouble affreux ?

ISABELLE.

On doute à vos regards de paroître assez belle ;
On veut s'assurer de vos feux.
Cela vous rend fort malheureux ?

LEANDRE.

Helas ! tout vous répond d'une flamme éternelle.

ISABELLE.

Mon brasselet...

(Leandre & Isabelle parlent bas.)

ARLEQUIN.

Et vous, doux objet de mes vœux,
Me reconnoissez-vous ?

COLOMBINE.

Une telle figure
Pour peu qu'on se trompât en pareille avanture
Feroit trop regretter l'erreur.
Soyez donc, je vous en conjure,
Celui qui me juroit une éternelle ardeur.

ARLEQUIN.

Ce compliment est trop flateur :
C'est moi-même, je vous le jure.

LEANDRE.

Aprenez-moi quelle est la divine beauté ;
A laquelle je sacrifie.

ARLEQUIN.

Ayez de grace la bonté
De m'aprendre à qui je confie
Le trésor de ma liberté.

ISABELLE.

Dans vos transports vous allez un peu vîte.

ARLEQUIN.

A quoi sert de tant discourir ?
Lorsque l'on s'aime, il faut toûjours courir,
Jusqu'à ce que l'on soit au gîte.

ISABELLE.

C'est moi qui presse un tel aveu,

Je dois ſçavoir l'état, le nom & la naiſſance
De celui qui m'exprime un feu
Dont il pourſuit la récompenſe.
Rempliſſez ce devoir, & je tarderai peu
A vous prouver ma confiance.

LEANDRE.

Je me nomme Dom Pedre.

ARLEQUIN.

Et moi Dom Narſiſſe.

LEANDRE.

Gentil-homme Eſpagnol.

ARLEQUIN.

Et moi de Thobozo.

Votre nom à préſent, mon aimable Princeſſe?

COLOMBINE.

Que ma maîtreſſe parle & bien-tôt je la ſuis.

ISABELLE.

Mon nom eſt Léonore.

COLOMBINE.

Et le mien eſt Lucrece.

ARLEQUIN.

Je ne l'aurois pas cru.

LEANDRE.

Fille?

ISABELLE.

Oui vraiment.

ARLEQUIN.

Tant pis.

LEANDRE.

Je suis transporté d'allegresse.

COLOMBINE.

Madame, & vîte cachons-nous,
Je vois Lelio votre frere.

ISABELLE.

O Ciel !

LEANDRE.

Qu'est-ce donc, qu'avez-vous ?

ISABELLE.

Ce contre-temps me desespere.
Adieu, Monsieur, je suis un Cavalier
Dont je crains d'être reconnuë.

ARLEQUIN.

Où courez-vous, Lucrece ?

COLOMBINE.

Ah ! courtois Chevalier,
Remettez vos douceurs à quelque autre entre-vûe.

(Elles sortent.)

SCENE VII.

LEANDRE, ARLEQUIN.

LEANDRE.

Quelle fuite soudaine ! Ah ! c'est quelque rival.

ARLEQUIN.

Oui vous avez raison, & c'est le mien sans
doute.
Dans mon emportement fatal,
Je l'assomme, quoi qu'il m'en coute:

LEANDRE.

Justement il prend cette route.

ARLEQUIN.

Il a l'air d'un petit brutal.

SCENE VIII.

LEANDRE, LELIO, ARLEQUIN.

LELIO.

Elle vient de prendre la fuite.
L'ami qui m'arrêtoit a distrait mes regards,
J'ai beau chercher de toutes parts:
De quel côté ses pas l'ont-ils conduite?

ARLEQUIN.

Je tremble à voir ses yeux hagards
Et pour quelques soufflets j'en voudrois être
quitte.

LELIO.

C'est ma sœur, je ne puis en douter un ins-
tant:
Ce Cavalier va m'en instruire.

ARLEQUIN.

Ils se regardent sans rien dire ;

Et ce silence est insultant.

LELIO.

Monsieur, quoiqu'on n'ait pas l'honneur de vous connoître,

Pourroit-on esperer une grace de vous ?

ARLEQUIN.

Ce compliment est assez doux.

LEANDRE.

On vous l'accordera peut-être.

Voyons.

LELIO.

Je vous ai vû dans ce même moment

Avec une Dame masquée.

LEANDRE.

Il est vrai.

ARLEQUIN.

Bon, parlez-vous doucement.

LELIO.

Quel est son nom ?

LEANDRE.

C'est cela justement

Que je ne dirai point.

ARLEQUIN, *à Lelio.*

Elle en seroit piquée.

LELIO.

Je prétens le sçavoir, l'interêt que j'y prens

Me touche jusqu'au fonds de l'ame.

LEANDRE.

Je l'apperçois assez.

ARLEQUIN *à Lelio.*

Ce n'est point votre femme.

Elle est fille.

LEANDRE.

Maraut !

ARLEQUIN.

Messieurs.

LEANDRE.

Si je t'entens !

LELIO.

Ce refus m'irrite & m'insulte,

Si vous sçavez l'ordre des procedés. . . .

LEANDRE.

Je sçais en pareil cas ce qu'il faut qui résulte.

LELIO.

Allons donc & vous défendez.

ARLEQUIN.

Au secours, au secours ! ah ! voici la Justice.

Sauvez-vous, Messieurs, sauvez-vous,

LELIO.

A nous revoir.

LEANDRE.

Je l'espere.

ARLEQUIN.

Les foux !

Vit-on jamais un tel caprice ?

SCENE IX.

UN EXEMPT, DES ARCHERS, ARLEQUIN.

L'EXEMPT.

En prison, en prison.

ARLEQUIN.

Pourquoi faire ?

L'EXEMPT.

Pourquoi ?

Pour vous être battu.

ARLEQUIN.

Vous vous moquez, je croi.

Moi ! me battre, Monsieur ! C'est moi qui vous appelle

Pour séparer deux hommes en querelle.

L'EXEMPT.

De quel côté sont-ils allés ?

ARLEQUIN.

Ma foi,

Je n'en sçai rien.

L'EXEMPT.

Allons qu'on le saisisse ;

Il répondra pour eux.

ARLEQUIN.

Comment me dégager?

Vous vous trompez, Messieurs, je suis un étranger.

L'EXEMPT.

Bon, vous en payrez mieux.

ARLEQUIN.

Bel acte de Justice!

Tenez: vous perdez votre temps.
Poursuivez les deux combattans,
Vous y ferez mieux votre compte.
Ce sont les fils de deux Traitans,
L'un est Milord & l'autre Comte.
Ils viennent du Perou.

L'EXEMPT.

J'entens.

Par où sont-ils passés?

ARLEQUIN.

Ils ont pris cette rue.

Votre air guerrier leur a fait peur.
Ils couroient avec tant d'ardeur
Que je les ai perdus de vûe.

L'EXEMPT.

Allons les joindre. (*Il sort.*)

ARLEQUIN.

Serviteur.

De Léandre à présent la retraite est bien sûre.

Tâchons de le rejoindre, & prenons son chemin.
Sans le Perou, le fidéle Arlequin
De ces marauts devenoit la capture.

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

SCENE I.

Le Théatre represente le dedans de la Maison de Me. Argante, qu'on a vû à la premiere scene du premier Acte.

ISABELLE, COLOMBINE.

COLOMBINE.

VOus deviez prendre un autre habit
Et j'ai prévû le risque en fille sage.

ISABELLE.

Je veux à l'avenir faire un meilleur usage.
Des ressources de ton esprit;
Mais dis-moi, si mon frere a pû voir mon visage?

COLOMBINE.

Je ne crois pas.

SCENE II.

ISABELLE, LEANDRE, COLOMBINE.

LEANDRE.

MAdame, est-ce vous?

COLOMBINE.

Qu'est ceci?

ISABELLE.

Monsieur, par quel hazard vous trouvez-vous ici?

LEANDRE.

Celui dont à l'instant vous redoutiez la vûe
M'a déclaré qu'il vouloit être instruit
De votre nom.

ISABELLE.

He bien?

LEANDRE.

Que vous êtes émue!

ISABELLE.

Poursuivez donc.

LEANDRE.

Sans aucun fruit,
Il m'a pressé de le lui dire.
Aux extrêmes moyens sa fureur l'a conduit
Et je brûlois de l'y réduire.
Plusieurs archers sont accourus au bruit.

Notre querelle enfin s'est apaisée.
Nous avons pris une route opposée.
J'ai vû la porte d'un Jardin
Qui me paroissoit entr'ouverte.
Cette retraite àma fuite est offerte
Et l'amour m'y guide soudain.

ISABELLE, *à Colombine.*

Il s'est battu contre mon frere.
Juste ciel ! l'auriez-vous blessé ?

LEANDRE.

De ce transport mon amour offensé
Contre un rival redouble ma colere.

ISABELLE.

Aprenez-moi ce qu'il est devenu.

LEANDRE.

Cruelle, votre amour qui par ce trait éclate ;
Ne m'est enfin que trop connu.
Allez, ne craignez rien, ingrate,
Mon bras par le sort retenu
N'a pû trancher les jours de l'amant qui vous flatte.

COLOMBINE.

Sçachez que ce rival qui vous trouble l'esprit...,

ISABELLE *lui fait signe de se taire.*

LEANDRE.

C'est mon rival, il me suffit.

ISABELLE.

Avec raiſon Léonore s'étonne,
Que Dom Pedre, même à ſes yeux,
A des ſoupçons injurieux
Sans aucun égard s'abandonne.
Par mes bontés, ſon bonheur confirmé,
Lui devoit être une preuve invincible,
Que puiſqu'enfin il eſt aimé,
Pour tout autre que lui mon cœur eſt inſenſible,
On doit juger ainſi d'un objet eſtimé.
Un tel aveu me coute cher ſans doute;
Mais je me promets tant de votre paſſion,
Que j'oſe me flatter qu'à tout ce qu'il me coute
Vous ſçaurez meſurer votre diſcretion,
Le moindre éclat pourroit ternir ma gloire.
Vous me devez cette réflexion.
De tous rivaux perdez toute mémoire;
Et reſpectez en eux ma réputation.
Que jamais la moindre querelle
Ne me commette à l'avenir,
Et ſongez que pour m'obtenir,
Il faut être ſoumis tout autant que fidele.

LEANDRE.

Mes ſoupçons ne peuvent tenir
Contre un ſeul mot d'une bouche ſi belle.

ISABELLE.

Dom Pedre, éloignez-vous, je ne ſuis point chez moi.

Ma mere en ces lieux m'a conduite

Et n'y fera qu'une courte visite.

Si l'on vous y trouvoit, quel seroit mon effroi!

LEANDRE.

Assurez-moi du moins avant que je vous quitte....

Me. ARGANTE *derriere le Théatre.*

Ma fille!

ISABELLE.

Quel malheur!

COLOMBINE.

Comment faire?

ISABELLE, *revenant.*

Attendez.

COLOMBINE.

Que votre esprit se détermine.

ISABELLE.

Par cette porte descendez.

Elle conduit, je pense, à la maison voisine.

Sur-tout n'y dites point que vous me connoissez.

Me. ARGANTE, *derriere le Théatre.*

Ma fille!

ISABELLE.

Eh oui, Madame!

LEANDRE.

Enfin....

COLOMBINE.

Obéissez. (*Il sort par la porte de communication.*)

ISABELLE.

Monsieur, sortez vite de grace.
Que dira-t'il, s'il trouve ou le frere, ou la sœur ?
Ce dernier incident m'afflige & m'embarrasse.

COLOMBINE.

Il s'en tirera bien : Dom Pedre a du bonheur.

SCENE III.

Le Théatre represente la rue.

ARLEQUIN *seul.*

Si le diable n'a pris Leandre,
(Car les Archers l'ont manqué surement,)
Je ne sçaurois juger directement
De l'endroit où je puis le prendre.
Au Cabaret, ou du moins au Caffé,
Je me flattois qu'il finiroit sa course,
Car pour peu qu'on soit échauffé,
Je n'imagine pas qu'on ait d'autre ressource;
Et dans l'un & l'autre réduit
Caffé, thé, chocolat, biscuit,
Muscat, Montepulchano, Grave,
Enfin tous les vins de la cave
Ont tous passé par le même conduit.

Arlequin, miserable esclave!
A quelle vie es-tu réduit?
Estre obligé d'attendre un maître!
Bien plus, pour ne le pas manquer,
Etre obligé de se risquer
A se casser le cou peut-être!

SCENE IV.

Mr. ORONTE, ARLEQUIN.

Mr. ORONTE.

Le courier vient de m'avertir
Que mon fils étoit à Venise,
Que de Bologne sans remise,
Depuis huit jours il avoit dû partir.
Mais me trompai-je? Non.... Arlequin?

ARLEQUIN.

Autre crise;
Voilà pour achever de me bien divertir.

Mr. ORONTE.

Où donc est mon fils?

ARLEQUIN.

Mais il doit être à Bologne.

Mr. ORONTE.

A Bologne?

ARLEQUIN.

Non, non, à Venise.

Mr. ORONTE.

A la fin
Il est donc arrivé?

ARLEQUIN.

Cela n'est pas certain.

Mr. ORONTE.

Comment? que veux-tu dire, yvrogne?

ARLEQUIN.

Que tout près de Venise un maudit coup de vent,
En pleine mer a poussé la chaloupe;
Ayant toujours le vent en poupe,
Nous allions toujours en avant.

Mr. ORONTE.

Que me viens-tu conter?

ARLEQUIN.

De très-sûres nouvelles.
Ce chien de vent nous a conduits.....
A la hauteur des Dardanelles.
Après deux jours & quatre nuits
Nous avons repris notre route,
Et dans un cabaret.

Mr. ORONTE.

En pleine mer?

ARLEQUIN.

Sans doute:
Les cabarets sont de tous les païs.

Mr. ORONTE.

Si je te prens....

ARLEQUIN.

Aiuto!

Mr. ORONTE.

Non, demeure.

Je veux être informé du fait.

Depuis quand de ce cabaret

Es-tu sorti?

ARLEQUIN.

Moi? Depuis tout à l'heure.

Mr. ORONTE.

Qu'est devenu mon fils?

ARLEQUIN.

Je le cherche, ou je meure.

Mr. ORONTE.

Que faisoit-il, lorsque tu l'as quitté?

ARLEQUIN.

Il s'enfuioit.

Mr. ORONTE.

Comment?

ARLEQUIN.

Je dis la vérité.

Et si vous connoissiez la charmante Lucrece....

Mr. ORONTE.

Je ne tirerai rien de sa stupidité.

Tiens, voilà ma maison, passe-y ton yvresse.

Allons chercher mon fils qui doit être arrivé.

(*Il sort.*)

ARLEQUIN *seul.*

Et vous m'avertirez quand vous l'aurez trouvé.
Je vais chercher mon adorable.
Il faut rester sans boire tout le jour ;
Car les délices de la table
Doivent ceder le pas au devoir de l'amour.

SCENE V.

Le Théatre represente l'appartement d'Angelique avec deux cabinets en face.

LELIO, ANGELIQUE.

LELIO.

HElas! trop charmante Angelique,
Vous me voyez au desespoir!

ANGELIQUE.

Quel chagrin pouvez-vous avoir ?
Qu'avec moi votre cœur s'explique.

LELIO.

Si votre amour n'a le pouvoir
De vous faire braver un destin tyrannique,
Je dois me préparer à ne vous plus revoir.

ANGELIQUE.

Que je partage au moins de si vives allarmes.
Instruisez-moi du coup qui vient nous traverser
Parlez, n'épargnez point mes larmes ;

Si je vous perds, en puis-je trop verser?

LELIO.

Apprenez donc que votre frere
Etoit épris des attraits de ma sœur.
Il en a fait la demande à ma mere
Qui la refuse à son ardeur.

ANGELIQUE.

Ah! ce revers me desespere.

LELIO.

Quoi n'opposerez-vous qu'un simple desespoir
Au coup affreux qui nous menace?
Jurez du moins que dans notre disgrace,
L'amour triomphera de tout autre pouvoir.

SCENE VI.

ANGELIQUE, LELIO, LEANDRE.

LEANDRE *entre par la porte de communication.*

DAns cette maison inconnuë,
J'ai beau chercher de tous côtés:
Je ne puis en trouver l'issuë.

ANGELIQUE.

Quel est ce Cavalier?

LEANDRE.

Madame, permettez....

ANGELIQUE.

Comment, Monsieur, sans que j'en sois instruite,

Oser entrer dans mon appartement?

LEANDRE.

Daignez me pardonner, Madame, c'est la suite
D'un singulier évenement.

LELIO.

C'est lui-même.

ANGELIQUE.

Monsieur....

LELIO.

Ne soyez point surprise
De voir ici ce Cavalier.
Nous avons à parler sans aucune remise
D'un interêt particulier.
Il m'aura vû de loin entrer dans cette porte
Et sans doute m'aura suivi.
Venez, Monsieur, je suis ravi,
Que cette occasion...

ANGELIQUE.

Quelle ardeur vous transporte?
Malgré vos soins on voit éclater dans vos yeux
Je ne sçais quoi de furieux.
Et je prétends qu'aucun de vous ne sorte.
Dites-moi quel sujet fait naître le courroux
Que l'on voit regner entre vous?

LEANDRE *à part.*

Pour plaire à Léonore, éludons la querelle.
Madame, dans le fond, c'est une bagatelle.
Monsieur avec vivacité

M'a demandé le nom d'une dame masquée :
Je n'ai pû contenter sa curiosité.
De mes refus son esprit irrité...

ANGELIQUE.

Et cette Dame est-elle belle ?

LEANDRE.

Je puis vous l'avoüer sans paroître indiscret.
Aux yeux de tout le monde, elle passe pour telle ;
Et son amant auroit trop de regret,
S'il devoit là-dessus lui garder le secret.

ANGELIQUE.

Elle ne l'est que trop pour faire un infidele !

LELIO.

Ah ! que me dites-vous ? je jure...

ANGELIQUE.

Non, Ingrat,
La perfidie est évidente :
Pour une femme indifferente,
On n'en vient point à cet éclat.

LELIO.

He bien, puisqu'il faut vous le dire,
Je croyois que c'étoit ma sœur.

ANGELIQUE.

Vous me trompez.

LELIO.

Non, qu'à vos yeux j'expire,
Si quelqu'autre interêt a fait agir mon cœur.

LEANDRE *à part.*

Les 4. premiers vers tandis qu'Angelique parle à Lelio.

J'ai troublé sa bonne fortune.
A ce que je puis voir, il en conte à plus d'une.
Je me reprocherois de les voir desunis :
Racommodons la chose si je puis.

à Angelique.

Je vois que de la jalousie,
J'ai répandu le dangereux poison ;
Mais ce n'est point avec raison
Qu'en cet instant votre ame en est saisie.
Celle à qui je parlois vous ressemble si fort
Par les graces & par la taille,
Par le maintien & par le port,
Qu'on doit lui pardonner un semblable transport.

LELIO.

Il veut tout rajuster, & ne fait rien qui vaille.

ANGELIQUE.

La taille ? Votre sœur est plus grande que moi.

LELIO.

Il ne sçait ce qu'il dit, fiez-vous à ma foi.

ANGELIQUE.

Qu'est-ce encor ?

UN LAQUAIS.

Monsieur votre frere.
Il ordonne à ses gens & va bien-tôt monter.

Il sort.

ANGELIQUE.

Oui, tout conſpire à me perſécuter:
Cachez-vous vîte.

LEANDRE.

Autre myſtere.

ANGELIQUE.

Dans ces deux cabinets, ſauvez-vous promptement.
Chez lui l'ombre d'un homme allume ſa colere.
Que vais-je devenir, s'il trouve mon amant?

SCENE VII.

DAMON, ANGELIQUE, LEANDRE & LELIO *cachés*.

DAMON.

PRéparez-vous, ma ſœur, à partir de Veniſe:
Sortons pour quelque tems de ce triſte ſéjour.

ANGELIQUE.

Quel eſt le but d'une telle entrepriſe?

DAMON.

D'y laiſſer, ſi je puis, le malheureux amour;
Dont en vain mon ame eſt épriſe.

ANGELIQUE.

Vous êtes malheureux?

DAMON.

On ne peut l'être plus.

Je

Je me flattois d'obtenir pour Epouse,
Un objet adorable où brillent cent vertus;
Mais c'en est fait, la fortune jalouse
A rendu ce matin mes projets superflus.

ANGELIQUE.

Quelle est la beauté qui vous touche?

DAMON.

Je ne vous dirai point son nom:
Le desespoir l'interdit à ma bouche.

LEANDRE *caché.*

Quoi! je me trouve chez Damon?

DAMON.

Allons chercher à la campagne
Un repos que ces lieux ne peuvent plus m'offrir.

ANGELIQUE.

He! mon frere, l'amour par tout nous accompagne.
L'absence dans les cœurs que ce Dieu fait souffrir,
Fixe souvent le mal au lieu de le guerir.

DAMON.

Vous me paroissez inquiete,
Seroit-ce du dessein que mon ame projette?
Quel air reveur, embarrassé!

ANGELIQUE.

C'est un mal de tête terrible.
D'y resister, il ne m'est pas possible.
Je reviendrai quand il sera passé. *elle sort.*

LEANDRE *sortant du cabinet.*

Bon jour, Damon.

DAMON.

Que vois-je ? c'est Leandre.

Et depuis quand ?

LEANDRE.

Mon cher, embrasse-moi.

DAMON.

A ce bonheur aurois-je pû m'attendre ?
Rencontrer à Venise un ami tel que toi ?
Leandre qu'à Bologne une estime si chere....
Mais je viens de quitter ton pere,
Qui de ton arrivée est encore incertain.
Il m'a paru dans le dernier chagrin,
Et tes retardemens ont causé sa colere.
Qu'on le fasse avertir....

LEANDRE.

Oh ! non pas s'il te plaît.
Je veux cacher mon séjour dans Venise,
Et sur tout à mon pere.

DAMON.

Ah ! je vois ce que c'est.

LEANDRE.

Tu peux le deviner sans que l'on t'en instruise.

DAMON.

Sans doute, une affaire de cœur....

LEANDRE.

Tu touches droit au but.

DAMON.

Mais seroit-ce ma sœur ?
Par quel hazard, & sans que je le sçache,
Te trouves-tu dans ma maison ?

LEANDRE.

Va, ne crains nulle trahison,
Ce n'est point l'amour qui m'y cache.
Je vais t'en dire la raison.

DAMON.

Non, non, pour un moment, il faut que je te quitte ;
Car j'ai laissé ma sœur dans un fâcheux état.
Un mal de tête....

LEANDRE.

Il n'aura point de suite.

DAMON.

Je veux approfondir l'affaire sans éclat.

LEANDRE.

Mon cher Damon, ce mal n'est autre chose,
Qu'une simple frayeur, & c'est moi qui la cause,
Avec un Cavalier, je viens d'avoir du bruit.
La Justice aussi-tôt arrive, & nous sépare.
Nous fuyons, elle nous poursuit ;
Et par un coup assez bizarre
Le même sort en ces lieux nous conduit.
Ta sœur nous voit tous deux dans un desordre extrême.
On entend du tumulte, elle nous fait cacher,
Et croit que dans cet instant même,

De ta maison, on vient nous arracher.
Figure-toi ce que dans une femme
Produit un pareil mouvement.
Eut-elle caché son amant?
Un trouble plus puissant n'eut point frappé son ame.

DAMON.

Ma presence devoit ici la rassurer.
Cette grande frayeur m'étonne.
Pourquoi ne pas me declarer...

LEANDRE.

En de certains momens, on ne connoît personne.

LELIO *paroissant.*

Bon, il vient de tout reparer.

DAMON.

Mais cet homme avec qui vous avez une affaire?

LELIO *riant.*

C'est moi, Damon.

DAMON.

Eh quoi, mes deux amis!

LELIO.

Quel qui-pro-quo j'avois commis?
Sans rancune, mon cher beaufrere.

LEANDRE.

Plaît-il?

LELIO.

Oui, oui, cessons d'être ennemis.

Selon ce que je viens d'entendre,
Vous êtes le seigneur Leandre.

LEANDRE.

Il est vrai.

LELIO.

Fils d'Oronte, & qui venez exprès,
Pour être l'époux d'Isabelle.

LEANDRE.

Oui, mon dessein étoit d'épouser cette belle.

LELIO.

Et n'arrivez-vous pas de Boulogne?

LEANDRE.

A peu près.

LELIO.

He bien, la chose est décidée:
Isabelle est ma sœur.

DAMON (*part.*)

Léandre est mon rival?

LELIO.

Pour vous à votre pere elle fut accordée.
(*A part.*) Peste soit du beau-frere.

DAMON (*à part.*)

Oh Ciel, quel coup fatal!

LEANDRE.

(*A part.*) Feignons. *Haut.* C'est autrement que le sort en ordonne,
Et j'ai déja formé d'autres liens.

Ainsi cette aimable personne
Pourra combler d'autres vœux que les miens,
Je vois que cela vous étonne.

LELIO.

Comment ?

LEANDRE.

Et je ne suis arrivé dans ces lieux,
Que pour y retirer ma parole donnée.
Je m'attens d'y trouver des parens furieux,
Mais je suis marié depuis plus d'une année.

LELIO.

Vous marié ?

LEANDRE.

Sans doute.

LELIO.

Embrassez-moi.

DAMON.

Viens que j'en fasse autant.

LEANDRE.

Mais ils sont fous, je croi.

DAMON.

Dans quel ravissement mon tendre cœur se noye !

LELIO.

A quels plaisirs le mien est-il en proye ?

DAMON, *à Lelio.*

Eh pourquoi donc ?

LELIO.

J'adore votre sœur.

DAMON.

Je vous la donne, & moi, j'idolâtre la vôtre.

LELIO.

Je le sçais, dès ce jour, je fais votre bonheur.

LEANDRE.

Quel transport saisit l'un & l'autre!

LELIO & DAMON.

Que nous vous embrassions.

LEANDRE.

Non, non, c'en est assez.

LELIO.

La Dame de tantôt étoit donc votre épouse?

LEANDRE.

Oui, Monsieur.

LELIO.

Pardonnez, si mon humeur jalouse...

Adorable Angelique, eh vîte paroissez.

SCENE VIII.

LEANDRE, LELIO, DAMON, ANGELIQUE.

ANGELIQUE.

QU'est-il donc arrivé?

DAMON.

Connoissez-vous Leandre ?

Le voilà.

LELIO.

De ma mere il devenoit le gendre .....

DAMON.

Et par lui mes vœux traversez ...

LELIO.

A votre main je n'osois plus prétendre.

DAMON.

Mais ils sont enfin exaucés.

LELIO *à Angelique.*

Nous allons nous lier d'une chaîne éternelle.

DAMON *à Angelique.*

J'épouse ce soir Isabelle.

LELIO.

Oronte le sçait-il ?

LEANDRE.

Non.

LELIO.

Le trait est hardi.

ANGELIQUE.

Et de qui tenez-vous cette heureuse nouvelle ?

LELIO.

Léandre est marié.

ANGELIQUE.

Tout de bon ?

LELIO.

Vous plaît-elle ?

ANGELIQUE *très-haut.*

Marié, quelle joye!

LEANDRE.

Et de plus assourdi.

UN LAQUAIS *à Damon.*

On a servi, Monsieur.

DAMON.

Allons nous mettre à table;
C'est-là qu'un tel bonheur doit être célébré.

LELIO.

Ce mariage, est-il bien averé?

LEANDRE.

Il n'est rien de plus véritable.

ANGELIQUE.

Ah, que je vous en sçais bon gré!

DAMON.

Mon cher, que vous êtes aimable!

LEANDRE.

Mais je n'y comprens rien.

LELIO.

Avez-vous des enfans?

LEANDRE.

Je crois que non.

LELIO.

Ne perdez point de temps.
Votre pere pourroit casser ce mariage.

LEANDRE.

La fille est noble : & de plus un dédit....

DAMON.

Noble !

ANGELIQUE.

Un dédit !

LELIO.

En faut-il davantage ?

Allons.

LEANDRE.

Ce faux himen leur fait perdre l'esprit.

Fin du second Acte.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

Le Théatre represente la ruë.

Mr. ORONTE, Me. ARGANTE.

Mr. ORONTE.

OU courez-vous ?

Me. ARGANTE.

Ma frayeur est mortelle :

Mon fils court un affreux danger.

On dit que pour certaine belle,
On l'a vû contre un étranger
Les armes à la main vuider une querelle.

Mr. ORONTE.

Ce sera sans doute un faux bruit.
Votre fils élevé sous les yeux de sa mere,
De ses leçons a recueilli le fruit.
Il ne peut s'écarter de la sagesse austere.
Encor s'il eût étudié
A Bologne, ou bien à Padoüe!
Il pourroit être un peu libertin, je l'avoüe;
Mais à Venise on vit sur tout un autre pié.

Me. ARGANTE.

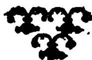
La raillerie est un peu rude;
Et je pourrois répondre à cet égard,
Que mon fils fait mal par hazard,
Et le vôtre par habitude.

Mr. ORONTE.

Eh, croyez-moi: la jeunesse a ses droits,
Et le plaisir fit toujours ses délices.
Consolez-vous, nous devons quelquefois
Fermer les yeux sur de petits caprices.

Me. ARGANTE.

Ah le voilà!



SCENE II.

Me. ARGANTE, Mr. ORONTE, LELIO.

Me. ARGANTE.

M'A-t'on dit vrai, mon fils ?
Croirai-je ce qu'on vous impute ?
Avez-vous eu quelque dispute
Pour un sujet dont je rougis ?

LELIO.

Bon, elle n'a duré qu'une seule minute.
C'étoit avec Léandre, & nous sommes fort bien.

Mr. ORONTE.

Avec mon fils ?

Me. ARGANTE.

C'est ainsi qu'il débute ;
Votre fils gâtera le mien.

Mr. ORONTE.

Attendez, s'il vous plaît, ne précipitons rien.
Leandre doit être à Venise.
Je le cherche, & j'ai vû son valet ce matin.
Je vous l'ai dit, le reste est incertain,
Et Lelio peut-être a fait une méprise.

LELIO.

Non, c'est lui-même, & je puis l'assurer ;
Nous venons de dîner ensemble.

Mr. ORONTE.

De sa visite, ce me semble,
Il auroit bien pu m'honorer.

LELIO.

Vous le dirai-je ? C'est qu'il tremble,
Et n'oseroit paroître devant vous.

Mr. ORONTE.

Auroit-il pu mériter mon courroux ?

LELIO.

Vous aviez arrêté, dit-il, son mariage
Avec ma sœur.

Mr. ORONTE.

Hé bien ?

LELIO.

Et soit dit entre nous ;
D'un autre il est déja l'époux.

Mr. ORONTE.

Sans mon consentement ?

LELIO.

Il ignore l'usage.

Mr. ORONTE.

Je ferai tout casser.

LELIO.

Tout doux,
C'est une fille noble & sage.

Estes-vous marié ?

ARLEQUIN.

Non, Monsieur.

LEANDRE,

Oui, mon pere.

LELIO *à Me. Argante.*

Vous le voyez.

Me. ARGANTE.

Oh, oh!

ARLEQUIN.

Quiconque vous l'a dit

En a menti.

LEANDRE.

Maraut.

ARLEQUIN.

Quelle sotte chimere!

Mr. ORONTE.

Sans mon aveu, disposer de ta foi!
Ose-tu bien paroitre devant moi!

ARLEQUIN.

Ne craignez pas qu'aucun himen le lie.
Il est sage, & n'a pû jusque-là se trahir;
Et s'il vient à Venise en faire la folie,
Ce n'est que pour vous obéir.

LEANDRE.

Si tu dis un mot je t'assómme.

ARLEQUIN.

Pouvez-vous dans l'erreur laisser cet honnête homme?

LEAN-

LEANDRE.

Oui, je le veux. Mon pere pardonnez.
Il est, vous le sçavez, des Puissances fatales,
Par qui nous sommes entraînés.

Mr. ORONTE.

Il n'en est point qui soient égales,
Aux devoirs des enfans bien-nés.
Va, c'en est fait, après l'affront insigne,
Dont tu viens de blesser le pouvoir paternel,
Je ne reconnois plus dans un fils criminel
Un fils qui de ce nom soit digne.
Adieu Madame Argante.

ARLEQUIN.

Ah, Monsieur, arrêtez.
Daignez recevoir mes excuses:
J'ai pris les mêmes privautés,
Que Monsieur votre fils.

Mr. ORONTE.

Lui mon fils, tu t'abuses.

ARLEQUIN.

Cela se pourroit bien, mais enfin depuis peu
J'ai contracté sans votre aveu,
A son exemple un secret mariage,
Il faut y tomber tôt ou tard.

Mr. ORONTE *lui donne un soufflet & sort.*

Impertinent!

F

ARLEQUIN.

Me faire un tel outrage!

LEANDRE *à Me. Argante.*

Votre nom m'instruit de la part
Que vous prenez, Madame, à cette affaire,
Et vous deviez être ma belle-mere.

Me. ARGANTE.

Oui, Monsieur.

LEANDRE.

C'est avec douleur,
Que d'Isabelle votre fille...

Me. ARGANTE.

Oh! ce n'est pas un grand malheur.

LEANDRE.

Ce m'eut été beaucoup d'honneur
De me voir dans votre famille;
Mais quand l'amour s'est emparé d'un cœur...

Me. ARGANTE.

Oui, j'entre très-fort dans vos peines.

ARLEQUIN.

Il est, vous le sçavez, d'inévitables chaînes.

Me. ARGANTE.

Oh, tai-toi, babillard maudit.

ARLEQUIN *à Leandre.*

Mais pourquoi feindre un himen à crédit?

LEANDRE.

Pardon, Madame, & vous, Lelio, je vous prie,
De n'avoir nul ressentiment.

LELIO.

Au contraire, Leandre, & même en ce moment

Je vais de votre pere appaiser la furie.

LEANDRE.

Ce noble procedé me touche infiniment.

ARLEQUIN *entre Me. Argante & Lelio.*

Mon mariage, à parler franchement,
N'est qu'une ruse, un tour d'adresse
Que j'avois tissu finement
Pour appuyer mon maître.

LEANDRE.

Arlequin ?

ARLEQUIN.

Je vous laisse.

SCENE IV.

Me. ARGANTE, LELIO.

M.e ARGANTE.

TU fais fort bien. Qu'un pere est malheureux,
De mettre au jour des enfans indociles !
Voyez, mon fils, dans quel état affreux. . . . .

LELIO.

De réflexions inutiles,
Epargnez-vous le soin fâcheux.
Songez, Madame, au bonheur de ma vie.
Tout flatte un légitime espoir.
De vos engagemens Leandre vous délie,
Donnez ma sœur à Damon.

Me. ARGANTE.

Il faut voir
Et prendre quelque temps...

LELIO.

Non vraiment, dès ce soir.
Par-là vous prouvez à Leandre,
L'empressement qu'on a de s'allier à vous;
Que vous ne manquez point de gendre....

Me. ARGANTE.

Je ne suis point piquée.

LELIO.

Oh, je le suis.

Me. ARGANTE.

Tout doux.
Avec Damon nous devons prendre
Tous les arrangemens de cet himen futur.

LELIO.

Non le plus court est toûjours le plus sûr.
En ces occasions c'est perdre que d'attendre.

Me. ARGANTE.

Oui, chez de jeunes gens, mais chez un esprit mûr,
De cette bien-séance on ne peut se défendre.

LELIO.

Vous me desesperez : est-il autre besoin
Que de sçavoir ses mœurs, son bien & sa naissance :
Voilà tout ce qu'il faut pour faire une alliance.
Damon, comme sa sœur, vous épargne ce soin ;
Nous pouvons épouser en toute diligence.

Me. ARGANTE.

Oh que tu rabattras de cette impatience !
Sois bien sûr que huit jours après l'himen conclu,
Ce même amour par cet himen exclu...

LELIO (*à part.*)

Bon, nous voici dans la vieille morale.
Eh, Madame, je sçais tout ce que là-dessus
L'experience nous étale,
Mais on voudra toûjours corriger cet abus,
Par des exemples superflus ;
Lorsqu'on est épris d'une belle,
On ne voit que ses seuls appas,
Le cœur vole où l'amour l'apelle,
Et les desirs ne reflêchissent pas.

SCENE V.

Me. ARGANTE, LELIO, DAMON.

LELIO.

VIens, Damon, viens, te joindre à ma priere,
Ma mere t'accorde ma sœur,
Mais d'un délai peu nécessaire,
Elle empoisonne ton bonheur,
Et te fait essuyer l'ennuieuse lenteur,
D'une formalité vulgaire.

DAMON.

Madame me l'accorde ? ah, quel ravissement !
Qu'elle marque à son gré le jour de l'himenée.
Après sa parole donnée,
Je n'envisage plus qu'un avenir charmant.

LELIO.

Quoi, tu peux voir reculer la journée ?

DAMON.

Je la souhaite avec empressement ;
A posseder ta sœur, ma fortune est bornée.

LELIO.

Eh bien, il faut conclure en ce moment.
Colombine !

COLOMBINE *dans la maison.*

Monsieur !

LELIO.

Qu'Isabelle descende.
Sans perdre un seul instant, ma mere la demande.

Me. ARGANTE.

Cet étourdi va vous faire penser,
Que je me hâte de conclure.

DAMON.

Non, Madame, je vous le jure,
J'en ferois plus que lui, si j'osois vous presser.

Me. ARGANTE.

Ils le veulent tous deux : pour m'en débarrasser,
Ne differons pas davantage.

SCENE VI.

Me. ARGANTE, LELIO, ISABELLE, DAMON, COLOMBINE.

LELIO.

VEnez, ma sœur, Leandre est arrivé,
Mais par un trait d'homme prudent & sage,
Il a fait à Bologne un secret mariage,
Et le vôtre avec lui ne peut être achevé.

ISABELLE.

Dites-vous vrai, mon frere?

LELIO.

Oui vraiment, & je gage;

A voir cet air riant & vif,

Que la nouvelle vous enchante.

ISABELLE.

Vraiment, je la trouve charmante.

LELIO.

Il mérite ce trait naïf.

ISABELLE.

Conçois-tu mon bonheur, ma chere Colombine?

Me. ARGANTE.

Je vois que pour perdre un époux,

Tu n'en es guere plus chagrine.

LELIO.

Quelque mystére est caché là-dessous,

N'as-tu jamais parlé d'amour à ta voisine?

DAMON.

Non, je l'avoürois entre nous.

LELIO.

Tu faisois au moins les yeux doux,

C'est un langage qu'on devine.

Ma sœur, vous n'avez rien perdu,

Damon vaut bien votre époux prétendu.

Il l'égale en esprit, en naissance, en jeunesse,

De

De ma mere il a la promesse,
De vos appas son cœur est éperdu,
Et recevra ce soir le prix de sa tendresse.

ISABELLE.

Qu'entens-je ? quoi, ce soir ?

LELIO.

Madame, dites-lui,
Tout ce que là-dessus vous venez de conclure.

Me ARGANTE.

Oui, nous comptons dès aujourd'hui
Te consoler d'une rupture,
Qui doit te causer quelque ennui;
Car enfin quelque indifference
Qu'affecte en ces dehors un air si dégagé,
Tout homme qui prend son congé,
Fut-il même haï vous pique & vous offense.

ISABELLE.

Il faudroit pour penser d'une telle façon,
S'en être fait une grande habitude.
Madame, qu'un pareil soupçon
Ne donne à votre esprit aucune inquiétude.
Je ne sçais point encor tous les détours rusés
Dont en un certain monde aujourd'hui l'on se pique,
Je crois même cette pratique
Le commerce des cœurs usés,
Et pourquoi serois-je frappée

De la perte d'un inconnu,
Qui ne m'auroit donné qu'une main échappée
A la chaîne où son cœur eut resté retenu?
Non, non, j'aurois sans doute été la plus trompée.
Croyez donc que ce coup m'est très-indifferent:
Et n'y portez aucun remede.
Une pareille perte à moi-même me rend,
Et trop heureux qui se possede!
De l'Himen de Monsieur, reculez les instans;
Ma situation tient un peu du veuvage.
Ah, du moins pendant quelque temps
Laissez m'en goûter l'avantage!

Me. ARGANTE.

Quoi, sans avoir goûté du mariage,
Ma chere fille, tu prétens
Mettre ici le deüil en usage?

ISABELLE.

Ce n'est pas le deüil que j'entens;
C'est le plaisir de me voir libre.

COLOMBINE.

Oui, nos desirs furent toûjours flottans;
Notre raison les tient en équilibre.

DAMON.

Un tel discours me met au desespoir.

LELIO.

Bon, bon, c'est la pudeur.

DAMON.

Je crains l'antipathie.

LELIO.

Ma sœur, vous dépendez d'un absolu pouvoir.
Soit affectation, soit raison, soit folie,
Votre caprice ici doit ceder au devoir.

Me. ARGANTE.

L'interêt de ses feux lui fait presser l'affaire:
Je l'aime, il faut le contenter.

LELIO.

Mais parle donc, si tu veux plaire.
C'est au futur à la complimenter.

DAMON.

Madame, après l'aveu qui de mon sort decide;
Je n'ose vous parler de mon feu violent.
Le véritable amour, si l'espoir ne le guide,
N'ose paroître qu'en tremblant,
Et votre refus accablant
Me desespere & m'intimide.
Si je pouvois cependant me flatter
Que la plus tendre ardeur, que la plus vive flamme
Que l'amour ait fait éclater,
Pussent un jour toucher votre ame;
Depuis deux ans je pourrois les dater.
Oui, depuis ce temps-là, Madame,
Ce Dieu pour vous me blesse de ses traits;
Et chaque jour augmente ma tendresse,

En augmentant de si puissants attraits.

LELIO.

Ma foi, ce compliment plein de délicatesse
Doit produire de grands effets.
He bien, ma sœur, tu ne sçais que répondre?

ISABELLE.

Les bontés de Monsieur viennent de me confondre.

LELIO.

C'est un garçon bien fait au moins :
Vingt & cinq ans au plus, une aimable figure,
Qui te rendra toûjours les mêmes soins,
Malgré l'Himen. Ma mere, je m'assure,
Qu'elle consent à ce que vous voulez.

Me. ARGANTE.

Tant mieux, car sur ce point je hais les démêlés.

LELIO *à Damon.*

Tiens-toi donc en bonne posture,
Là .... badine avec ton chapeau,
Et chante-lui quelque air de l'Opera nouveau.
Répondez donc, ma sœur, à son impatience.

DAMON.

Pourrois-je me flatter que ma perséverance...

ISABELLE.

En aimant en secret vous avez eu le temps,
De consulter pendant deux ans
Sur le choix que vous deviez faire.
Je veux de mon côté réflechir à ce choix;

Mais, Monsieur, comme je vous crois
Bien au-dessus d'un amant ordinaire,
Pour que votre merite agisse & qu'il m'éclaire;
Je ne demande que deux mois.

LELIO.

Un tel retardement me paroît ridicule.
A Me. Argante.
Vous voyez bien où ceci doit aller.
Fille se rend, lorsqu'elle capitule :
Ce n'est que par un vain scrupule
Qu'elle demande à reculer.

Me. ARGANTE.

Je le pense de même, à franchement parler.

LELIO.

Ma sœur, on vous tient un grand compte
De cette vertueuse honte,
Qui vous fait éluder le pouvoir d'un époux;
Mais dès ce jour il faut qu'il vous obtienne.
Damon aime ma sœur & j'adore la sienne.
Je prétens l'épouser, & des liens si doux
Ne peuvent se faire, entre nous,
Qu'à la condition qu'il épouse la mienne.
Tout flatte aujourd'hui notre espoir;
Mais dès demain quelque disgrace
Pourroit faire changer les affaires de face,
Ainsi nous épousons ce soir.

Me. ARGANTE.

J'en ferois tout autant si j'étois à sa place.

ISABELLE.

C'est donc à votre folle ardeur
Que je me vois sacrifiée?

LELIO.

Folle ardeur? par ma mere elle est justifiée.
Respectez votre belle-sœur.
Nous pouvons de ce pas aller chez le Notaire;
Nous y dresserons le contrat,
Et pour sortir du célibat
Vous n'aurez plus qu'un pas à faire:
Un mot de votre main terminera l'affaire.

ISABELLE.

De ses prétentions quelquefois on rabat.

LELIO.

Nous verrons.

Me. ARGANTE *à Isabelle.*

Tu lui dois un peu de déference.

ISABELLE.

Eh quoi! vous voulez me forcer...
A signer le contrat?

Me. ARGANTE.

Nous allons le dresser,
Et tu le signeras après par complaisance.

LELIO *à sa mere.*

Que ne vous dois-je point?

Mc. ARGANTE *à Isabelle.*

Arme-toi de constance.

(*Ils sortent.*)

SCENE VII.

ISABELLE, COLOMBINE.

COLOMBINE.

QUoi, se peut-il qu'un étourdi fieffé
Tourne à son gré la tête d'une mere;
Et que de lui son esprit soit coëffé
Jusqu'à vous immoler aux interêts d'un frere?

ISABELLE.

Ces abus ont été de tout temps établis.
De nos parens l'aveugle complaisance
Fait toûjours du côté des fils
Pancher une injuste balance.
Vainement avec eux nos droits, notre naissance
Par la nature ont été réunis:
Les loix rompent cette alliance.
Ces orgueilleuses loix par leur toute-puissance
Donnent aux fils le nom, le bien & les honneurs.
Eux seuls d'une maison soutiennent l'espérance,
Et les peres séduits par l'usage des mœurs,

Qui les attache aux vanités humaines,
Pour nous du ſang briſent les chaînes ;
Et pour leurs fils prodiguent leurs faveurs.

COLOMBINE.

Allons, allons : il faut qu'un prompt remede
Mette ordre à ce fâcheux revers.
Appellez Dom Pèdre à votre aide.
Par un amant qu'un tendre amour poſſede,
D'heureux conſeils nous ſont toûjours ouverts.

ISABELLE.

Eh, quels conſeils ! il faut que j'obéiſſe ;
Que je m'immole à mon devoir ;
Mais n'importe je veux le voir.
Oui, qu'avec lui du moins un moment je gémiſſe ;
Et que ſa tendreſſe jouiſſe
De mes regrets & de mon deſeſpoir.
Va donc me le chercher.

COLOMBINE.

Où voulez-vous l'attendre ?

ISABELLE.

Sans doute tu le trouveras
A l'endroit où ſe font toutes nos entrevûes.
Alors reviens me prendre & tu m'y conduiras.

COLOMBINE.

Et ſi nous ſommes reconnuës ?

ISABELLE.

Nous avons de nouveaux habits ;

Courons les mettre en diligence.
O Ciel, du sort que je subis
Ne pourrai-je lasser la barbare constance!

Fin du troisiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE I.

Le Théatre represente la ruë.

COLOMBINE, ARLEQUIN *Au fond du Théatre.*

COLOMBINE.

ALlons chercher Dom Pedre. Il n'en est pas besoin,
Il faut qu'il ne soit pas bien loin,
Car j'apperçois mon aimable Narcisse;
Mais dans la réverie il me paroit plongé:
A sa fidelité donnons de l'exercice.
Voyons si d'un cœur partagé,
Il ne m'auroit point fait le trompeur sacrifice.
Ma foi, pour peu qu'il me trahisse,
Il peut compter sur son congé.

ARLEQUIN.

Mon Maître a dans l'esprit une folle entreprise.
Il cherche par-tout de l'argent.
Et c'est pour faire une sotise
Dont je prévois que je serai l'agent.
Un amour perilleux m'effraye & m'importune.

COLOMBINE.

Vous me paroissez bien rêveur.

ARLEQUIN.

Courage, autre bonne fortune.
Oh morbleu! treve de faveur.
Sa démarche pourtant ne paroît pas commune.

COLOMBINE.

Je m'interesse à votre sort.

ARLEQUIN.

Vous me connoissez donc?

COLOMBINE.

Très-fort.

ARLEQUIN *voulant s'en aller.*

J'en suis bien aise.

COLOMBINE *l'arrêtant.*

Aprenez-moi, de grace,
Le nom de l'objet de vos vœux.

ARLEQUIN.

Cette demande m'embarrasse.
Je ne le puis.

COLOMBINE.

Mais je le veux.

ARLEQUIN.

Vous vous moquez, vient-on en pleine rue
Arracher aux passans le nom de leurs amours?

COLOMBINE.

Votre maîtresse m'est connuë;
Vous la voyez depuis six jours.

ARLEQUIN.

Hoïme!

COLOMBINE.

Son nom est Lucrece,
Et je vous avertis qu'un rival irrité
Doit vous punir de la témérité,
D'oser si haut porter votre tendresse.

ARLEQUIN.

A part, Un rival? *Haut.* On se trompe.

COLOMBINE.

Oh, c'est la vérité.

ARLEQUIN *tremblant.*

Et ce rival est-il bien redoutable?

COLOMBINE.

C'est le plus obstiné frappeur....

ARLEQUIN.

Que deviendrai-je, misérable?

COLOMBINE.

Quoi, vous tremblez? Est-ce de peur?

ARLEQUIN.

Non, c'est qu'il fait un froid de diable,

Et qu'il m'a pris une vapeur.

COLOMBINE.

L'interêt queje prens à ce qui vous regarde,
Me fait ici vous informer
De ce qu'un inconnu hazarde,
Pour peu qu'il aime & qu'il se fasse aimer.
Pensez-y bien.

ARLEQUIN *à part.*

J'y prendrai garde.
Il n'est pas question de se faire assommer.
Haut. Je ne suis point un homme à souffrir la nazarde,
Et de mon naturel je crains peu les rivaux ;
Mais je hais beaucoup le partage.

COLOMBINE.

Ces sentimens sont dignes d'un héros.

ARLEQUIN.

Lucrece me trahit, je quitte une volage.

COLOMBINE.

A part. Le poltron ! *haut*, non Lucrece est sage,
Et n'aime que vous seul.

ARLEQUIN.

Elle plaît aux brutaux,
Il ne m'en faut pas davantage.

COLOMBINE.

Quoi, vous la quittez donc ?

ARLEQUIN.

Je n'y veux plus ſonger.

COLOMBINE.

Si je pouvois vous en dédommager?
Mais ce ſeroit pour vous une foible victoire.
Je n'oſerois aſpirer à la gloire
De m'acquerir un cœur qu'elle ſçut engager.

ARLEQUIN.

Vous le pouvez de reſte, & vous devez le croire;
Mais j'aurois tout au moins mille rivaux.

COLOMBINE.

Aucun.

ARLEQUIN.

La choſe eſt-elle bien poſſible?
Vous n'avez point d'amans?

COLOMBINE.

Pas un.

ARLEQUIN.

Quoi, vous n'avez jamais été ſenſible?

COLOMBINE.

Jamais.

ARLEQUIN.

Avec cet air, le fait eſt peu commun.
Vous êtes donc incombuſtible?

COLOMBINE.

De plus, je n'ai jamais ſouffert un importun.

ARLEQUIN.

Tant mieux.

COLOMBINE.

Mais je crains que Lucrece
Ne vous ramene à ses attraits.
Elle a tant d'esprit, de finesse.

ARLEQUIN.

Pas tant que vous à beaucoup près.

COLOMBINE.

Ce qui rassure ma tendresse,
C'est que j'ai beaucoup de ses traits
Et notre taille est de la méme espece.

ARLEQUIN.

Vous vous moquez ; vous valez cent fois mieux.
Elle a la taille bien moins fine ;
Et par l'éclat dont me charment vos yeux,
Vous l'emportez encore par la mine.

COLOMBINE.

A part, Le chien !

ARLEQUIN.

Que dites-vous ?

COLOMBINE.

Rien, ce n'est qu'un soupir.
Vous la quitterez donc ?

ARLEQUIN.

Et sans beaucoup de peine
Vous allez être souveraine
D'un cœur dont votre amour la force à déguerpir.

SCENE III.

LEANDRE, COLOMBINE.
ARLEQUIN.

LEANDRE.

AVec qui parlois-tu ?

ARLEQUIN.

Chût, c'eſt une inconnuë
A qui j'ai donné dans la vûe
Et que je mets à compoſition.

LEANDRE.

L'animal !

ARLEQUIN.

Je vous dis que d'une ame ingenuë
Elle m'a fait ſa déclaration.

LEANDRE.

Et Lucrece ?

ARLEQUIN.

Bon, bon, il ne s'agit plus d'elle.
J'aime à courir de belle en belle.
Celle-ci vaut bien mieux. Voyez.

LEANDRE.

Sçais-tu pour qui tu deviens infidele ?
On ſe moque de toi.

ARLEQUIN.

Comment donc vous croyez.....

COLOMBINE *ôte son masque.*

Monsieur, depuis long-temps je suis en sentinelle,
Pour vous apprendre une triste nouvelle,
Vous allez voir des yeux dans les larmes noyés.

ARLEQUIN.

Je suis mort!

LEANDRE.

Qu'est-ce donc?

COLOMBINE.

L'aimable Léonore.
Est dans l'état le plus affreux.
On doit la marier ce soir.

LEANDRE.

Ah malheureux!

COLOMBINE.

Dans ce cruel revers, c'est vous seul qu'elle implore.
Daignez la consoler.

LEANDRE.

Où pourrai-je la voir?

COLOMBINE.

Je vais vous l'amener. (*Elle sort.*)

LEANDRE.

Je suis au desespoir

ARLEQUIN.

Moi, je suis la plus sotte bête....

LEANDRE.

LEANDRE.

On doit la marier ce soir !

ARLEQUIN.

Je viens de faire une belle conquête !

LEANDRE.

Je suis tout prêt à l'enlever.
Mais voudra-t'elle s'y résoudre ?

ARLEQUIN.

De dépit & de honte, il en faudra crever.

LEANDRE.

O coup terrible !

ARLEQUIN.

O coup de foudre !

LEANDRE.

Eh, tai-toi donc.

ARLEQUIN.

Chacun pense pour soi.
Je pers ainsi que vous une beauté cherie.

LEANDRE.

Coquin, tu lui manquois de foi.

ARLEQUIN.

Non, l'infidélité n'agissoit point en moi ;
Et c'étoit la poltronerie.

LEANDRE.

Charmante Léonore, est-ce vous que je voi ?

SCENE IV.

ISABELLE, LEANDRE, COLOMBINE, ARLEQUIN.

ISABELLE.

DOm Pedre, c'en est fait, vous n'avez plus d'amante.

LEANDRE.

Par quel sort !

ISABELLE.

J'ai voulu vous parler en ce lieu;
Pour vous jurer une amitié constante,
Et pour vous dire un éternel adieu.

LEANDRE.

Je vais donc expirer, ma chere Léonore.
A ce dessein rien ne peut m'arracher.
Peut-on vous perdre & vivre encore ?
Non, l'amour n'aura point à me le repocher.
L'arbitre de ma destinée
Passeroit au pouvoir d'un rival odieux ?
Ah! si ce jour fatal luit à son Himenée,
Pour jamais il ferme mes yeux.
J'ai votre foi, c'est me l'avoir donnée
Que de s'être renduë à mes soins empressés.
Oui, c'en est fait, on n'éteint point, Madame,

Des feux que vous applaudissez?
Si mes soupirs ne sont recompensés;
Au plus cruel recours vous réduirez mon ame.

ISABELLE.

Puis-je flatter vos vœux de quelque espoir?

LEANDRE.

Vous le pouvez, mais daignez le vouloir.
En ces extrémités un parti seul nous reste.

ISABELLE.

Ne devez-vous pas entrevoir
Que la suite en seroit funeste?
Puis-je me dérober aux yeux de mes parens?
Car enfin, vous m'allez proposer de vous suivre,
Et pour vaincre la crainte où ce projet me livre,
Vous prendrez & l'Himen & le Ciel pour garans
D'une flame constante & pure.
Je sçais par quels moyens vous prétendez agir:
De votre probité mon cœur même m'assure;
Mais c'est pour vous que j'aurois à rougir.
Cette reflexion m'allarme & m'épouvante
Et lorsqu'à votre amour je me sacrifirois;
C'est l'époux que je chargerois
De la démarche de l'amante.

LEANDRE.

Ce scrupule peut-il vous frapper un moment?
Voyez en toute l'injustice.
L'époux ne doit-il pas chérir un sacrifice,
Qui peut seul lui prouver qu'il est heureux amant?

ARLEQUIN.

J'ai la même délicatesse.

ISABELLE.

Dom Pedre, je ne puis.

ARLEQUIN.

M'amour.

COLOMBINE.

Veux-tu finir?

SCENE V.

ISABELLE, LEANDRE, DAMON, COLOMBINE, ARLEQUIN.

DAMON.

Mon cher ami, prends part à ma vive allegresse.
Ma fortune est changée, & je viens d'obtenir
En ce moment la main de ma maîtresse:
A mon destin on va l'unir.

ISABELLE.

Oh Ciel, quel embarras!

COLOMBINE.

Cachez votre surprise.

LEANDRE.

Je suis charmé de ton bonheur.

DAMON.

Je te le dois.

LEANDRE.

A moi ?

DAMON.

Mon ame étoit éprise

De l'objet dont l'Himen te rendoit possesseur;

Mais un autre a charmé ton cœur:

Vois à quel point le sort me favorise.

LEANDRE.

Paix donc, ne parle pas si haut.

DAMON.

Quoi ?

LEANDRE.

Cette Dame est mon épouse.

DAMON.

Pardon, mais j'étois en défaut.

LEANDRE.

Le mot d'Himen allarme une oreille jalouse.

ISABELLE.

Il me regarde.

DAMON.

Elle est faite à ravir;

Et je crois voir mon aimable Isabelle.

ARLEQUIN.

J'aperçois votre pere.

LEANDRE.

Ah daigne me servir!

ISABELLE *apperçoit Mr. Oronte.*

Situation trop cruelle!
Encor Mr. Oronte.

LEANDRE.

Eh vîte, cher Damon,
Donne à Madame azile en ta maison,
Et que ta sœur lui fasse compagnie.
Je ne suis qu'un moment.

ISABELLE.

Chez Monsieur! & pourquoi?

DAMON.

Madame, je vous en supplie,
C'est un de mes amis, fiez-vous à sa foi,
Il me survient une affaire importante.
L'homme que vous voyez....

ISABELLE.

Je suis trop complaisante!

COLOMBINE.

Quoi, vous allez chez lui?

ISABELLE.

Tais-toi.
C'est le plus sûr moyen de retourner chez moi.

Oh, Ciel ! où m'engageoit une ardeur indiscrete ! *Elle sort.*

LEANDRE *à Damon,*

Ne lui dis pas mon nom.

DAMON.

Comment ?

LEANDRE.

Je suis Dom Pedre.

DAMON.

Bon, que rien ne t'inquiete.

COLOMBINE *à Arlequin qui la suit.*

Retire-toi, perfide amant.

ARLEQUIN.

Je te suivrai par-tout, oh divine Soubrette !

SCENE VII.

Mr. ORONTE, LEANDRE.

Mr. ORONTE.

UN Pere vous devroit méconnoître aujourd'hui,
Mais ce seroit trop loin étendre sa vengeance,
Et pour vous rapprocher de lui
Sa bonté veut bien rompre un lien qui l'offense.

LEANDRE.

Mon Pere, à vos genoux vous me voyez tomber.

Regardez-y d'un œil ſenſible
Un fils tout prêt de ſuccomber
A la douleur de vous voir inflexible:
Au pouvoir paternel, j'ai pû me dérober
Et c'eſt un crime irrémiſſible;
Mais en le commettant ai-je crû vous braver?
Tirannifé par un pouvoir ſuprême,
Je n'étois plus à vous ceſſant d'être à moi-même,
Et d'un charme flatteur rien n'a pû me ſauver.
Mes remords dans ce cœur vous vangent.
Je n'en puis ſupporter le fardeau rigoureux,
Et ſi vos bontés ne vous rangent
Du parti de mes tendres feux,
Votre fils des humains eſt le plus malheureux.
Qu'en ma faveur quelque pitié vous touche.
Raſſurez deux époux aux pleurs abandonnés.
Faites d'un mot de votre bouche,
Le bonheur de ces jours que vous m'avez donnés.

Mr. ORONTE.

Ton repentir mêlé d'audace
Ne touche point le cœur de ton pere offenſé.
Il faut pour obtenir ta grace
Le délivrer du trait don ta main l'a bleſſé.

LEANDRE.

De terreur ce diſcours me glace.
Comment me dégager d'un lien éternel?

Comment

Comment d'un serment solemnel,
Rompre la respectable chaîne ?

Mr. ORONTE.

Et pourquoi meriter ma haine,
En te liant par d'indiscrets sermens ?

LEANDRE.

Ah ! mon excuse seroit prête,
Dans ces infortunés momens,
Si vous voyez quelle est cette conquête.
Ce ne sont point de ces faux agrémens,
Que la coqueterie aprête.
Les graces dans son sein respirent la vertu,
Et si leurs douceurs vous attirent;
L'amour par le respect aussi-tôt combattu,
N'ose exprimer ce qu'elles vous inspirent.

Mr. ORONTE.

Que ne me la demandois-tu ?
Je n'aurois point pour toi recherché cette fille
Sur qui tombe aujourd'hui ton refus offensant.

LEANDRE.

J'avois à redouter un rival tout-puissant
Qui l'obtenoit de sa famille,
Et ne pouvois en ce danger pressant
Avoir le tems de vous instruire.
A peine ai-je trouvé celui de la reduire
Au point de couronner mes feux.
Je ne vous dirai rien du rang de ses ayeux,
Mais votre sang au sien peut s'allier sans honte ;

LEANDRE.

Leonore.

Mr. ORONTE.

Dis-lui qu'elle sera l'objet de tous mes foins.

LEANDRE.

Je rougis des bontés dont un pere m'honore.

Mr. ORONTE.

Depêche-toi.

LEANDRE *avec transport.*

Je vous l'amene au moins.

(Il sort.)

SCENE VIII.

Mr. ORONTE *seul.*

VA, mon fils, on a beau s'armer d'un front severe:
Le sang est toûjours le plus fort;
Et jamais un cher fils n'a tort
Quand il gémit devant son pere.



SCENE IX.

Le Théatre represente la maison de Damon.

DAMON, ISABELLE, COLOMBINE, ARLEQUIN.

DAMON.

J'Ai le malheur de vous être suspect ;
Je le connois, Madame, à ce profond silence.
Mais je puis jurer qu'il offence
Ma foi, mon zele & mon respect.
On m'a dit que ma sœur faisoit quelques emplettes.
Dans son appartement, daignez vous reposer.
Libre, ou plûtôt la maîtresse où vous êtes
De tout chez moi vous pouvez disposer.

Elles entrent dans un Cabinet en faisant des réverences.

ARLEQUIN.

Je crois, Monsieur, que dans ces entrefaites,
Une collation pourroit les amuser.

DAMON.

Je vais la commander à quelque domestique.

ARLEQUIN.

Ce que j'en dis ne me regarde pas.

DAMON.

Je le crois.

ARLEQUIN.

Vous sçavez qu'il faut en pareil cas,
Montrer que du grand monde on connoît la pratique.

DAMON.

Oui, oui, fermons cette porte avec soin.
Je répons du dépôt qu'un ami me confie. *
Cette commune gallerie
Pourroit nous amener quelqu'indiscret témoin.

ISABELLE *sur la porte du Cabinet.*

Colombine, quel coup! je n'ai plus de ressource,
Dom Pedre me retrouvera.

COLOMBINE.

Oh! par ma foi, de notre course
Ce cabinet est le *non plus ultra.*

Elles entrent avec Arlequin.

SCENE X.

LEANDRE, DAMON.

LEANDRE.

PArdon: mon amitié sans doute t'importune.
Mon cher Damon, j'agis en indiscret;
Mais compte que c'est à regret.

* *Il ferme la porte de communication.*

DAMON.

Ah ! c'est à toi que je dois ma fortune.
Que ne puis-je. . . .

LEANDRE.

A la fin mon pere s'est rendu.
Il approuve mon mariage
Je vais lui presenter sa bru :
Que mon bonheur est grand !

DAMON.

Ton ami le partage.

LEANDRE.

Où sont ces Dames ?

DAMON.

Là-dedans.

SCENE XI.

LEANDRE, DAMON, LELIO *sans voir Leandre.*

LELIO.

MAis en vérité je t'admire :
Comment tu crains mille accidens !
Et tu perds ainsi les instans
Loin de l'objet pour qui ton cœur soupire !
Ah serviteur.

LEANDRE.

Je me retire.

Ce seroit trop d'avoir deux confidens.

(*Il sort.*)

LELIO.

Chez votre sœur ? qu'y va-t'il faire ?

DAMON.

Elle est en ville, appaise ce transport.
Va, ne crains rien, & desormais le sort
A nos desirs ne sera plus contraire.
Le pere & le fils sont d'accord.
Son Epouse est ici ; je viens à l'instant même
De l'y mener.

LELIO.

Par quel évenement ?

DAMON.

Pour appuyer un certain stratagême.
Rien ne met plus d'obstacle à notre arrangement.
Chacun de nous épouse ce qu'il aime :
Leandre de son pere a le consentement.

LELIO.

S'il est ainsi, je n'ai donc plus de crainte.
Je t'avoûrai que pour tes feux,
J'en ressentois sensiblement l'atteinte.
J'apprehendois toûjours quelque retour fâcheux ;
Mais puisqu'Oronte approuve l'Himenée,

Je brave desormais les revers du destin.
A l'espoir le plus doux mon ame abandonnée
Compte sur un bonheur certain.

SCENE XII.

LEANDRE, LELIO, DAMON.

LEANDRE *à Damon.*

JE viens te demander une seconde grace.
A tous deux.
Laissez pour un moment le champ libre à nos pas.
Elle n'ose sortir, votre aspect l'embarrasse.

DAMON.

Qu'a-t'elle à craindre ?

LEANDRE.

Eh ! ne voyez-vous pas,
Qu'à de folles terreurs son ame s'abandonne ?
Pour la déterminer j'ai fait de vains efforts :
Vous sçavez ce que c'est qu'une jeune personne,
Que l'amour aveugloit & qui cede aux remords.

LELIO.

Mais votre pere approuve l'Himenée.

LEANDRE.

Eh vraiment oui.

LELIO.

Que lui faut-il de plus?

LEANDRE.

Quand une femme est obstinée,
Tous les raisonnemens deviennent superflus.

DAMON.

Elle est masquée encor?

LEANDRE.

Soit pudeur, soit caprice,
Avant qu'elle paroisse il faut que notre himen,
Par l'aveu de mon pere en public s'accomplisse.

LELIO.

Ne poussons pas plus loin cet examen.
Qu'au plûtôt votre pere approuve l'alliance.
Nous, pour la contenter, sortons en diligence.

LEANDRE *A Lelio & à Damon.*

Pardon. *A part.* Tout va répondre à nos souhaits,
Lelio la gênoit, nous en voilà défaits. (*Il entre.*)

DAMON.

Plus en secret je m'interroge,
Plus je vois que la Dame est d'un sang élevé.
Ses craintes....

LELIO.

Que l'Himen soit bien-tôt achevé.

Fut-elle la fille du Doge. (*Ils sortent.*)

DAMON.

Passons dans cet appartement.

SCENE XIII.

ISABELLE, LEANDRE, ARLEQUIN, COLOMBINE.

LEANDRE.

OUi, votre crainte avoit un juste fondement.
Avec raison votre ame étoit émûe
De la fatalité de cet événement.
Sans doute Lelio vous auroit reconnuë,
Il n'est point de déguisement,
Qui d'un amant puisse tromper la vûe ;
Mais nous pouvons braver les efforts d'un jaloux.
Et toute crainte est terminée.
Suivez l'amant, suivez plûtôt l'époux,
Dont vous allez régler la destinée.
Mon pere nous attend ; je vous ai déja dit,
Qu'il nous croyoit unis d'une chaîne éternelle ;
Et si votre famille à nos vœux est rebelle,
Comptez sur son pouvoir, comptez sur son crédit.

ISABELLE.

Je veux m'assurer par moi-même ;
Des sentimens d'un pere à ce point généreux,
Non, que je veuille accuser ce que j'aime,
De me tromper par un détour honteux ;
Mais avec mon amant je ne dois point paroître
Aux yeux de son pere en ce jour.
Qu'il ne m'ait assuré qu'il couronne un amour
Que mes parens traverseront peut-être.
Si je perds leur estime, il est juste qu'au moins,
Je m'assure la vôtre en ménageant la sienne.
Aprouvez de si justes soins,
Si vous voulez vous conserver la mienne.

LEANDRE.

Soyez sûre, charmant objet,
Qu'il va vous recevoir transporté d'allegresse.

ISABELLE.

Laissez-moi donc poursuivre mon projet.
Aprouvez ma délicatesse.
Et pour quelques instans ne suivez point mes pas.

LEANDRE.

Quoi, je pourrois:....

ISABELLE.

Point de replique.

LEANDRE.

Risquer de perdre tant d'appas ?

ISABELLE.

Ordonnez à ce domestique,
Qu'il me conduise, & vous, empêchez de sortir
Ces cavaliers qui pourroient bien me suivre.

LEANDRE.

Eh sçait-il la maison !

ARLEQUIN.

Tantôt quand j'étois yvre....
Oui, oui, je la connois.

ISABELLE.

Tu viendras l'avertir
Du succès de notre visite.

LEANDRE.

Vous ordonnez que je vous quitte!

ISABELLE *à part.*

Cher Dom Pedre, c'est pour jamais.
(*Haut.*) Obéissez, votre refus m'irrite.

LEANDRE *à Arlequin.*

Comment peux-tu sçavoir....

ARLEQUIN.

Bon, c'est un grand palais,
Tout vis-à-vis cet autre dans la place,
Votre pere me l'a fait voir.
Ce n'est pas loin d'ici.

LEANDRE.

Je crains quelque disgrace.

ISABELLE.

Si vous m'avez dit vrai, tout flatte votre espoir.

Allez (*à Arlequin*) & toi, mon cher, va là-bas nous attendre.

Leandre entre où sont Lelio & Damon, Arlequin sort.

SCENE XIV.

ISABELLE, COLOMBINE,

ISABELLE.

Nous te suivons. Ah je respire enfin,
Et j'ai sçu tous trois les surprendre!

COLOMBINE.

Comment? quel est votre dessein?

ISABELLE.

Chez ma mere, je vais me rendre.
Qu'avois-je fait? Helas! où m'exposoit
Cette démarche illegitime?
De quel front l'on me proposoit
De devenir la coupable victime
Du fol amour qui m'abusoit?
Même de mon amant, j'avois perdu l'estime.
Ah! sans avoir commis le crime,

J'en éprouve tous les remords.

COLOMBINE.

Mais Dom Pedre s'attend....

ISABELLE.

J'ai flatté sa manie

Pour me soustraire à ses efforts.

Rendons tout son éclat à ma gloire ternie.

Suis-moi.

COLOMBINE.

Mais son valet doit nous accompagner.

ISABELLE.

Par quelque stratagême, il faudra l'éloigner

Fin du quatriéme Acte.



ACTE V.

SCENE I.

Le Théatre represente la ruë.

Me. ARGANTE, LELIO.

Me. ARGANTE.

AH mon fils ! tu me vois dans une peine affreuse.

LELIO.

Qui peut vous la causer, Madame? Quel malheur....

Me. ARGANTE.

Helas! c'est ta perfide sœur,
Elle a pris le parti d'une fuite honteuse,
Qui nous couvre de deshonneur.

LELIO.

Qu'entens-je? Et quelle preuve....

Me. ARGANTE.

Elle n'est point douteuse.
Tantôt les gens de la maison
L'ont vû sortir, & déguisée
Avec un inconnu.

LELIO.

Ciel, quelle trahison!

Me. ARGANTE.

A quel affront suis-je exposée?
Tu vois que ce malheur n'est que trop assuré.
A lui donner Damon, je me suis obstinée.
Elle aime ailleurs, son cœur a murmuré,
Et Colombine à fuir l'aura déterminée.

LELIO.

Pourrai-je assez punir un affront si cruel?

Me. ARGANTE.

Il nous porte le coup mortel.

LELIO.

Je vengerai l'honneur qu'il blesse.

SCENE II.

SCENE II.

Me. ARGANTE, Mr. ORONTE, LELIO.

Mr. ORONTE.

LEandre ne vient point : qui peut donc l'arrêter,
Lorsque tout flatte sa tendresse ?
Mais que vois-je ? quelle tristesse,
Madame Argante ?

Me. ARGANTE.

Helas ! j'ai lieu de m'attrister.
Ma fille a déserté la maison paternelle
Pour suivre un inconnu.

Mr. ORONTE.

Quoi, ne raillez-vous pas ?
Comment votre fille Isabelle ?

Me. ARGANTE.

Eh qui donc ?

Mr. ORONTE.

Vous voilà dans un grand embarras.

Me. ARGANTE.

Aidez-moi, je vous prie, à courir après elle.
Que de tous les côtés on vole sur ses pas.

Mr. ORONTE.

Je suis tout à votre service

Me. ARGANTE.

De mon côté, je vais avertir la Justice.
Oh le beau champ pour les maudits railleurs !
La honte ajoute à mon suplice.

Mr. ORONTE *à part.*

Leandre a fort bien fait de se pourvoir ailleurs.
Je vais prendre ici près quelques gens à ma suite ;
Et la chercher par tout. (*Il sort*)

Me. ARGANTE.

Quoi, tu rêves, mon fils ?
Va, ne perds point de tems, interromps cette fuite.
Et previens, si tu peux, des malheurs infinis.
(*elle sort.*)

LELIO *seul.*

Ah juste Ciel, ma sœur est disparuë !
Que va penser Damon ! que devient mon amour !

SCENE III.

LELIO, DAMON.

DAMON.

Oh, ma foy, je te fais un reproche à mon tour.

A peine tu ſortois, ma ſœur eſt revenuë.
Je viens de l'informer de nos engagemens.
Son cœur en eſt rempli d'une joye exceſſive.
Juge, dans ces heureux momens,
De combien de plaiſirs ton abſence la prive.

LELIO.

Que dire ?

DAMON.

Cher beau-frere, il m'eſt, je crois, permis
De te donner ce nom, & tu peux me le rendre.

LELIO.

Je vous le rends auſſi.

DAMON.

Va, je me ſuis promis
De tenir à ta ſœur un langage ſi tendre;
De la preſſer par des vœux ſi ſoumis,
Qu'elle ne puiſſe s'en défendre.

LELIO.

Ce ſera fort bien fait.

DAMON.

Mais qu'as-tu donc ?

LELIO.

Moi, rien.

DAMON.

Quelle froideur ?

LELIO.

Cachons lui ſa diſgrace.

DAMON.

Ne puis-je avec ta sœur avoir un entretien ?

LELIO.

Je ne crois pas, certain soin l'embarrasse.

DAMON.

Que me dis-tu ?

LELIO.

Non, tu ne peux la voir.

DAMON.

Avec raison un tel discours m'étonne.
Quelle affaire importante.....

LELIO.

Elle ne voit personne.

DAMON.

Me cacher un objet que j'épouse ce soir ?

LELIO *à part.*

Oui, oui.

DAMON.

Quel est donc ce mystére ?
Je brûle de le pénétrer.
Courons....

LELIO *l'arrêtant & affectant de rire.*

Non pas, s'il vous plaît, mon beau-frere.

DAMON.

Eh quoi ? vous m'empechez d'entrer ?

LELIO *du même ton.*

Bien plus, je ferme à clef la porte.
Tachez de modérer un peu

La vive ardeur qui vous transporte. (*il sort.*)

DAMON *seul.*

Mais tout ceci passe le jeu.
Quelque nouveau malheur menace ma tendresse.
A-t'il changé de sentiment ?
Ou ce refus vient-il de ma maîtresse ?
Je ne sçais qu'augurer de cet évenement.
Mais j'ai de sûrs moyens dès ce même moment
D'être éclairci d'un doute qui me blesse.

(*Il sort*)

SCENE IV.

ISABELLE, COLOMBINE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

JE vous l'avois bien dit, nous n'avions que deux pas,
Mais vous avez voulu sans doute,
Pour prendre l'air, allonger votre route.

ISABELLE.

Quoi, d'aujourd'hui nous ne le perdrons pas ?

ARLEQUIN.

Si j'avois sçu promener tant d'appas,

Je leur aurois offert une Gondole ;
Mais voici la maiſon du beau-pere futur,
Vous y pouvez entrer ſur ma parole.

ISABELLE.

Va-t'en nous annoncer.

ARLEQUIN.

Mes Dames, je ſuis ſûr,
Que la cérémonie eſt hors d'œuvre.

ISABELLE.

Il importe.
La bien-ſéance, à ſon égard,
Veut que j'en uſe de la ſorte.

ARLEQUIN.

Cette raiſon me paroît forte.
Je vais avertir le vieillard. *(Il ſort)*

COLOMBINE.

La maiſon de Dom Pedre eſt ſi près de la vôtre?

ISABELLE.

Sans perdre un ſeul inſtant, retournons dans la nôtre. *(Elles ſe démaſquent)*



SCENE V.

MR. ORONTE, *sa suite*, ISABELLE, COLOMBINE.

MR. ORONTE *à son laquais.*

QUe Leandre chez moi soit le maître absolu.
Tu lui diras qu'une affaire pressée.....
Quoi, Madame; c'est vous? quelle est votre pensée?
Quitter votre maison & d'un front resolu
Commettre une action dont la pudeur blessée....

ISABELLE.

Que dites-vous, Monsieur?

MR. ORONTE.

Il faut sans plus tarder
Reparer un pareil dommage:
La chose encor peut se raccomoder.

ISABELLE.

Cet injuste soupçon m'outrage.

MR. ORONTE.

Voici votre mere à propos.



SCENE VI.

Me. ARGANTE, Mr. ORONTE, ISABELLE, COLOMBINE.

Me. ARGANTE.

DAns mon funeste état, où trouver du repos ?

Mr. ORONTE.

Rassûrez-vous, je vous rends votre fille.

Me. ARGANTE.

Ah scélerate !

Mr. ORONTE.

Paix, tout doux.

Modérez ce bouillant courroux.
C'est dans l'occasion que la prudence brille.
Vous pourrez la gronder chez vous ;
C'est une affaire de famille.

SCENE VII.

Mr. ORONTE, Me. ARGANTE, ISABELLE, COLOMBINE. ARLEQUIN.

ARLEQUIN *à Mr. Oronte.*

Ah, Monsieur ! vous voilà, je vous cherchois en vain,

Pour

Pour vous dire....

Mr. ORONTE.

Tai-toi.

ARLEQUIN.

Ces Dames....

Mr. ORONTE.

à Me. Argante. Paix, te dis-je.
Chez vous conduisez-la soudain.

ARLEQUIN.

Comment, quel est donc ce vertige?

Me. ARGANTE.

Pour prévenir de pareils accidens
Je vais la marier.

ISABELLE *à part.*

à Me. Argante. Malheureuse Isabelle!
Pouvez-vous à ce point me croire criminelle?

Me. ARGANTE.

Non, non: des soupçons imprudens
Attaquent votre renommée.
Suivez-moi, s'il vous plaît; mais la porte est fermée.
J'ai le passe-partout.

ARLEQUIN.

Que veut dire ceci?

Me. ARGANTE *à Isabelle & Colombine.*

Entrez, entrez.

COLOMBINE.

Rendez plus de justice.....

Me. ARGANTE.

Oui, oui, Mademoiselle, on vous la rend aussi;
Vous allez recevoir le prix de cet office.

Isabelle & Colombine entrent.

Nous connoissons les ruses des amours.
La porte du jardin à leur étourderie
Pourroit être d'un grand secours;
Et je vais la fermer : tenez-lui compagnie.

Elle sort.

Mr. ORONTE *à Arlequin.*

Fort bien. Dis à mon fils, s'il vient à la maison,
Que je m'y rends à l'instant même.

Il sort.

ARLEQUIN *seul.*

O deloyale trahison !
Digne d'un châtiment extrême !
On m'enleve Lucrece, on la cache à mes yeux !

SCENE VIII.

LEANDRE, ARLEQUIN.

LEANDRE.

QU'as-tu donc, Arlequin, tu parois furieux?

ARLEQUIN.

Mon infortune est sans égale.
Lucrece est enlevée.

LEANDRE *rit.*

Et qui t'a fait ce tour ?

ARLEQUIN.

C'est Monsieur votre pere, & même avec scandale.

LEANDRE.

Mon pere ?

ARLEQUIN.

Il est trop vrai.

LEANDRE.

Je plains fort ton amour.
Il a donc ses raisons.

ARLEQUIN.

Injustice fatale !

LEANDRE.

Il faut t'en consoler. Courons sans plus tarder
A mon aimable Léonore.

ARLEQUIN.

A propos j'oubliois de vous apprendre encore,
Que là dedans, on doit vous la garder.

LEANDRE.

Quoi ?

ARLEQUIN.

Chez Madame Argante elles sont enfermées,
Et notre malheur est commun.

LEANDRE.

De quelque mauvais vin les épaisses fumées
Te font extravaguer.

ARLEQUIN.

Helas ! je suis à jeun.
Un pareil coup m'eût fait cuver trente bouteilles.
Oui, votre pere nous trahit.
Il vient de déposer nos deux jeunes merveilles
Sous les verroux de ce cachot maudit.

LEANDRE.

O Ciel ! vit-on jamais de trahisons pareilles !
Quoi ! mon pere me trompe après ce qu'il m'a dit ?

ARLEQUIN.

Bien plus : ils ont formé le dessein le plus traître.
Madame Argante au même instant
Prétend les marier. Elles le sont peut-être.
Est-il rien de plus insultant ?

LEANDRE.

De mon courroux, je ne suis plus le maître.
Madame Argante agit pour Lelio son fils :
Voilà leur trame découverte.
Mon pere avoit juré ma perte.
Il est d'intelligence avec mes ennemis ;

Et tout ceci se fait pour Isabelle.
On veut m'associer à son destin fatal,
Que je la hais ! son frere est mon rival.

ARLEQUIN.

Et vous deviez épouser cette Belle :
Votre haine est très-naturelle ;
Et c'est un contre-coup du lien conjugal.

LEANDRE.

Que dans cette maison tout ressente ma rage.
Allons en arracher l'objet qu'on m'a ravi,
Et que sur mon rival mon courroux assouvi...

ARLEQUIN.

Oui, ventrebleu, faisons tapage.
Donnez l'exemple & vous serez suivi.
D'aujourd'hui seulement je me sens du courage.
Mais voici votre pere, il a l'air bien joyeux.

SCENE IX.

Mr. ORONTE, LEANDRE, ARLEQUIN.

Mr. ORONTE.

Ah te voilà, mon cher Leandre.
Tu t'es fait bien long-tems attendre.
Où donc est l'objet de tes vœux ?

LEANDRE.

Ah, quelle cruauté ! joindre la raillerie ;
Au tour le plus sanglant que l'on puisse joüer !

ARLEQUIN.

Le trait est noir, il le faut avoüer.

Mr. ORONTE.

He bien, ta femme ?

LEANDRE.

Eh cessez, je vous prie.
Après m'avoir trahi, cessez de m'insulter.
Ne poussez point à bout dans ce moment funeste
Le respect qui pour vous me reste.
Il retient un courroux qui brûle d'éclatter.
Quoi, pour tromper mon espérance,
Vous vous servez d'un tel détour ?
Sous la plus flatteuse apparence,
Vous attirez chez vous l'objet de mon amour ?
Je le confie à qui je dois le jour.
Tout autre n'auroit pû vaincre ma défiance.
Je me flatte que dans vos bras,
Une tendre épouse est reçûe,
Et dans le même instant ma tendresse deçûe
Se voit dérober tant d'appas.
Ah ! rendez-moi ma chere Leonore.
Vous riez : c'en est trop & je cours la chercher.
Oui, mon amour va l'arracher
Des mains du rival que j'abhorre.

Malgré vous, malgré ses efforts;
Je vais reprendre un bien que l'amour me réserve,
Et dans mes aveugles transports,
Il n'est aucun égard que ma fureur observe.
Qu'ils craignent les effets d'un trop juste courroux.
Si les traîtres ne me la rendent,
Que chez eux-mêmes ils s'attendent
A se voir percer de mes coups;
Et si mon épouse est perduë;
Si, l'on me voit sans elle revenir,
Votre malheureux fils mourant à votre vûe
Se sert du seul moyen qu'il a de vous punir.
Il sort.

Mr. ORONTE.

Arlequin, est-il fou? dis-moi.

ARLEQUIN.

Paix, paix, bon-homme;
Vous avez fait un vrai tour de fripon
Qui merite qu'on vous assomme;
Mais ma juste fureur va s'en faire raison.
Vous venez d'arracher la charmante Lucrece
Aux vœux du fidele Arlequin.
Elle est sans doute en proye à la tendresse
De quelque moderne Tarquin;
Mais je cours au plus vîte immoler ce coquin à
A toute ma délicatesse.

S'il est plus fort que moi, ce qui peut arriver;
C'est sur vous seul que tombe ma colere;
Car grace au Ciel, vous n'êtes point mon pere.
Chez vous, je reviens vous trouver;
Et sans m'en faire aucun scrupule,
J'y tiens la cuisine en échec.
J'y mets toute la cave à sec;
Et lorsque la maison est vuide, je la brûle.
Il sort.

Mr. ORONTE.

Leonore! Lucrece! ils ont perdu le sens,
Mais leur folie est furieuse;
Et je dois sans perdre de temps
En prévenir la suite dangereuse. *Il sort.*

SCENE X.

Le Théatre represente la maison de Mr. Argante.

ANGELIQUE, DAMON

Qui entre par la porte de communication.

ANGELIQUE.

SUr quoi fondez-vous vos soupçons?

DAMON.

Sur une apparence assez forte.

ANGELIQUE.

Mais....

DAMON.

Laissez-moi, j'ai de bonnes raisons.

ANGELIQUE.

S'il menaçoit de quelques trahisons,
Vous voyez qu'il auroit condamné cette porte
Qui rend l'accès libre dans nos maisons.

DAMON.

Lelio me trahit, vous dis-je.
Il me cache sa sœur sous un prétexte vain.

ANGELIQUE.

Vous vous trompez.

DAMON.

J'en suis certain.

ANGELIQUE.

Quelle est la raison qui l'oblige...

SCENE II.

LEANDRE, DAMON, ANGELIQUE.

LEANDRE.

ILs ont beau se cacher, je chercherai partout,

Répondez-moi, ma chere Leonore !

DAMON.

Eh quoi ! Leandre ici vient nous troubler encore ?

LEANDRE.

Qu'on se garde, morbleu, de me pousser à bout.

DAMON.

Chez Lelio qui vous amene ?

LEANDRE.

Ah vous voilà ! tout m'y conduit,
Le desespoir, l'amour, la haine,
Et sur-tout la vengeance. . . .

DAMON.

Et qui vous a réduit
A cette extremité soudaine ?

LEANDRE.

Et la mere & le fils viennent de m'enlever
Cette beauté qu'idolâtre mon ame.
Cette beauté qui doit être ma femme
Et qu'au prix de mon sang je veux me conserver.

ANGELIQUE.

Comment ?

LEANDRE.

Madame, il n'est plus tems de feindre.
Notre dispute ce matin
Rouloit sur cet objet que vous aviez à craindre.
Il aime ma maîtresse enfin.

ANGELIQUE.

Votre maîtresse! quel langage!
Vous avez une femme.

LEANDRE.

Eh non, je le disois
Pour éviter un autre mariage.

DAMON.

Qu'entends-je? tu nous abusois?

ANGELIQUE.

Lelio seroit-il parjure?

DAMON.

Ah le voici! débrouillons l'avanture.

LEANDRE, LELIO, DAMON, ANGELIQUE.

LELIO.

On m'a dit que ma sœur de retour en ces lieux....

LEANDRE.

La fortune à la fin vous présente à mes yeux.

ANGELIQUE.

Abusez-vous & la sœur & le frere?

DAMON.

D'un éclaircissement je serois curieux.

LEANDRE.

Avant tout autre soin, terminons notre affaire.

LELIO.

Quelle est cette rumeur ! que me demandez-vous ?

LEANDRE.

Leonore.

DAMON.

Isabelle.

ANGELIQUE.

Et de plus un époux.

LELIO.

Je puis vous accorder une de ces trois choses.
Je fais de notre Himen mon bonheur le plus doux.

LEANDRE.

Il faut aussi remplir les autres clauses.

LELIO.

Oh pour le coup, vous vous moquez de nous.
Ai-je rien de commun avec ce qui vous touche ?

ANGELIQUE *à Léandre.*

Vous vous êtes trompé.

LEANDRE.

Je suis sûr de mon fait.

ANGELIQUE.

Croyez-en l'aveu de sa bouche :

Puisqu'il m'épouse il est innocent en effet.

DAMON.

Mais votre sœur ?

LELIO.

Je vous la donne.

LEANDRE.

A ma juste colere enfin je m'abandonne.

SCENE XIII.

Me. ARGANTE, Mr. ORONTE, LEANDRE, LELIO, DAMON, ISABELLE, ANGELIQUE.

LEANDRE.

AH la voici ! je vous revoi :
Tenez-vous bien auprès de moi.
Je suis un sûr obstacle aux projets qu'ils méditent.

Mr. ORONTE.

Je vous ai dit qu'il étoit fou.

Me. ARGANTE.

Vraiment,
Cela se connoît aisément.

ISABELLE.

Juste Ciel ! quels transports m'agitent !

LEANDRE *à Lelio.*

He bien, Monsieur ! je ne me trompois pas.

Voilà cette beauté par vos soins enlevée ;
Qu'à votre passion on avoit reservée,
Et que j'arrache de vos bras.
Venez, Madame. Allons, suivez mes pas.

DAMON.

Quoi ? que dit-il ?

LELIO.

Je n'en sçais rien encore.

Me. ARGANTE.

Que signifie....

Mr. ORONTE.

Il croit dans son accès
Avoir trouvé sa chere Leonore.

ANGELIQUE.

De cet événement quel sera le succès ?

ISABELLE *à Madame Argante.*

Je l'avoûrai : l'amour de sa plus forte chaîne
Avoit lié mon tendre cœur ;
Mais malgré l'apparence vaine
Nulle démarche opposée à l'honneur
N'a dû m'attirer votre haine.

Me. ARGANTE.

Fort bien, & qui donc aujourd'hui
A pris sur votre cœur un si puissant empire ?

ISABELLE.

Est-il besoin de vous le dire ?
C'est Dom Pedre & jamais je n'aimerai que lui.

DAMON.

O Ciel !

Me. ARGANTE.

Et ce Dom Pedre à ce point redoutable ;
Où ſe cache-t'il donc ?

ISABELLE.

Il eſt devant vos yeux.

Mr. ORONTE.

Ta Leonore incomparable ,
Où la trouver ? dis ?

LEANDRE.

En ces lieux.

Me. ARGANTE & *Mr. Oronte riant.*

Ah , ah.

ANGELIQUE.

Le trait eſt admirable !

LELIO.

Nous avons découvert le point myſterieux.

Me. ARGANTE.

Pourquoi changer de nom ? Ce Dom Pedre eſt
Leandre.

Mr. ORONTE.

Ta Leonore avec tous ſes appas
N'eſt autre qu'Iſabelle ?

LEANDRE.

Ah , que viens-je d'entendre ?
Iſabelle !

ISABELLE.

Leandre !

Me. ARGANTE.

Eh oui, vraiment.

ISABELLE.

Hélas

Que ne me disiez-vous . . .

LEANDRE.

à Me. Argante. Je ne présumois pas. . . .

De vos bontés que mon amour l'obtienne.

LELIO.

Oui, mais Damon. . . .

DAMON.

Epargne-toi ce soin.

Je renonce à ta sœur & te donne la mienne.

De mon arrêt je viens d'être témoin.

Me. ARGANTE. (*Il sort.*)

Mais quel est donc tout ce mystére ?

ISABELLE.

Nous vous l'expliquerons plus à loisir, ma mere.

ANGELIQUE.

Ah que mon frere est généreux !

Mr. ORONTE.

Ainsi ton mariage étoit pure chimere ?

LEANDRE.

Mille pardons.

Me

Me. ARGANTE.

Soyez heureux,
Allons tout préparer pour ces deux mariages.

SCENE XIV.

Et derniere.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

Doucement, s'il vous plaît, il en faut encor un.
Qu'on prépare nos équipages.

Me. ARGANTE.

Que demande cet importun?

ISABELLE.

Il vous demande Colombine.

ARLEQUIN *à Leandre.*

Oui, Monsieur, c'est ainsi qu'on nomme la coquine.
Lucrece étoit un nom d'emprunt
Dont le fardeau lui paroit incommode.

Me. ARGANTE.

Je la lui donne, allons.

ISABELLE.

Nous marchons sur vos pas.

ARLEQUIN.

Si tout menteur trouvoit de pareils embarras
La vérité deviendroit à la mode.

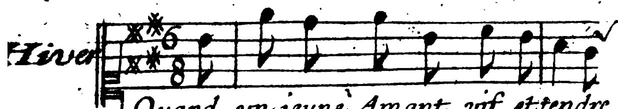
FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux : *La Feinte Inutile*, *Comedie en cinq Actes*, suite du nouveau Théatre Italien. A Paris ce 9e. Septembre 1735. DANCHET.

VAUDEVILLES

Hiver



Quand un jeune Amant vif et tendre



a trouvé l'art de no.s sur prendre, l'hiver n'éteint



point nos feux quels aimables noeuds quel sort heu=



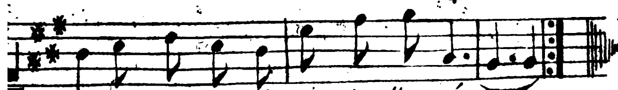
reux! Prés de l'epoux que l'hy-me...né..e



unit a notre des..ti..née nous nous morfon:

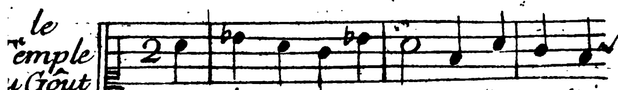


:dons nous grelotons nous tremblons nous ge....



:lons les quatre saisons de l'anné..e.

le Temple du Goût

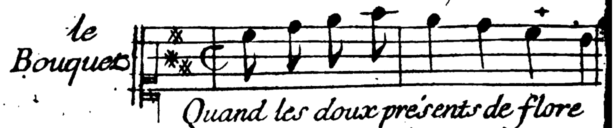


Qu'un rimeur s'en-coura-ge a produire


vn Ouvrage qui brille dans Paris cést mon avi

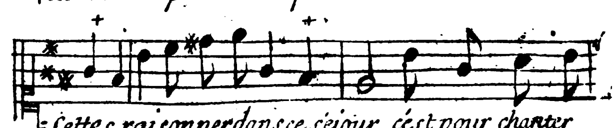

mais quand la piece est faite la trouver impar fai

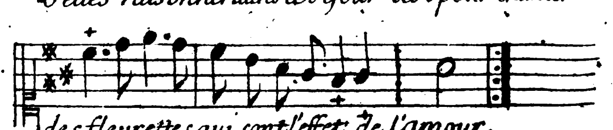

te la chica-ner en tout voila mon gout.


le Bouquet
Quand les doux présents de flore


Viennent ranimer nos champs le Dieu d'amour fait


clo-re ses plaisirs les plus touchans si l'on entend nos mu


-settes raisonner dans ce séjour cést pour chanter


des fleurettes qui sont l'effet de l'amour.

Fin